AGATHOCLÈS,

OU

LETTRES

ÉCRITES DE ROME ET DE GRÈCE,

AU COMMENCEMENT DU QUATRIÈME SIÈCLE;

Traduites de l'allemand de Mme. PICHLER,

Par Mme. ISABELLE DE MONTOLIEU.

La vie n'est pas le premier des biens.
SCHILLER.

TOME PREMIER.

PARIS,
Chez P. BLANCHARD et EYMERY,
rue Mazarine, n°. 30.
Et Palais-Royal, galeries de bois, n°. 249.
AU SAGE FRANKLIN.

1812.



DE L'IMPRIMERIE DE J.-B. IMBERT.

NOTES EXPLICATIVES.

Rome avait cessé d'être la résidence des Empereurs à l'époque où commence ce roman, mais n'en était pas moins regardée encore comme la capitale du vaste Empire romain. Dioclétien, qui de l'esclavage s'était élevé à la dignité d'un des premiers officiers commandant la garde impériale, monta sur le trône après la mort de l'empereur Numérien. Il s'était associé son compagnon d'armes Maximien, pour gouverner l'empire. Maximien régnait sur les pays situés au couchant, et résidait à Milan; Dioclétien sur ceux situés à l'est, avait pour résidence Nicomédie. Peu de temps après, les deux empereurs trouvèrent nécessaire de s'associer encore deux cogouvernans, sous le titre de *Césars.* Maximien s'associa Constance Chlore, père du grand Constantin, et Dioclétien nomma Galérius à la même dignité: ces deux césars furent regardés comme les fils adoptifs des deux empereurs. Ils furent obligés de se séparer de leurs épouses; Maximien donna sa fille à Constance, et Dioclétien de même unit Galérius à la sienne.

Ces quatre souverains se partagèrent les vastes possessions de l'Empire romain; Constance Chlore gouvernait les Gaules,

l'Espagne et l'Angleterre, connue seulement sous le nom de *Bretagne;* Galérius, les bords du Danube et les provinces d'Illyrie; Maximien, l'Italie et une partie de l'Afrique; Dioclétien, l'Egypte, la Thrace et les provinces asiatiques. Chacun de ces souverains jouissait de tous les droits de la souveraineté, et leur pouvoir réuni s'étendait sur toute la monarchie.

(Voyez l'*Histoire de la décadence de l'Empire romain,* par Gibbon, tome I.)

Quoiqu'il n'y ait aucun rapport entre le genre de cet ouvrage et *les Martyrs* de M. de Châteaubriant, comme il présente le même intérêt, la même catastrophe, que les mêmes personnages historiques sont en scène, nous nous croyons obligés de dire que l'Agathoclès allemand a été imprimé à Vienne l'an 1808, et que la première édition des *Martyrs* parut en 1809; ce qui suffit pour justifier madame Pichler de tout soupçon d'imitation.

[*Note du Traducteur.*]

AGATHOCLÈS,

OU

LETTRES

ÉCRITES DE ROME ET DE GRÈCE,

AU COMMENCEMENT DU QUATRIÈME SIÈCLE.

LETTRE PREMIÈRE.

CALPURNIE PISONA A SULPICIE ARICIA.

Rome, décembre 300.

Rien n'a donc pu te retenir, ma chère Sulpicie ? Tu as persisté dans ta très-bizarre idée de quitter Rome dans son plus brillant moment pour aller t'enterrer pendant cette saison orageuse et nébuleuse, dans ta villa de Bajaé, située au bord de la mer, et si solitaire ? Comment est-il possible de renoncer aux fêtes et aux réjouissances des Saturnales pour vivre dans la retraite, absolument seule ?... Seule, Sulpicie ! Ah ! plût

aux Dieux que tu fusses seule ! Laisse ignorer à tes ennemis et même aux indifférens ce qui t'attire, au milieu de l'hiver, dans cette solitude, et les charmes qui l'embellissent à tes yeux ; mais que tu m'en fasses un mystère, à moi si bien accoutumée à lire dans ton cœur, à en connaître chaque pensée, voilà ce que je ne puis te pardonner. — Crois-tu donc que j'ignore qu'avec un seul mot je pourrais te dire tout ce qui remplit ce cœur trop sensible, et l'histoire de ta vie, et le secret de ta retraite, et que si tu lis ma lettre en présence de celui qui si souvent est avec toi, une vive rougeur te rendra plus belle encore ? Mais, comme ce serait te rendre un dangereux service, je m'y refuse dans ce moment. Qu'il te suffise de savoir que je suis au fait, et que ton mystère est inutile. En vérité, tu es plus fine que je ne te croyais, et l'amour est un grand maître. Sous le prétexte des soins que ta campagne exige, tu obtiens de ton époux, non seulement la per-

mission de t'y rendre, mais encore des remercîmens ; et pendant qu'il est à Rome, ne pouvant se lasser de vanter sa femme, elle s'est procuré le moyen de voir tout à son aise le bien aimé de son cœur, sans craindre les importuns.

Sulpicie, non je ne veux plus plaisanter, cette affaire est trop sérieuse pour en parler sur un ton aussi léger. Comment n'as-tu pas pensé à quel point tu t'exposais? Comment as-tu fermé les yeux sur les suites de cette inconcevable imprudence ? Tiridate (le voilà ce mot magique !) Tiridate est beau, aimable, vaillant ; son illustre naissance et les malheurs de sa famille augmentent l'intérêt qu'il inspire ; et je conçois facilement combien il peut être dangereux pour une femme sensible, qui peut le comparer sans cesse à un homme qui ne lui ressemble guère ; je comprends donc fort bien que tu l'aimes et qu'il t'adore : rien de plus naturel ; mais ce que je ne comprends pas, c'est que, dans ta position, tu risques ainsi le

tout pour le tout. Qu'est-ce qui t'empêchait de voir tous les jours le prince d'Arménie dans ta maison? Ton mari s'honore de donner le nom d'ami au favori de César Galérius, et il s'en vante même, pour persuader que lui et ses amis ont le pouvoir de soutenir les projets du prince auprès des cours de Milan et de Nicomédie; et lorsque Tiridate montera sur le trône de ses ancêtres, tu verras que ton époux fera sentir que, sans son crédit, rien de tout cela ne serait arrivé. Qu'est-ce donc qui t'a engagée à fuir? Quelle raison avais-tu d'aller à présent à Bajaé, où ta liaison avec Tiridate doit frapper bien plus qu'à Rome même? Tu sacrifies ton repos domestique et ta réputation. Si ton époux jaloux, semblable à tous les hommes vains, apprend ce qui se passe dans sa villa, (et combien cela n'est-il pas probable, puisque tes serviteurs en sont témoins!) ne sera-t-il pas furieux? Et ne sais-tu pas qu'il en parlera de manière à te rendre la risée de la

ville entière? Tu perdras infailliblement le pouvoir que tu as sur lui, seule base de ta tranquillité; et ton retour auprès de lui te sera plus insupportable. Penses-tu peut-être à t'en séparer? Rien n'est plus facile à Rome; mais ton père y consentira-t-il, lui qui met tant d'orgueil dans son alliance avec la famille des Anicius? Et alors quelle perspective, quel avenir as-tu devant toi?

Il est vrai que tu ne peux pas voir Tiridate à Rome, ni aussi souvent, ni aussi librement que ton cœur le désire. Ton époux, ses amis, ta famille sont souvent présens; mais c'est aussi la seule gêne que tu aies à redouter. Cette contrainte, n'en doute pas, Sulpicie, anime l'amour et le rend bien plus durable, il ajoute mille charmes aux courts instans de liberté.

Tu me taxes de légèreté, tu me nommes l'*épicurienne;* et moi je te dis que tu ne connais point la sagesse de cette science, ou bien tu fermes volontairement les yeux à la lumière. Une sage propor-

tion de médiocrité dans les jouissances, et de force pour renoncer à ce que nous aimons le plus, lorsque la raison l'exige: voilà ce qu'on apprend à l'école d'Epicure, qui n'est pas à beaucoup près aussi frivole que tu l'imagines : à ta place je ne serais point allée à Bajaé, je me serais refusé les plaisirs qui m'y attendaient, et cela par politique; j'aurais préféré ne voir mon amant que plus rarement et avec moins de liberté, pour le voir toujours : entends bien que je ne parle point du grand avantage qui en serait résulté, que votre amour serait resté toujours neuf, toujours animé par les obstacles, le désir de les surmonter, et le charme du mystère.

Tu vois, ma chère Sulpicie, que je suis plus sage et plus prudente que tu ne le crois, et que cette légèreté dans l'esprit, et cette froideur dans le cœur, que tu me reproches à chaque instant, ne sont que l'effet de mes principes; je te dirai même que je suis tout-à-fait stoïcienne. Tu rejettes à présent ces

règles austères, pour moi je reconnais toute la vérité de cette maxime, qu'il faut se roidir contre le malheur et se procurer toutes les jouissances possibles, lorsque le sort cherche à nous les ôter, pourvu toutefois que notre tranquillité n'en soit pas troublée et que nos efforts pour atteindre le bonheur ne nous rendent pas plus malheureuses encore : et c'est là ce que je crains pour toi. Pour moi, si j'aime une fois, ce qui n'est point impossible, je ne suivrai pas l'exemple que tu me donnes, et, pour conserver mon amant, je sacrifierais même le plaisir de le voir.

Mais à quoi servent toutes mes représentations ? Que pourrait l'éloquence même de Cicéron contre la force des passions, dont je vois avec chagrin l'effet sur ma trop sensible amie. Ainsi, sans espérer que ma lettre puisse te convaincre, je me contente d'avoir rempli les devoirs de l'amitié en te donnant un avis salutaire, et en t'assurant en même temps que quelles que soient l'issue et la suite

des évènemens, mon attachement pour toi sera toujours le même, que je trouverais mon orgueil à ne jamais t'abandonner, si tout allait mal, ce dont les Dieux veuillent nous préserver, et que toutes mes forces ne tendront qu'à écarter de toi le malheur, ou à partager tout avec ma Sulpicie. Adieu.

LETTRE IIme.

SULPICIE A CALPURNIE.

Bajaé, décembre 300.

Tu n'aimes pas, Calpurnie, et tu n'aimeras jamais. — Ce peu de mots renferment le sens de ta lettre, et en même temps la réponse à ce que ton amitié prudente et sage me représente : je t'assure de ma tendre reconnaissance. Ne crois pas, mon amie, que je méconnaisse la vérité de tes principes, ou que je doute le moins du monde de ton zèle et de ton enthousiasme pour tout ce qui est

beau. — Tu as raison, tu me l'as prouvé d'une manière irrésistible; mais, quoique j'aie des idées opposées aux tiennes, je n'ai pas tout-à-fait tort pour cela. Nous voyons, chacune de nous, les circonstances de notre vie sous un point de vue différent : nous agissons d'après nos caractères ; enfin nous faisons, l'une et l'autre, non ce que nous voulons, mais ce que nous ne pouvons pas nous refuser. Abandonnons, ma chère Calpurnie, la vanité d'agir d'après des principes et un système dont nous ne saurions nous glorifier, puisque c'est la nature qui nous l'inspire. Nous ne sommes rien que ce que les circonstances font de nous. Tu es douée de légèreté, de beaucoup d'esprit, et d'une si heureuse proportion entre les forces morales et physiques, que l'équilibre entre elles ne peut être que rarement troublé et facilement rétabli. En outre le sort t'a fait naître au sein d'une famille puissante et riche. Les Pison n'ont besoin d'aucun secours étranger. Ton père n'a

que deux fils, l'orgueil et les soutiens de sa vieillesse, et toi, l'image vivante de son épouse : il voit en toi sa chère Sempronia ; il t'aime comme son enfant et sa compagne ; jamais il ne te forcera à un mariage que ton cœur réprouve, et quoiqu'il désire que tu lui donnes un troisième fils, il ne cherche point à te le persuader. La nature et le bonheur t'ont donc créée épicurienne : — oui, tu es née écolière de ce sage, et non pas celle du triste Zénon. Pour moi, je suis sous l'influence d'une mauvaise étoile : les malheurs et la chute de ma famille, les chagrins de ma mère bien aimée, qui supporta avec résignation les maux qui l'accablèrent dans son intérieur, et le despotisme avec lequel mon père gouvernait sa maison, d'après les anciens usages de Rome, furent l'école à laquelle je fus instruite. Je croyais trouver dans les principes de Zénon la force nécessaire pour supporter mon sort ; mon orgueil tenait à l'idée de donner aux Dieux le spectacle de la force avec laquelle je

surmontais le sort implacable, et je suivis la volonté de mon père sans trop de répugnance, lorsque, sans me consulter, et seulement par considération pour ses autres enfans, il promit ma main au fils d'Anicius : Serranus Anicius devint mon époux, et je crois qu'à peine lui avais-je parlé trois fois auparavant, et jamais qu'en présence de ma famille. Si je n'avais aucun attachement pour lui, j'avais au moins la volonté et le désir bien prononcé de remplir tous mes devoirs : les femmes de l'antiquité, douées des vertus de l'ancienne Rome, me servaient de modèles, je cherchais à leur ressembler; comme elles je vivais dans mon gynécée, entourée de mes esclaves, travaillant avec elles, et je puis assurer avec vérité que, pendant les trois premières années de mon mariage, lui et moi nous n'étions vêtus que de l'ouvrage de mes mains, ou du moins de ce qui était fabriqué sous ma surveillance. La joie de mon père et l'estime sans bornes

de mon époux furent la récompense de mes efforts : sa vanité, la seule passion qui le dominait, se trouvait flattée par la certitude de posséder pour femme une vraie Romaine, qui se distinguait éminemment de ses contemporaines. J'étais contente, mais bien éloignée d'être heureuse.

C'est à cette époque que Tiridate vint dans notre maison. — Laisse-moi passer sous silence l'effet que produisirent sur moi et sa figure et son sort : d'ailleurs tu le sais déjà, puisque tu étais, la plupart du temps, présente : mais ce que je ne puis te taire, c'est que depuis ce moment j'éprouvai un changement général dans tout mon être. — Qu'il me soit permis de me servir d'une comparaison qui explique parfaitement mes sensations : j'éprouvais le même sentiment que lorsqu'on sort des ténèbres au moment où les portes de l'Aurore s'ouvrent, remplissant de lumière et de chaleur tout ce qui n'était que froid et obscur auparavant. En moi brûlait une flamme

vive et pure ; je savais ce que je voulais, ce qui m'avait manqué depuis si long-temps, et ce que j'étais pour ce monde. Cette passion m'a ouvert les yeux sur ma triste existence : — et qui pourrait m'empêcher actuellement de croire aux opinions du divin Platon, et d'être persuadée que j'avais rencontré la seconde moitié de moi-même ? Qu'importe que Tiridate soit né sur les bords du fleuve Araxe, et moi à Rome ? Nos ames, qui se sont connues et aimées avant de se rencontrer sur cette terre, se sont retrouvées, et la mort seule peut les séparer. C'est dans cette foi inébranlable, — que dis-je ! — c'est dans cette persuasion intime que rien ne saurait affaiblir, que j'ai livré mon ame entière au sentiment qui la domine ; et rien ne peut m'engager à devenir, ou plus circonspecte, ou plus froide : loin de moi la dissimulation et le mystère... Tiridate ou la mort. Sans lui il n'y a pour moi ni bonheur, ni vie, ni vertu. Que le monde dise ce qu'il voudra ; que Serranus dé-

couvre mon secret au moyen des soupçons ou de la trahison, que lui et mon père prononcent sur mon sort, cela m'est indifférent. Le pêcheur de perles estime-t-il sa vie lorsqu'il s'enfonce dans les abîmes de la mer pour ramasser une perle ? Craint-il les ondes au-dessus lui ? Peut-il les éviter, s'il veut atteindre à son but ?

Mais enfin que peut prétendre Serranus ? Que peut-il exiger que je ne veuille à l'instant exécuter comme par le passé ? Je resterai à la tête de sa maison avec une fidélité à toute épreuve, je surveillerai ses esclaves et leurs travaux, et son avantage et ses intérêts me seront également chers :—voilà tout ce qu'il exige; — ses désirs se bornent là.—Jamais il ne demanda d'être aimé, — jamais je n'eus d'amour pour lui.... jamais je ne l'aurais pu. Son cœur n'éprouve aucun besoin : de quoi donc aurait-il à se plaindre ? Je ne manque à aucun de mes devoirs envers lui, j'ai la persuasion d'agir constamment de même; et ce qui m'assure

que mon commerce avec Tiridate ne s'écartera jamais de la vertu, c'est que je l'aime parce qu'il est vertueux; de plus ne crains pas que je puisse être capable de tromper Serranus. Le voyage de Bajaé ne fut point un prétexte, lui-même m'y engagea (la présence d'un de nous deux y étant absolument nécessaire), et parce qu'il ne voulait pas s'absenter pendant les fêtes. Je partis donc, — et avec plaisir : Tiridate était retenu à Gutéoli pour des affaires. — Je ne me fais aucun mérite de ce voyage, et ne voudrais pas que Serranus y attachât plus de prix que moi. — De cette manière tout reste entre nous deux dans un jour clair et simple.

Mais en voilà assez sur moi, parlons à présent un peu de toi, ma bonne amie; nous avons encore un petit compte à régler ensemble. Est-il juste que moi, à titre d'amie, je confie à celle qui est plus jeune les secrets de mon cœur, et que celle-ci reste mystérieuse à mon égard? D'où connais-tu mes entrevues avec Tiridate? Où as-tu pris le pouvoir de tout savoir? Dois-je

croire que, semblable à une fée de la Thessalie, rien n'est mystère pour toi? Ne me crois pas aussi crédule, parce que je suis franche et ouverte. Veux-tu que je prononce aussi le nom d'un homme? Agathoclès, l'ami du prince d'Arménie, le fils d'Hégisippus de Nicomédie, si bien reçu dans votre maison depuis qu'il est à Rome (et je crois même qu'il loge chez vous). Son caractère est noble, son esprit original, et son cœur est enflammé d'enthousiasme pour tout ce qui est grand et vertueux. Etait-il possible qu'une belle Romaine, possédant tous les avantages que la nature et l'éducation ont pu lui donner, pût manquer d'obtenir le suffrage d'un homme qui se pique d'être un vrai connaisseur de tout ce qui est distingué? Il est trop aimable lui-même malgré son originalité, pour n'avoir pas su apprécier le rare météore qui se montre à lui dans tout son éclat; il aura commencé par de l'admiration, puis de l'estime, puis de l'amitié, puis enfin un sentiment plus vif et plus tendre. Ne rougis pas, Cal-

purnie, Agathoclès est digne de toi. De retour à Rome, je te raconterai bien des choses de lui que j'ai apprises de Tiridate, mais qui ne peuvent être le sujet d'une lettre. Adieu, ma chère Calpurnie, ne me boude pas de ce que je ne puis devenir et plus sage et plus prudente. J'espère d'être bientôt à Rome, mes occupations ici tendent à leur fin; j'ai trouvé notre villa dans un grand délabrement, suite inévitable de l'absence continuelle du maître, qui laisse tout aux soins des domestiques. Au reste j'ai pris des arrangemens qui plairont à Serranus, à ce que j'espère, pour prévenir le désordre à l'avenir, et dès que tout sera en règle, je volerai dans tes bras. Adieu.

LETTRE IIIme.

CALPURNIE A SULPICIE.

Rome, en janvier 301.

Si je pouvais être fâchée contre toi, je l'aurais presque été de ta lettre; mais les

choses flatteuses que tu me dis à la fin, m'ont un peu radoucie. Je ne te dirai donc plus rien sur toi et ta conduite, puisqu'il paraît que tu ne le veux pas, et que d'ailleurs, dans ce moment, tu ne pourrais pas m'écouter: ta raison est sous l'empire de la passion. — Tout ce que je me permets encore d'ajouter, c'est le souhait le plus ardent que l'illusion dans laquelle je te vois, à mon très-grand chagrin, finisse avant qu'il soit trop tard pour ton repos.

Je vais donc te parler de moi et de l'ami de notre maison. Comment as-tu pu croire que je voulusse te cacher la moindre des choses? Je puis t'assurer que cette idée n'est jamais entrée dans mon ame. Je ne t'écrivis rien de lui, parce que je ne pensais pas à lui, et que tu m'occupais trop, pour m'attacher à un autre objet. Tu as raison de lui donner le nom d'*original* et d'ajouter le titre d'*aimable*; mais tu n'as pas encore tout dit. Premièrement, sa figure est plus noble et plus imposante qu'elle n'est belle. En second lieu, sa manière

de se mettre est beaucoup trop simple, je dirai même négligée, et jamais il ne fera une profonde impression à côté de cet essaim de jeunes élégans dont les parfums embaument l'atmosphère. En troisième lieu, sa philosophie et sa vertu ont quelque chose de trop austère pour moi; aussi il n'est avec personne aussi bien qu'avec mon père. J'aimerais que tu fusses témoin lorsque ces deux républicains, ennemis jurés de la tyrannie, se laissent entraîner par le feu de leur conversation: le contraste de leurs idées anime tellement leur imagination ardente, qu'ils s'exhalent en plaintes amères contre les mœurs et les usages du siècle, en vantant au plus haut degré le passé. Alors le maintien de notre ami prend une certaine teinte de fierté mêlée de grandeur; ses yeux s'animent au point qu'ils étincellent; son visage, ordinairement pâle, se colore, et sa bouche, qui sourit rarement, prend un caractère si attrayant, que l'on est tenté, dans ces instans, de douter de ses propres yeux, tant il est différent de lui-même,

et d'être d'accord avec tous ses principes! mais ce n'est que comme un éclair; et du moment que l'on a le temps de réfléchir sur ce qu'il avance, on apprécie alors au juste ses paroles. Du reste, je le connais très-peu, car jamais il ne me parle : je suis trop au-dessous de l'idéal de perfection féminine qui l'occupe sans cesse. La première impression que j'ai faite sur lui doit avoir été fort à mon désavantage. Mon père me présenta à lui dans un moment où je me trouvais assez négligemment vêtue; un délicieux conte millésien m'était tombé entre les mains, je l'avais lu en entier au lieu de m'habiller, et je lisais encore lorsqu'il entra. — Quelle différence de moi à ces respectables matrones de l'antiquité! — Quel crime à ses yeux! Comment est-ce qu'une jeune personne aussi légère, aussi frivole aurait pu lui plaire? Quel dommage, Sulpicie, que ton cœur soit engagé! c'est l'amant qu'il t'aurait fallu, et je ne te l'aurais pas envié.

J'ai observé quelque chose en lui qui

me ferait de la peine si je l'avais bien jugé; car, malgré toutes ses singularités, c'est un homme de mérite. Il paraît avoir un chagrin renfermé dans le cœur : l'idée affligeante qu'il a du monde, son dégoût très-prononcé pour les plaisirs et pour la jeunesse, ne peuvent être de l'essence d'un jeune homme né au sein du bonheur. Plusieurs remarques que j'ai faites encore me confirment dans mes conjectures. Si elles sont justes, je le répète, cela me ferait beaucoup de peine. Tâche de découvrir la vérité par Tiridate, et réponds-moi avant de quitter Bajaé.

LETTRE IVme.

AGATHOCLÈS A PHOCION.

Rome, en janvier 301.

Je suis à Rome; et si je ne t'ai pas écrit depuis quinze jours, veuille ne l'attribuer qu'à la nouveauté des objets qui m'entourent, et à l'effet qu'ils ont

produit sur moi. Je n'ai point trouvé ici la gaîté qu'on me promettait à Nicomédie, et Rome est peut-être l'endroit le moins propre à me guérir. — Suis-je en effet malade ? On se l'imagine, parce que je ne puis pas vivre comme mes alentours. Leurs travers me rendent singulier à leurs yeux, et leur folie est insupportable aux miens : ce n'est point que j'exige l'impossible ; mais c'est que la vérité, la vertu, l'ordre et les mœurs leur paraissent trop difficiles ; c'est la principale cause de nos disputes. On peut dire que c'est le siècle qui *est malade*, et non point celui qui a le courage de le dire d'après son intime conviction et les preuves authentiques qui nous restent du passé : comment donc pourrais-je vivre parmi eux et m'y plaire ?

Pour ne point abuser de ton temps, je passerai sous silence mon voyage. Il te suffira, sans doute, de savoir que je suis arrivé à Rome avec l'esprit plus tranquille. Ma longue navigation, l'immensité de la mer, la contemplation

continuelle des astres avaient agrandi mes idées et les avaient portées au-delà de ce monde. Toi l'instituteur de ma jeunesse, toi qui connais si bien les sensations de mon ame, tu comprendras quelle singulière impression j'éprouvai lorsque notre vaisseau entra dans l'embouchure du Tibre, et que je touchai au moment de voir les lieux même où s'étaient passées ces grandes scènes dont le récit m'avait si vivement ému ; mon cœur battait avec force : c'est ainsi que j'arrivai à Rome. Je crus voir planer au-dessus du Capitole les mânes de nos illustres ancêtres : par-tout je ne voyais que souvenirs. Mon conducteur me mena, à travers les rues remplies de monde, dans la maison de notre ami Lucius Pison. Je passais devant nombre de statues, je foulais à chaque pas le sol qui avait été témoin de mille actions sublimes, et mon cœur était saisi d'un saint respect. Je pris la ferme résolution de parcourir ces lieux le plus tôt possible. Arrivé au portail de la maison, je fus

reçu par une foule d'esclaves richement habillés : on me fit entrer dans le vestibule. Les statues des membres de la famille des Pison, dont plusieurs, vraiment remarquables, étaient rangées dans ce salon ; leur présence auguste me fit paraître le temps beaucoup moins long; car je m'aperçus au cadran solaire que l'on me faisait attendre depuis long-temps. Enfin, arriva un esclave d'une figure charmante, parlant très-bien le grec ; il me conduisit à travers une quantité d'appartemens somptueux et ornés de vases, de peintures, de tableaux et de statues, et me fit entrer dans le cabinet de Lucius Pison. C'est un homme rare dans son espèce ; quoique vieillard déjà, il est encore vigoureux, rempli d'esprit et de noblesse.— Il ne se montre jamais mieux que lorsqu'il est éloigné de la magnificence qui l'entoure, et cachant soigneusement la supériorité de son esprit. Le père m'a plu infiniment mieux que ses fils : ce sont des jeunes gens qui ne sont pas dé-

nués de mérite, comme ceux dont j'ai fait la connaissance dans cette maison; mais ce siècle n'a pas moins beaucoup influé sur eux, en sorte qu'ils sont moins estimables qu'ils n'auraient pu l'être. Avant le souper je fus présenté à la fille de Pison. — De par tous les Dieux, c'est une personne charmante : la voix de la renommée avait excité toute ma curiosité, et je trouvais sous tous les rapports bien plus que je ne m'y attendais. Un attrait irrésistible, et dans sa figure et dans son commerce, entraîne en dépit de la raison; car il est difficile d'avoir plus de travers dans l'esprit et plus de légèreté dans les principes. Fille d'une des premières maisons de Rome, Calpurnia Pisona, la fille du respectable Lucius, ressemble par ses vêtemens et ses alentours à une courtisanne, et cependant elle ne se permet jamais la moindre chose, soit dans ses manières, soit dans ses propos, qui puisse blesser et la bienséance et la modestie.

La personne qui me plairait incon-

testablement le mieux d'entre toutes les connaissances que j'ai faites à Rome, serait Sextus Sulpicius, si une expression de dureté, et même, je crains de le dire, d'avarice, ne se peignait sur sa physionomie : il a sacrifié son aimable fille sans consulter son bonheur, et seulement pour satisfaire son ambition. On dit que Sulpicie est belle, vertueuse et très-malheureuse d'être unie à un vil débauché de la famille d'Anicius. — Je me réjouis de faire sa connaissance, notre ami Tiridate est aussi le sien ; je n'ose approfondir s'il est davantage, pour ne pas perdre l'estime qu'elle m'inspire.

J'ai déjà écrit deux fois à mon père, une fois de Corinthe, par le retour d'un bâtiment, et la dernière fois de Rome. Je ne mettrai jamais de côté le respect que je lui dois à titre de fils. Du reste, je ne puis rien faire de ce qu'il attend ; je ne puis vivre ni agir comme lui, parce qu'il m'est impossible de penser et de sentir à sa manière ; et que le bouleversement

total d'un être fort de sa vertu et de ses principes ne saurait être l'ouvrage de la contrainte. Les circonstances, le temps et la séduction peuvent produire quelque effet ; mais là où la conviction est inébranlable comme l'est la mienne, il ne peut rien espérer, et je n'ai rien à craindre. Il m'a renvoyé de Nicomédie pour apprendre dans d'autres pays que mes idées sont romanesques, mes prétentions à l'égard de l'humanité trop exigeantes, et mes principes du bien public trop exaltés. J'ai obéi.— Permets que je t'avoue qu'il ne m'en a pas coûté beaucoup ; car une voix secrète en moi me disait qu'un père et un fils ne doivent pas penser si différemment, et que dès que ce malheur arrive ils doivent se séparer. Mes idées resteront éternellement les mêmes, et Rome n'y apportera aucun changement. — Je ne puis assez te dire combien cette ville et ses habitans me déplaisent, et je crois volontiers ce que m'a dit Tiridate (le seul être avec qui j'aime à parler dans

ce gouffre de vices et de folies), que c'est précisément le contraste du temps passé, qui se montre avec tant d'audace dans les descendans de leurs dignes ancêtres, qui augmente encore mon aversion pour eux. — Non vraiment, Phocion, mon père n'aurait pas dû m'envoyer à Rome.

A tout prendre cependant, je ne suis pas mécontent d'être ici. J'étudie beaucoup, je gagne en expérience, je vois plusieurs monumens qui attestent les arts et les heureux temps qui ne sont plus, et j'ai le plaisir de cultiver la connaissance de nombres d'hommes lettrés. Mes heures sont partagées entre l'exercice du corps et de l'esprit, les jouissances et l'application; et tu sais que je n'ai besoin que de liberté et de loisir pour être content. — C'est tout ce que l'homme peut et doit désirer. Chacun n'est-il pas aussi heureux qu'il croit l'être en effet ? Si par fois des idées sinistres s'élèvent dans mon ame, c'est à la force d'esprit à les chasser. L'homme n'est pas né pour être heureux,

son but est d'être vertueux et bon ; n'oublions jamais cela, attachons-nous à cette grande idée, et supportons avec courage ce que le sort nous réserve.

LETTRE Vme.

DU MÊME AU MÊME.

Rome, en février 801.

Tu me mandes que mon père a été malade, et qu'il est convalescent, grâce aux Dieux, qui conduisent, qui dirigent notre sort. J'aurais éprouvé un bien grand chagrin de ne pas le voir encore une fois dans les derniers momens de sa vie, pour recevoir sa bénédiction et son pardon. — Il est mon père, et, malgré tout ce qui nous sépare, la nature ne renonce jamais à ses droits imprescriptibles, et je sens avec joie sa guérison. Tu parais être surpris de ses manières pendant sa maladie, non pas moi : sa philosophie est semblable à celle de bien des hommes de notre temps ; elle n'est

point l'effet de ses principes, mais la suite de son aisance. Il a juré d'offrir un trépied au temple de Delphes, et un coq à son médecin, lui qui envisageait les Dieux et leur culte comme une absurdité, et seulement comme un moyen de retenir le peuple dans l'espérance et la crainte. Ce qu'il a fait sera imité par des millions d'hommes. C'est une preuve de la dépravation de ces temps; on foule aux pieds ce qui était sacré pour nos ancêtres, tandis que l'on ne trouve rien pour le remplacer. Quelle que soit l'opinion du peuple pour les Dieux, il faut la lui laisser tant qu'on n'a rien de mieux à lui offrir. L'éclair de lumière que les philosophes nous ont montré au milieu des ténèbres qui nous environnent, est bien quelque chose, mais c'est trop peu pour l'esprit ardent qui voudrait étancher la soif dont il est dévoré. Une partie de mes chagrins est de me sentir dans cette nuit obscure; je médite, je combats, je cherche, au point que mon imagination et mon intelligence sont fatiguées à mou-

rir, je tombe dans un vague désespérant, je me dis qu'une foule de grands hommes de l'antiquité qui ont passé leur vie à réfléchir sur ces objets, n'en savaient pas plus que moi; et cette pensée jette mon ame dans un abattement léthargique jusqu'à ce que de nouveaux doutes reviennent la troubler.

Si seulement une passion quelconque, un objet digne de l'ambition, l'amour, ou seulement l'amitié, pouvait fixer et donner à ma volonté une marche sûre, et offrir à mon courage un but raisonnable! Toi qui me connais, qui me comprends, tu es loin de moi. — Je suis seul ici. — Tiridate est sans doute très-aimable, et je crois que si nous nous étions connus antérieurement nous serions devenus amis. Ce qui nous sépare maintenant, ce qui empêche notre liaison intime, ne repose pas autant sur notre intérieur que sur les apparences extérieures. Sur tout ce que l'homme chérit et estime le plus, sur tout ce qui est saint et sacré, nous pensons de même. Mais l'heureux

fils d'un roi, accoutumé à la magnificence orientale de la cour de Dioclétien, en faveur auprès de César Galérius, élevé dans l'espoir de monter sur le trône de ses ancêtres, ne peut pas voir les hommes et la vie sous le même point de vue que le fils obscur d'un simple particulier; nos circonstances, notre éducation nous ont placés dans des positions trop différentes pour devenir *amis* : nous nous aimons beaucoup, mais ce n'est pas assez pour mon cœur; et le sien non plus ne saurait être satisfait, puisqu'il lui manque ce qui est actuellement l'objet de ses plus ardens désirs. Il aime Sulpicie, ... malheureuse il est vrai, mais jusqu'ici vertueuse.

J'apprends tous les jours à mieux connaître Calpurnie, et à chaque instant son caractère se développe sous le point de vue où il s'était présenté à moi dès le premier moment. Elle n'est pas sans mérite, mais d'une légèreté incompréhensible, au point que le grand et le beau, tout comme le ridicule et le commun, lui servent également de jouet lorsqu'elle

est en train de persifler. Nous sommes continuellement en dispute et nous paraissons nous haïr ; cependant je sais, à n'en pouvoir douter, que nous nous estimons réciproquement, mais — que jamais nous ne nous rapprocherons.

Tu voudrais que je cherchasse à me placer, ô Phocion ! L'envie de chercher des places honorables, tandis que tout est corrompu et que les liens les plus sacrés sont détruits, ne peut naître que dans une ame vaine ou intéressée : l'amour de la patrie n'est qu'un mot vide de sens, et travailler au bien général est une chimère lorsqu'on dépend de la volonté arbitraire d'un maître. — Quel sera mon avenir ? Sur quoi porter mes espérances et mon activité ? Le présent est nul pour moi, le passé n'existe plus : mon enfance et ma première jeunesse ont été flétries par les coups de l'adversité. Non, Phocion, je ne suis pas heureux, je me sens accablé de mille peines, et je suis forcé d'avouer que la source de mon malheur vient moins du sort que de moi-

même. A ma place, des milliers d'hommes seraient contens : mais je porte en moi des principes, des idées, des prétentions qui ne vont plus avec ce qui m'entoure ; je suis en guerre continuelle avec la réalité, et elle ne se venge que trop de celui qui la dédaigne. — Que dois-je faire, et m'est-il possible de me métamorphoser ? Ah ! que le sort ne m'a-t-il accordé une portion de cette légèreté avec laquelle la séduisante Calpurnie sait glisser sur les désagrémens de cette vie ! Accablé de mes sombres idées, dans la nuit obscure du passé ; j'entrevois quelquefois une image chérie qui me sourit avec douceur, mais elle disparaît aussitôt et me laisse mille fois plus malheureux encore. — Je veux t'en parler, Phocion, ce doux souvenir soulagera quelques instans mon ame oppressée.

Lorsque j'étais encore enfant, et longtemps avant que mon père m'eût confié à tes soins, demeurait à côté de nous Timantias, un noble citoyen de Nicomédie, revêtu d'une des premières charges de

l'Etat; mon père et lui étaient amis, comme on l'est généralement, et ses enfans étaient nos camarades de jeux. Je tenais de ma mère, qui mourut à la fleur de l'âge, une constitution faible et une humeur douce et tranquille qui m'empêchait de prendre part aux jeux fatigans auxquels mes frères se livraient avec les fils de Timantias. Sa fille unique, Larissa, restait alors avec moi, son cœur sensible trouvait du plaisir à ne pas m'abandonner; elle jouait avec moi, ou bien, avec sa bonté irrésistible, elle tâchait d'engager les autres à choisir des jeux moins fatigans. C'est ainsi qu'elle me soignait, qu'elle m'aimait et qu'elle remplissait mon cœur de la plus tendre reconnaissance, et d'un attachement qui s'augmenta avec les années. Nous n'étions plus enfans; mais notre amour réciproque conserva toute la pureté, toute l'innocence de l'enfance avec tout le feu, toute la vivacité de la jeunesse.

Ce fut alors que le sort, comme un ennemi cruel, vint nous séparer. Timantias

fut accusé d'un crime d'état; je n'ai jamais su s'il était vraiment coupable, ou si ses grandes richesses tentèrent le proconsul Sisenne Statilius, et furent le motif de cette accusation; il fut jeté dans un cachot. Mon père rompit tout commerce avec sa famille, je ne pus voir Larissa qu'en secret; nous nous donnions rendez-vous près de la haie qui séparait nos jardins, et cette contrainte et ce mystère, et les chagrins de ma jeune amie, augmentèrent encore notre inclination mutuelle.

Enfin, après quinze jours de détention, Timantias fut exilé avec sa famille, quoiqu'il eût, dit-on dans son jugement, mérité la mort; tous ses biens furent séquestrés : Sisenne Statilius acheta sa maison à un très-bas prix, et mon père entretint le même commerce d'amitié et de voisinage avec ce nouveau possesseur; mais il lui fut impossible de me persuader de retourner dans cette demeure, où chaque place me retraçait ma chère Larissa. Cette *opiniâtreté* de ma part,

ainsi qu'on se plut à nommer ma fermeté, fut la première cause de la division qui se glissa entre mon père et moi. Depuis lors, Phocion, huit années se sont écoulées sans qu'il ait été possible de découvrir la moindre chose du sort de Timantias et de sa famille; j'ignore encore à ce moment si Larissa est heureuse, si elle m'a conservé sa foi, ou si elle a donné son cœur et sa main à un autre. Que dis-je, hélas! j'ignore si elle existe encore, et j'en doute, puisqu'elle ne m'a pas donné de ses nouvelles : l'amour sait braver tous les obstacles et trouver tous les moyens; cependant il aurait dû aussi me faire découvrir la retraite ou le destin de Larissa : et toutes mes perquisitions ont été inutiles; mais son souvenir est gravé au fond de mon cœur, et ne s'en effacera jamais, quoiqu'il ne me reste aucune espérance. Adieu, Phocion, plains ton malheureux élève.

LETTRE VIme.

CALPURNIE A SULPICIE.

Rome, février 301.

Ton séjour à Bajaé et ta longue absence me deviennent insupportables ; j'ai tant de choses à te dire, à te raconter ! je suis obligée d'avoir recours à la plume, moyen bien faible pour exprimer ce qu'on sent : que de mots qu'on n'articule pas, et qu'une amie entend également ! un instant de présence réelle vaut mieux, à mon avis, que dix lettres.

Serranus commence aussi à s'impatienter de ta longue absence ; il n'ignore pas, il est vrai, que tu as trouvé bien des occupations, et que l'état de votre ville est pire que vous ne l'aviez supposé ; cependant il pense que tu devrais avoir achevé de mettre tout en ordre, et que s'il reste encore quelque chose à finir, on pourrait le faire une autre fois. Serranus est, je t'assure, le plus excellent

des maris; il sait que tu as vu souvent le prince d'Arménie à Bajaé, et il se réjouit de ce que tu n'as pas été tout-à-fait seule; il t'estime trop, Sulpicie, pour croire que ta liaison avec Tiridate soit autre chose que de l'amitié. Hier il vint chez moi pour se plaindre de ton absence, nous parlâmes beaucoup de toi; il veut t'écrire pour te prier instamment d'accélérer ton retour; il trouve que sa *bonne* Sulpicie lui manque par-tout.

Tu me manques aussi plus que je ne puis te le dire; il s'est fait en moi un changement dont j'aimerais à te parler: je ne suis plus ce que j'étais lorsque tu m'as quittée, je vois tout sous un nouveau jour, je m'en afflige; et cependant je ne puis désirer que ce changement ne fût pas arrivé. Pourrais-tu le croire, Sulpicie? je suis devenue silencieuse, je puis, pendant des heures entières, réfléchir profondément sur des choses qui me faisaient rire aux éclats auparavant. Je ris rarement à présent, très-rarement, et souvent je trouve du charme

à ce qui me paraissait ridiculement exalté lorsque j'étais encore la vive et insouciante Calpurnie d'autrefois : j'attribue cette disposition nouvelle aux personnes que je vois. Que l'on se garde de nier cette influence qui agit d'une manière invisible, et de croire que l'on puisse échapper à son empire. Lorsqu'on habite un pays étranger, ne prend-on pas insensiblement, et sans presque s'en apercevoir, les mœurs, les modes, les usages, et même le dialecte de ceux avec qui on vit? Ainsi nous imitons de même les idées, les vues, et le genre de conversation des amis que nous fréquentons habituellement, et ce n'est qu'après quelque temps que nous nous apercevons du changement qui s'est opéré, et que nous sommes surpris de ne plus nous retrouver. Agathoclès ne sourit pas, Sulpicie, Agathoclès est très-souvent avec moi, nous causons ensemble sur divers sujets intéressans, auxquels il me semble que je n'avais jamais pensé deux minutes, et dont je puis parler des heures en-

tières, et mon amour-propre féminin m'induirait bien en erreur, s'il ne trouve pas autant de plaisir dans nos entretiens que j'en éprouve dans sa société. Ce plaisir mutuel qui nous entraîne à nous chercher, à parler ensemble, ne tiendrait-il point seulement à une espèce de surprise de trouver de l'accord dans nos façons de penser, et des rapports dont nous ne nous doutions pas? Dans les commencemens, il paraissait qu'il y avait une différence totale dans nos caractères et dans nos opinions; à présent j'ai la preuve incontestable que nous pensons à peu près de même sur la plupart des choses : il s'élève bien de temps en temps une légère dispute, mais elle ne fait qu'animer la conversation et l'échange de nos idées; elle ne dérange point notre harmonie, et nous en revenons bientôt aux mêmes résultats. Agathoclès est à son aise depuis qu'il s'est dégagé de sa pruderie apparente, il en est cent fois plus aimable; il lit et déclame on ne peut mieux : mon plus grand plaisir est de

me faire réciter par lui les passages les plus intéressans de nos poètes, qu'il sait tous de mémoire; il m'arrive bien quelquefois de déclamer avec lui, car tu sais que cette étude et ce talent furent de tout temps mon amusement favori, et puis ma vanité n'est pas sans récompense: je vois ou plutôt je sens que la lectrice l'intéresse plus que le poète, et plus il est sévère, et plus j'ai de plaisir à voir fondre cette glace sous les doux rayons de l'amitié; de l'*amitié!* fais bien attention à ce mot, Sulpicie, c'est bien ce que je veux dire, et je ne m'en sers pas pour voiler le mot d'*amour*: il ne peut y en avoir entre nous, puisque je suis sa confidente. Je sais que son cœur, comme il convient à un être exalté, appartient en partie à l'humanité entière, et le reste de ses sentimens, bien purs assurément, à une image gravée dans ce cœur fidèle depuis son enfance, et qui le rend insensible à tous les charmes des autres mortelles. Je sais déjà beaucoup comme tu vois, aussi n'ai-je pas eu besoin d'attendre

ton retour, et les informations auprès de Tiridate; j'ai cherché à pénétrer son secret par un moyen plus noble et plus doux, celui du vif intérêt que je lui ai témoigné. J'ai découvert qu'un chagrin oppressait son cœur, et il ne l'a point fermé à l'amitié compatissante. Son mécontentement du temps présent, ses craintes sur l'avenir, sa tristesse sur le passé ne sont plus le sujet de nos entretiens, encore moins celui de mes saillies. Depuis que je sais le genre d'intérêt que mon ami prend à ce passé tant regretté, je n'en parle plus qu'avec un ton sérieux et plein de dignité, et je vois enfin avec joie les nuages qui obscurcissaient son front, se dissiper, et ses yeux m'exprimer amitié et reconnaissance; il m'a même parlé, mais avec retenue, de la désunion qui règne entre son père et lui; j'ai respecté sa discrétion, et je n'ai pas insisté pour en savoir la cause, quoique j'aie lieu de croire qu'il aurait volontiers confié à son amie tous les secrets dont il est maître et qui le regardent seul.

J'aurais bien aimé connaître cette personne qui a embelli son enfance, attaché sa jeunesse, et qu'il ne peut oublier. Elle n'était point belle à ce qu'il dit, mais très-intéressante, bonne, sensible et parfaitement aimable : cela va sans dire quand c'est l'amant qui trace le portrait; je crois même que je puis conclure qu'elle était décidément laide, puisqu'il est forcé de convenir qu'elle n'était pas belle, mais qu'importe? elle était aimée et elle l'est encore. Ils furent intimement liés dans leur enfance, et cette liaison continua jusqu'à la dix-huitième année d'Agathoclès; elle en avait quinze ou seize : depuis lors il ne l'a pas revue, et il y a huit ans qu'ils sont séparés. Huit ans! Sulpicie, peux-tu concevoir qu'un jeune homme conserve aussi long-temps une impression d'enfance, qui durera sans doute éternellement, et sera le type avec lequel il jugera toutes les femmes? Cela pourra fort bien lui nuire pour le choix d'une épouse, ou lui être utile, si tu veux; car il n'en sera que plus prudent;

il étudiera long-temps une femme pour lui découvrir quelque rapport avec celle qu'il aimait, et pour lui cela sera difficile. J'aime fort qu'un jeune homme ait dans son cœur un idéal de grandeur, de dignité, de vertu, qui lui serve à juger le monde : l'un et l'autre y gagnent; car il ne fera jamais rien de commun, il ne sera jamais un être ordinaire, et s'il rencontre des ames semblables à la sienne, elles s'électriseront mutuellement, et deviendront ensemble capables des plus belles actions : n'importe si c'est l'idéal d'un homme célèbre, d'un héros comme Miltiade le fut pour Thémistacle, ou celui d'une femme aimable, l'effet est toujours le même.

Tu peux juger après cela du calme de mon ame, et que j'envisage ma position et celle d'Agathoclès avec une vraie *philosophie;* passe moi ce mot, il exprime précisément ce que je veux : la philosophie n'est-elle pas l'amour de la sagesse, et ne doit-on pas regarder comme sage celui qui s'efforce d'avoir une idée juste

des choses et des hommes, de les considérer dans leur vrai point de vue, d'examiner et les rapports et les différences qui existent entre eux, ce qui doit ou en rapprocher ou en éloigner : cela seul mène à la tranquillité, et la sagesse ne peut exister dans une ame agitée et incertaine. D'après cette définition, qui me paraît assez juste, il s'agirait de décider auquel appartient le plus le titre de philosophe, à celui dont l'ame passionnée se jette toujours dans les extrêmes, qui voit le monde dans un combat perpétuel entre la vertu et le vice, qui supporte tout péniblement, parce que rien ne se trouve d'accord avec ses principes austères et ses opinions exagérées, qui hait le monde où il est appelé à vivre et les hommes dont il ne peut se passer : ou de nous autres femmes, légères, enjouées, qui ne donnons pas plus de prix aux choses de ce monde qu'elles n'en méritent, qui ne nous laissons émouvoir ni par les passions, ni par les préjugés, qui déchirons le voile des illusions, et voyons

l'homme ce qu'il est réellement, un nain qui voudrait passer pour un géant, un enfant qui ne sait ni ce qu'il veut, ni ce qu'il dit, et se laisse entraîner par les circonstances, et qu'il est si facile de subjuguer lorsqu'on ne se laisse pas subjuguer soi-même.

Je vais à présent te rendre un passage de ta lettre, qui m'a beaucoup chagrinée : *abjurons l'orgueil des systèmes*, m'as-tu écrit, *nous ne sommes point ce que nous voulons, mais ce nous pouvons.* Moi, je te dirai, au contraire, ne cherchons point d'excuses dans notre incapacité, sur-tout lorsqu'il est question d'agir. — *Que de fois il arrive*, dit le grand Sénèque, *que ne pas pouvoir sert d'excuse à ne pas vouloir!* Je l'avoue donc, ma chère Sulpicie, qu'Agathoclès pourrait être dangereux pour moi et pour mon repos, si je n'avais pas une volonté ferme et positive de résister de toutes mes forces : *je le veux* et *je le pourrai.* Je t'ai parlé comme je sens, pourquoi devrais-je me taire et rougir du penchant qui m'attire vers le

meilleur des hommes? Mais c'est précisément parce que je sens ce penchant et que j'en conviens, que je m'observerai avec soin, ainsi que celui que j'aime. Ni l'amour ni la passion ne doivent dominer un caractère tel que le mien, m'entraîner au-delà de mes résolutions, et troubler ma douce tranquillité : estime, amitié, confiance, commerce vertueux et libre avec un aimable ami, voilà tout ce dont j'ai besoin pour être heureuse. Je cherchais ce bonheur, je l'ai trouvé, et je saurai le conserver. Adieu.

LETTRE VII[me].

SULPICIE A CALPURNIE.

Bajaé, février 301.

Que dois-je te dire, ma chère Calpurnie? faut-il admirer ta gaîté, envier ton bonheur, ou bien avoir pitié de tes prétentions insensées et de ton erreur? Tu aimes, tu restes en présence de l'ob-

jet aimé, et tu crois pouvoir comprimer à ton gré tes sentimens et leur prescrire des bornes! De deux choses l'une, ou tu te trompes toi-même (car je ne croirai jamais que tu trompes ton amie), ou tu sortiras trop tôt de ce sommeil trompeur, ou.... tu es la personne la plus heureuse qui ait jamais existé. Tu dis que tu sais par cœur nos auteurs tragiques; tu connais donc ce passage : *Je crains les Dieux lorsqu'ils nous sont trop propices* (1).

Je l'ai bien prévu d'après ce que Tiridate m'a dit d'Agathoclès, que, malgré le contraste qui existe entre vous, et peut-être même par cette raison, vous vous rapprocheriez ; mais je n'aurais jamais imaginé que tu continuerais à jouer avec le sentiment qui t'entraîne vers lui, et que tu conservasses l'espérance de le diriger à ton gré. Que penses-tu donc de l'amour? quelle est l'idée que tu t'en formes ? Puisse la voix d'une

(1) *Les Troyennes*, tragédie de Sénèque.

amie malheureuse avoir encore la force de te donner un avis salutaire tandis qu'il en est temps! écoute du moins celle qui connaît, hélas! l'amour mieux que toi : c'est le sentiment le plus fort, le plus doux, le plus puissant qu'un mortel puisse éprouver; lui seul lui fait oublier pendant quelques instans sa pénible existence, en le transportant dans le séjour des Dieux. — Mais ce bonheur céleste est rarement accordé aux enfans de la terre, il n'est pas l'héritage des fils de Deucalion : formés pour les soucis et les peines, les Dieux punissent celui qui cherche, dans son délire, à se rendre leur égal, et qui veut envahir leurs droits; ils repoussent l'audacieux qui ose, dans son enveloppe mortelle, se placer à leur table, et prétendre ici-bas au bonheur suprême : n'est-ce pas le vrai sens de la fable de Prométhée, qui s'empara du feu du ciel pour créer et pour animer des êtres parfaitement heureux ? Ce n'était point par orgueil, c'était par un amour brûlant de l'humanité, par le

désir de connaître et de répandre le souverain bonheur , celui d'un amour éternel. Mais les Dieux punirent son vol sacrilége, et des siècles de tourmens furent la suite de sa présomption insensée.

C'est par l'amour même que les Dieux punissent l'amour ou le récompensent ; car, dans leur bonté, ils permettent quelquefois qu'un de leurs favoris soit heureux ici-bas par l'amour : mais crois-en ton amie, ce n'est, ce ne peut être que lorsqu'il est sanctionné par la vertu et par le devoir. Des poisons subtils et brûlans, des serpens qui s'enlacent autour du cœur et le déchirent, ou bien un fleuve de délices, voilà ce qu'est cet amour dont tu parles avec tant de légèreté. Je sens, pour mon éternel malheur, cette vérité, et tu l'éprouveras de même. Je voudrais que du moins mon expérience pût te sauver; je te supplie de fuir pendant qu'il en est temps, à moins que tu n'aies la plus grande espérance de succès. Si tu vois à n'en pas douter qu'Agathoclès t'aime comme

tu l'aimes, et que nulle difficulté ne s'oppose à votre union : alors poursuis ta route, toi la favorite des Dieux, et jouis du bonheur sans être enviée de ta triste amie, qui n'eut point un sort si fortuné, mais qui n'en partagera pas moins ta félicité; jouis, mais rappelle-toi de Némésis (1), et que la crainte de perdre ton bonheur en assure d'autant plus la durée.

O ma chère Calpurnie, quelle consolation pour moi quand je te saurai heureuse ! tu es bonne, sensible, aimable et belle; les Dieux, en t'accordant tant d'avantages si rarement réunis, t'ont sans doute destinée au plus grand des bonheurs qu'ils puissent accorder aux humains. — Lui seul éclairera l'obscurité de ma vie.

Tiridate est parti d'ici avant-hier pour retourner à Rome, et se préparer à un plus grand voyage. César Galérius

(1) Némésis était la déesse de la vengeance et le juge de la présomption.

l'envoie à Nicomédie. L'on veut tenter de nouveaux efforts pour obtenir de l'Empereur et du Sénat qu'il remonte sur le trône de ses ancêtres. On forme une armée : la guerre est déclarée à la Perse. Il s'est passé des choses importantes dans l'Arménie : des conspirations se sont ourdies pour et contre la race des Arsacides ; l'issue de tout ce mouvement est difficile à prévoir, il n'y a que les Dieux qui le puissent : nous devons attendre dans une respectueuse humiliation quand et comment ce grand coup sera exécuté. — Ah ! qu'il est cruel que le sort d'une faible et malheureuse femme soit entraîné dans celui des nations et des empires, et de ne pouvoir faire autre chose que de s'abandonner aveuglément au torrent ! — Calpurnie, que tu es heureuse ! aucun roi ne détruira votre amour ; votre avenir ne sera ni traversé, ni soutenu par la faveur inconstante du peuple ; la volonté d'une nation n'influera pas sur vous et sur votre sort ; il vous est permis de

vous aimer à l'ombre d'une vie privée, et de vivre ensemble jusqu'à ce qu'une mort douce et paisible rompe les liens qui vous attachent, et vous mènent l'un après l'autre dans l'Elysée! Avec quelle joie je renoncerais à monter sur le trône des Arsacides, si les chaînes qui me lient à Serranus étaient brisées par la volonté toute-puissante d'Auguste, et que je pusse me retirer avec Tiridate dans le coin le plus reculé de la terre! Hélas! je n'ose pas même faire connaître que tel est mon souhait! lui, né dans la pourpre et les grandeurs, lui que la majeure partie de la nation appelle à gouverner, que la voix des peuples demande à grands cris; lui que ses vertus, plus encore que sa naissance, placent sur le trône! oserai-je par égoïsme priver ses peuples d'un tel maître, et le faire vivre dans l'obscurité? ne serait-ce pas un crime, une trahison que rien ne pourrait justifier; et Tiridate lui-même, qui céderait peut-être à l'idée de mon bonheur, à mes vives sollicitations, se-

rait-il heureux dans la solitude et l'isolement? Je suis donc condamnée à me taire, à souffrir et à supporter ce qu'il y a de plus cruel pour un cœur tel que le mien, l'absence de ce que j'aime et l'incertitude de l'avenir. Quel silence autour de moi! quelle longue journée! Depuis hier je n'ai pas entendu la douce voix de mon bien aimé; je ne vois plus sa figure céleste, ce regard, ce sourire qui me rendaient si fière de l'amour que j'inspire, qui me faisaient croire que j'étais heureuse. A présent, je ne connais du sort qui nous est réservé, que les dangers, les difficultés les craintes de toute espèce. O mon amie! voilà des maux dont tu n'as aucune idée: veuillent les Dieux te les épargner! Qu'est-ce que la mort dans les bras de celui qu'on adore, en comparaison de mes tourmens? Je meurs à chaque minute, puisque chaque instant qui s'écoule avance celui de la cruelle séparation. C'est ainsi que je sens mille fois la mort avant qu'elle vienne me délivrer de mes cruelles peines.

Je suis extrêmement abattue depuis quelques jours : une indisposition est venue se joindre aux douleurs de mon cœur, je ne sais si je dois l'attribuer à mes chagrins ou bien aux désagrémens et aux fatigues que j'ai eues depuis que je suis venue ici pour remettre tout en ordre, et surtout avec notre fermier, qui est un homme exécrable..... Adieu, Calpurnie, en voilà assez pour cette fois, je ne puis plus écrire : après deux mois d'absence, je touche au moment de me retrouver dans tes bras : ah ! si je pouvais espérer de retrouver aussi Tiridate à Rome, de le revoir encore une fois ! quel bien, quel baume pour mon cœur déchiré ! mais je n'ose m'en flatter. J'ai écrit à Serranus pour qu'il m'envoie une litière douce et commode ; peut-être qu'il viendra lui-même, ou qu'il m'enverra un de ses amis. J'en serais bien aise, car je crains de voyager seule, et de tomber malade en chemin. Je n'ai pas envie de prendre pour m'accompagner des gens d'ici, j'ai trop appris à les connaître. — Si je me

trompais dans mon attente, je préférerais de renvoyer mon retour à la belle saison. — Mais non, je ne puis sacrifier l'espoir de revoir mon Tiridate, peut - être hélas ! pour la dernière fois de ma vie ! — Ah ! je la donnerais à l'instant pour jouir de ce bonheur, pour le revoir une fois, une seule fois, avant d'expirer.

LETTRE VIIIme.

CALPURNIE A SULPICIE.

Rome, février 301.

Je voulus parler hier à Serranus de ton retour; j'envoyai chez lui, mais il est malade et très-inquiet de ne pouvoir aller te chercher lui-même comme il se l'était proposé: en effet, tout était préparé, mais ce sera moi qui le remplacerai, mon père me l'a permis; le bon vieux Phædo, notre affranchi, m'accompagnera. — Adieu donc, dans quatre jours je suis à toi.

LETTRE IXme.

AGATHOCLÈS A PHOCION.

Rome, février 301.

Tiridate va se rendre à Milan auprès de César Maximien, et de là il ira à Nicomédie, où l'on fait de grands préparatifs pour la guerre contre les Perses. Tiridate y voit le germe de sa grandeur future et l'espoir de remonter sur le trône de ses aïeux; il paraît que Galérius l'aime, Dioclétien même ne lui est pas opposé : son esprit adroit voit dans les justes prétentions de mon ami un moyen d'humilier l'insolent orgueil de la Perse, qui ne veut pas les reconnaître. Narsès se fie sur sa nombreuse armée et sur le bonheur inouï de son aïeul Sapor. Les Romains, de leur côté, se rappellent que Valérius fut retenu prisonnier chez les Persans et qu'il perdit la vie d'une manière infâme; ils brûlent de laver cette tache dans le sang de leurs ennemis.

C'est ainsi que ces deux nations s'envisagent avec une fureur réciproque, et que le monde entier, depuis la défaite de Valérius, attend avec impatience l'issue d'un combat entre des forces égales. Et moi aussi, Phocion, mon cœur bat avec violence à l'idée des batailles, des hauts faits d'armes, et des grands évènemens qui auront autant d'influence sur ma patrie; mais ce n'est pas seulement cette patrie qui m'agite, c'est aussi le sort de mon ami; le bonheur de toute sa vie dépend de cette guerre. Je l'aime, ses prétentions au trône d'Arménie sont justes, mais non pas celles qui l'intéressent plus encore à la femme de Serranus; il aime avec passion Sulpicie; il espère, au moyen de Galérius, obtenir son divorce et la placer sur le trône: tout est décidé et arrangé entre elle et lui, et ils n'attendent que le moment favorable. Je ne puis te cacher que tout cela me déplaît et que je voudrais beaucoup qu'il ne m'eût pas confié son secret; il faut, ou que je perde mes peines

et mes paroles à plaider contre un sentiment qu'il dit être irrésistible, ou que j'approuve ce qui est entièrement contre mon opinion. Tout ce projet ressemble à un rapt que l'on veut commettre après mûre réflexion, pour priver un individu de sa propriété. Qu'importe que Serranus n'aie ni des vertus ni des qualités attachantes, et qu'il se livre avec autant de légèreté que de faiblesse à des plaisirs futiles? c'est sans doute un grand malheur pour Sulpicie d'être unie à un homme d'un tel caractère; mais elle n'en est pas moins sa femme, et par la volonté d'un père et par son propre consentement. Le lien du mariage doit être sacré, et pour le rompre il faut au moins que les deux parties soient d'accord et jugent ensemble que leur séparation est nécessaire à leur bonheur réciproque: alors il n'y a rien à dire, et personne n'est lésé; mais il ne faut pas que ce soit le caprice ou l'inconstance de l'un des deux qui puisse en décider.

Ce qui me fait aussi une peine infinie,

c'est de voir que Calpurnie approuve ce projet, et le soutienne avec une étourderie inconcevable. — Quelle femme serait Calpurnie sans cette inconséquence d'esprit qui l'égare sans cesse, et lui fait poser comme un principe fondamental, que le plaisir et les jouissances sont le seul but de notre vie ! Elle possède une infinité de qualités estimables, elle est capable d'amitié et de dévouement entier pour ses amis, elle fait des sacrifices avec gaîté : pourquoi faut-il qu'avec des vertus si réelles et si nobles, elle se permette, avec une incompréhensible légèreté, de soutenir des opinions qui m'affligent et me blessent ! — Mais qu'elle est belle, Phocion ! C'est incontestablement la plus belle femme que j'aie vue de ma vie, je suis obligé d'en convenir, et je m'en veux de le sentir aussi profondément. Lorsqu'à demi couchée sur des coussins, sa lyre en main, faisant entendre doucement sa voix enchanteresse, ou qu'elle est dans une de ses attitudes inspirées, ses beaux yeux élevés au ciel, tous ses traits ayant une

expression divine, et qu'elle déclame les plus beaux morceaux de nos poëtes, ou enfin lorsque dans une danse pantomime elle déploie dans chaque mouvement autant de grâces que de vrai talent, ô Phocion, comme elle est séduisante! et qui pourrait lui résister? Je n'ai vu Calpurnie danser ainsi qu'une seule fois; car, malgré ses principes épicuriens, elle ne manque pas de cette modestie qui est l'attrait le plus sûr des femmes. Mais un jour, lorsque le soleil eut fait place au crépuscule, et qu'il n'y avait là d'autre étranger que moi, elle céda aux prières pressantes de son frère Lucius, qui paraît être son favori, et nous donna ce ravissant spectacle. Elle danse divinement bien et avec une légèreté et une précision étonnante; mais ses mouvemens, ses grâces, le jeu de sa physionomie font une illusion impossible à dépeindre; l'impression qui m'en est restée ne s'effacera jamais. O Phocion, que l'homme est un être faible et misérable! Un simple jeu des sens, qui n'a par lui-même aucun

but noble ou légitime, peut influer à ce point, non seulement sur ses organes, mais sur son être spirituel, l'entraîner malgré lui et le disposer à des actions que la raison et la vertu désapprouvent. Il n'est rien, non rien que je n'eusse fait pour Calpurnie dans le moment de cette danse magique ! Ce n'est donc pas assez d'être le jouet du sort, de la nature, de ses passions ! l'homme est encore la victime de ses sens. — Quel incroyable pouvoir possède la beauté ! Eh ! qu'est-elle cependant? une illusion, une idée purement conventionnelle, dépendante du climat, des temps, des habitudes, que l'on ne peut soumettre à aucune règle générale. L'habitant des zones passe tranquillement devant les premières beautés de la Grèce, et ce qui nous paraît rebutant enflamme son imagination et son cœur. —La beauté, les attraits ne sont donc au fond que le plaisir d'un instant, une forme à laquelle on est convenu de donner ce nom, une teinte sur la peau, une couleur dans les yeux, sur les cheveux, dont notre re-

gard à l'habitude, des mouvemens arrondis et gracieux qui nous plaisent; mais une plante se balance mollement sur sa tige, une fleur étale les couleurs les plus brillantes; elles excitent notre admiration sans égarer notre raison, parce qu'elles sont privées de sentiment. Et qui nous assure que cette figure enchanteresse qui nous séduit chez une femme avec tant d'empire et de violence, n'est pas celle d'un être dont les sentimens (si elle en a) n'ont aucune analogie avec les nôtres? Je me suis répété cela mille fois en regardant Calpurnie développer ses grâces enivrantes; je me suis efforcé de raisonner la nature et la source de ce que j'éprouvais, pour en arrêter l'effet: cela me réussit pour un instant, et, la minute d'après, tous mes calculs cédèrent au pouvoir de ses charmes. Je commence à être très-mécontent de moi-même, j'ai la conviction intime que Calpurnie ne pourrait me rendre heureux, et, malgré cette persuasion... j'ai cessé de condamner Tiridate de n'avoir pu résister à l'empire

de la beauté, et de manquer de force ou de volonté... *de volonté!* me manquerait-elle donc? Non, Phocion, je dois à cet égard me rendre justice; oui, je veux résister et j'espère d'y parvenir. Si cette volonté positive, si ma raison, si mes principes ne me suffisent pas, la fuite du moins produira l'effet désiré.

Calpurnie a donné, ces jours passés, une preuve qu'elle est non seulement une aimable amie, mais qu'elle sait exécuter avec persévérance ce que son cœur sensible lui dicte au premier moment. Sulpicie était malade à Bajaé : des désagrémens domestiques, la mauvaise saison, et, bien plus encore, la malheureuse passion qui la consume, avaient ébranlé sa santé; elle craignait d'entreprendre le voyage accompagnée seulement de ses esclaves; Serranus, incommodé lui-même, ne pouvait y aller, et Calpurnie se décida à ne pas abandonner son amie. A force de peines, elle obtint de son père la permission d'aller chercher Sulpicie, accompagnée d'un

vieux affranchi; elle partit par un temps affreux, voyageant jour et nuit pour arriver plus tôt à Bajaé. Le lendemain, elle se mit en route avec Sulpicie pour revenir à Rome à petites journées. J'étais présent lors de leur arrivée; Tiridate, qui avait perdu l'espoir de revoir Sulpicie avant son départ, l'attendait avec une extrême impatience et la plus vive inquiétude : elles entrèrent. — Phocion, quel pouvoir peut se mesurer avec celui de l'amour ? Dispense-moi de te faire un récit de l'entrevue de ces malheureux amans, de leur ivresse, de leurs peines, de leur bonheur et de leur désespoir ; il faut qu'ils se séparent, et leur avenir est dans une obscurité profonde. — J'étais ému et de cette scène et du dévouement de Calpurnie.... Mais je veux résister à tant d'enchantement, je le veux et j'espère le pouvoir : j'appelle aussi à mon secours mon idéal céleste, ma Larissa, qui m'apparaît plus souvent encore depuis que je vois Calpurnie ; je l'ai là devant mes yeux, soit que je dorme

ou que je veille; cette flamme si pure doit éteindre tout désir coupable, elle éclaire ma volonté, elle double ma force; j'ai perdu tout espoir de la revoir jamais, et cependant je ne puis m'empêcher de demander sans cesse au Destin de nous réunir, et de penser que cela n'est pas impossible. C'est encore un de ces contrastes qui me tourmentent et me font rougir de moi-même. Mon esprit ne sera-t-il donc jamais tranquille? Mon ame doit-elle être continuellement agitée par les combats que se livrent des penchans opposés? Souvent je me console par l'espérance que, lorsque j'aurai quelques années de plus, la raison, le sang-froid, la philosophie produiront en moi ce calme, cette paix que je ne puis à présent obtenir de moi-même; quelquefois aussi il m'arrive de croire qu'une mort prématurée terminera les combats qui m'oppressent, et me donnera bien plus sûrement encore le calme et la paix. — A dire vrai, je n'en serais pas fâché; la vie ne m'offre plus rien qui me tente, et je puis, sans orgueil

et sans prétention, dire comme un sage: Je n'obéis pas aux Dieux, mais je suis de leur avis s'ils ordonnent que je finisse bientôt.

Dans le fond? qu'est-ce que c'est que la vie, Phocion? Elle a certainement un but que nous ignorons souvent nous-mêmes. Nous naissons, parce que nous avons quelque chose à faire, à travailler, à empêcher, qui entre dans les grandes vues de la création: cette tâche est-elle achevée, nous cessons alors d'exister: il n'y a aucune règle fixe, aucun âge prescrit; le Destin place l'instrument, à sa volonté, dans le temps qui lui convient, le fait agir suivant les circonstances et sa destination, et, lorsqu'elle est remplie, il brise cet instrument inutile. Mais où allons-nous après cette courte vie? n'y aurait-il aucune différence du sort d'une plante, d'un animal, à celui d'un être capable de penser et de prévoir? Je ne puis le croire, mais voilà tout: le reste est un mystère imposant qu'aucun mortel ne peut découvrir. Le Tartare, l'Elysée sont

un système suffisant pour ceux qui ne portent pas leurs pensées plus haut, et sans doute il doit vous être sacré; mais Phocion, ne serait-ce pas l'idée la plus douce, la plus sublime, la plus consolante, que d'espérer de retrouver dans un lieu de paix et de félicité ceux qu'on a aimés sur cette terre? Heureux celui qui peut le croire aveuglément et sans le moindre doute! j'y retrouverai donc ma chère Larissa! O qu'il serait affreux de renoncer à cet espoir, et de ne trouver ni à l'école des philosophes, ni dans leurs écrits, la moindre certitude de cet avenir! Ils donnent des doutes sur l'Elysée, et n'offrent rien qui puisse en dédommager. Il est à la fois curieux et triste de connaître ce que la plupart des hommes célèbres ont dit sur la vie à venir. Adrien croit rencontrer son ami dans des lieux inconnus et sombres, où il n'y aura ni peines ni plaisirs. Achille, comme nous le dit Homère, préférait d'être un pauvre ouvrier sur cette terre, plutôt qu'un roi dans le Séjour des ténèbres. Mécène con-

sentait d'être sur la croix et de souffrir les douleurs les plus cuisantes ici-bas, plutôt que de mourir et de revivre dans un pays inconnu. Ah! Phocion, quelle terrible idée ces hommes se faisaient-ils donc de leur existence après la mort? Ah! qui pourra m'éclairer sur un objet aussi important? Le sommeil, que nous nommons si souvent l'image de la mort, le serait-il en effet? l'oubli total de soi-même et de tout le néant serait-il notre partage? peut-il adoucir l'effrayante idée de notre destruction? Cette seule pensée fait trembler l'être spirituel qui sent en lui un principe de vie immortelle. Platon a de hautes idées, mais elles ne contentent pas: son Phédon ne saurait tranquilliser tout-à-fait un incrédule. Les Stoïciens et tous les autres philosophes ne nous offrent que des suppositions. Quand viendra-t-il celui qui nous montrera le chemin de la vérité, qui pourra tout à la fois affranchir l'esprit de ses doutes cruels, satisfaire la raison et le jugement, relever par un espoir consolant

l'ame abattue, et, avant tout, mettre un frein au peuple grossier, le retenir par le respect, l'espoir et la crainte? — Je le répète, il est affreux de voir les progrès de l'incrédulité, le mépris pour les Dieux et leur culte, non seulement dans les premières classes des habitans de Rome, mais aussi dans celle du peuple. Cette ancienne doctrine de la pluralité des Dieux ne possède plus la magie inconcevable avec laquelle elle a su se maintenir, et en imposer aux hommes pendant des siècles; l'homme actuel, raffiné comme il l'est, a besoin d'un frein plus fort et d'idées plus raisonnables, soit de la divinité, soit du but qu'il doit atteindre. Il est impossible de rester indifférent sur les suites que l'anéantissement de toute religion doit amener immanquablement; l'avenir me paraît effrayant, je tremble pour nos descendans plus encore que pour nous: je ne puis me rendre maître des craintes qui viennent m'assaillir et dont je souffre doublement; c'est le sort malheureux

de ceux qui, ainsi que moi, se tourmentent par leur imagination, et souffrent et des maux qu'ils ont, et de ceux qu'ils prévoient, pour qui le présent n'a plus de charmes, et l'avenir plus d'espérances. Plains-moi, Phocion, et ne prive pas un malheureux visionnaire de ton indulgente amitié.

~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~

LETTRE Xme.

SULPICIE A CALPURNIE.

Rome, mars 301.

Tu n'auras pas ma visite accoutumée, chère Calpurnie, une lettre me remplacera malgré le peu de distance qui nous sépare; je serai privée du bonheur de te voir: des cruels, des insensibles, à la tête desquels est Serranus, pourquoi suis-je obligée d'ajouter, et mon père, en ordonnent ainsi. Novius, ce misérable affranchi qui a laissé dégrader notre villa, se venge par des infâmes calomnies de ce
~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~

que j'ai découvert ses malversations : il a instruit mon père et Serranus de ma liaison avec Tiridate, et pour regagner la faveur de son maître, il a tout employé pour le faire paraître sous le jour le plus désavantageux; il nous a prêté des crimes et une conduite dignes de son ame vile et basse, mais dont nous sommes tous les deux incapables : nous nous aimons, il est vrai, mais sans avoir à rougir; car la base de notre amour est une estime réciproque, et l'une de nous deux ne pourrait cesser de la mériter sans cesser aussi d'être aimée. Mais ce qui me paraît incompréhensible, c'est que ce vil affranchi est instruit de nos plans pour l'avenir, et de tout ce que nous avons décidé entre Tiridate et moi pour légitimer une fois nos sentimens. Mon père est furieux : l'idée d'un divorce avec l'époux qu'il m'a donné, et d'une alliance avec un prince barbare, c'est ainsi qu'il nomme Tiridate, selon les préjugés de Rome, lui fait oublier et les malheurs de sa fille qu'il a plainte si souvent,

et sa tendresse paternelle. Je t'assure, Calpurnie, que, malgré mon désespoir, je supporterais sans murmures et ses reproches et ses injustices, si je n'en voyais pas le vrai motif. La famille des Anicius est puissante et leur influence à la cour est très-grande; mon père est ambitieux, il a trois fils placés à la cour, et le crédit de Serranus peut leur être utile; déjà je fus sacrifiée à leurs projets, et je dois l'être toute ma vie: cette idée me révolte, et rend ma situation plus cruelle, en excitant contre moi la tyrannie de ces hommes avides : le faible et léger Serranus n'oserait certainement pas m'accabler de reproches et d'injustices, s'il n'était pas excité et soutenu par mon père; il me tourmente sans relâche, tantôt par des injures et des menaces, et tantôt par ses plaintes, ses remords et son amour. — *Son amour !* Calpurnie, quelle indignation j'éprouve quand j'entends prononcer ce mot si sacré, si sublime, par un être qui est aussi incapable de l'éprouver que de l'inspirer.

qui le prodigue sans cesse à des femmes qui sont la honte de leur sexe! Ces tourmens durent depuis huit jours. Dans les commencemens, je les ai supportés sans me plaindre, de la part d'un époux qui pouvait se croire outragé par ma passion pour un autre, quelque pure qu'elle soit; mais actuellement mon état n'est plus supportable : toutes mes actions, tous mes mouvemens sont épiés par mes esclaves, je suis à leur merci et traitée par eux comme un enfant rebelle. Je rougis de t'avouer qu'il m'est défendu de sortir seule et de te voir; on te regarde comme ma complice, on sait que tu es la confidente de Tiridate et la mienne, et l'on nous croit capables tous les trois de choses que la bienséance et ma propre estime me défendent de répéter; on m'a déclaré durement que je ne te verrai plus seule un instant. Lucia, la nourrice de Serranus, ou Serranus lui-même, doivent m'accompagner par-tout où j'irai, et depuis qu'on m'a imposé cette contrainte, je ne suis pas sortie de mon ap-

partement. Je reconnais dans cette rigueur l'esprit indomptable de mon père : il rougirait, dit-il, de voir sa fille l'épouse d'un prince étranger, et il n'a pas honte d'abaisser son enfant, de le déshonorer aux yeux de ses esclaves! Sens-tu, Calpurnie, combien je suis malheureuse et abandonnée? Tiridate est loin de moi, et il m'est défendu de le voir, je suis seule et sans secours à la merci de mes tyrans : ô Dieux! donnez-moi la force de la résignation, ou celle de briser mes chaînes.

LETTRE XIme.

AGATHOCLÈS A PHOCION.

Rome, mars 301.

CETTE lettre sera la dernière que je t'écrirai de Rome, sous peu je quitte cette ville pour faire la campagne ; je vais aux lieux vers lesquels la terre entière a tourné ses regards, servir la cause de Tiridate. Ne me taxe pas de légèreté

dans mes opinions, en me voyant prendre un état qui a perdu sa dignité et contre lequel je me suis si fortement prononcé. J'ai besoin d'être occupé, il me faut une vie active et des devoirs obligés; je sens que dans ma situation l'oisiveté dans laquelle je me plaisais, deviendrait un poison pour mon ame. Calpurnie est trop aimable et trop légère, il est impossible de vivre auprès d'elle et de ne pas l'adorer, et plus impossible encore de la posséder et d'être heureux : plus je me sens entraîné vers elle, et plus je suis convaincu que nous ne nous convenons pas. Je dois donc, et pour elle et pour moi-même, détruire cette magie, et je ne puis y parvenir que par l'éloignement; la guerre qui se prépare m'en fournit une occasion, elle m'inspire moins de répugnance que les précédentes. Il n'est pas question de nouvelles conquêtes : un souverain légitime doit reconquérir sa couronne à main armée, et venger dans le sang des barbares la honte de passé : c'est ainsi

que le but ennoblit. Je ne rougis point de courir à ce but et d'employer mes forces et mon courage pour une aussi noble entreprise.

Tiridate s'est rendu à Milan auprès d'Auguste Maximilien; je le suivrai dans peu, nous nous embarquerons à Ravenne, et j'espère d'être à Nicomédie dans une quinzaine de jours. Mon père me mande que tu n'y es plus, j'en ai éprouvé un bien vif chagrin. Appelé à l'Académie d'Athènes, tu quittes ma ville natale au moment où mon destin m'y ramène : quel plaisir je me faisais de t'y retrouver! les Dieux en ont ordonné autrement; il faut supporter cette épreuve comme toutes celles dont ma jeunesse fut entourée. Mon père m'a écrit avec amitié, avec bonté, il ne m'y avait pas accoutumé; et je sens avec la plus tendre reconnaissance, cher Phocion, que c'est à toi que je dois cet heureux changement; c'est un présent que tu me laisses en partant, bien doux et bien cher à mon cœur. J'espère qu'il

sera aussi content de moi; je lui ai parlé de mon projet de faire la campagne, en le priant de m'accorder son aveu; comme il désire depuis long-temps de me voir lancé dans une carrière quelconque, je suis bien sûr de l'obtenir. — Si cette lettre te trouve encore chez lui, exprime-lui ma reconnaissance filiale, et dis-lui qu'incessamment je le ferai moi-même. Adieu, cher Phocion, je suis occupé des préparatifs de mon départ, et ne puis prolonger ma lettre.

LETTRE XIIme.

CALPURNIE A SULPICIE.

Rome, mars 301.

Pour la première fois de ma vie j'ai de la peine à t'écrire à force d'avoir pleuré, et d'être accablée par une nuit dont à peine pouvais-je atteindre la fin; — mais je veux répondre à la lettre que ta fidèle Chromis m'a remise en secret de ta part. J'ai besoin, mon amie, de m'affliger avec

toi de tes peines, et de te parler des miennes. — Et par qui sommes-nous malheureuses toutes les deux? C'est par l'influence de ces hommes méchans, cruels, ingrats, qui semblent être créés exprès pour nous tourmenter, et qui sont également tourmentés par leurs vices ou par leurs vertus. Sois convaincue, Sulpicie, que je souffre pour toi et avec toi. La perspective de perdre un ami dont les qualités m'ont éblouie un moment, me prouve assez ce que c'est de perdre un amant dont on est adorée : Agathoclès est à la veille de partir ; tu vas être surprise de cette résolution si soudaine, si inattendue, sans aucune raison plausible. — Que veux-tu que je te dise? La chaleur avec laquelle il a embrassé la cause de ton ami Tiridate devient si brûlante, son devoir de se conformer aux désirs de son père, si impérieux, qu'il se décide à l'instant d'entrer au service et à faire la guerre contre les Perses. Lui dont les opinions et le caractère sont si contraires à un état qu'il appelle *servile ;*

lui, presque toujours opposé aux avis de son père, n'a rien de plus pressé que de tout sacrifier pour s'éloigner d'une ville où rien au monde, dit-il, ne pourrait le retenir. — Ah! il a raison, bien raison! et ceux qui s'affligeraient de son départ auraient grand tort. — Je sais, je sens que je dois parler ainsi, et cependant, Sulpicie, combien j'ai honte de ma faiblesse! Lorsqu'il vint hier m'annoncer son départ, je fus hors d'état de lui répondre : j'étais prête à défaillir, mon sang paraissait arrêté dans mon cœur, qui battait avec violence; je sentais que la pâleur de mon visage devait trahir l'agitation de mon ame. — Et lui, Sulpicie, oh! combien j'avais honte du peu d'empire que j'ai sur moi! lui, paraissait calme, résigné comme quelqu'un que sa volonté seule a décidé. Que j'aurais été méprisable à mes propres yeux, si la vue de cette tranquillité si parfaite, si incroyable, n'avait pas réveillé ma fierté! Je repris peu à peu tout mon courage, et au bout de quelques minutes je pus

lui répondre, tout comme à l'ordinaire, sur un ton léger et badin; avec adresse je dirigeai la conversation sur des sujets indifférens, sur les apprêts de son départ, etc. et mon père et mes frères étaient présens : il me fut donc facile de quitter l'appartement et de rentrer chez moi pour donner un libre cours à mes tristes réflexions. J'aurais donné tout au monde pour laisser couler les larmes de chagrin et de dépit dont mon cœur et même mes yeux étaient pleins, mais je les repoussai avec effort en dedans; l'heure du souper était proche, et je ne voulais pas qu'Agathoclès en vît les traces. J'employai donc le peu de momens qui me restaient à me mettre dans l'attitude où je voulais être, et je retournai dans le salon à manger. Le départ d'Agathoclès fut le sujet général de la conversation, mon père et mes frères en sont extrêmement affligés : je pris sur moi autant qu'il me fut possible, et je fus étonnée de mon courage; personne n'était sûrement aussi affligé que moi, et je par-

raissais la plus calme, la plus tranquille, la plus indifférente, plus même que lui; et c'est beaucoup dire! O Sulpicie! combien ces hommes si vains de leur courage sont plus faibles que nous! Ils n'attachent de prix qu'à ce qu'on leur refuse. Je vis clairement qu'à mesure que je m'animais, Agathoclès devenait silencieux, pensif, et sa mauvaise humeur se manifesta en proportion de ma gaîté. — Quelque chose qui ressemblait au mépris s'éleva dans mon cœur et doubla mes forces, en sorte qu'à la fin du repas j'avais complétement changé de rôle avec lui : nous nous séparâmes, moi en plaisantant, lui avec une froideur affectée; je rentrai dans mon appartement. J'y étais à peine, lorsque Chromis entra et me remit ta lettre, que je lus, et qui me fit répandre des larmes avec une telle abondance, que ce ne fut que vers le matin qu'il me fut possible de fermer les yeux. Ta situation, la mienne, les chagrins que nous avons déjà et ceux qui nous at-

tendent encore, pesèrent sur mon cœur d'une manière insupportable. C'est donc toujours les hommes qui tourmentent notre vie, soit qu'ils nous aiment ou nous haïssent; mais conviens, Sulpicie, que, dans le premier cas, on est bien moins malheureuse; tu souffres, il est vrai, mais ton amant t'adore. Serranus t'aime autant qu'il peut aimer; ton père, quoiqu'il te paraisse dur et sévère, te chérit; et moi, Sulpicie, moi, mon père m'aime aussi, mais... Agathoclès... oserai-je en dire autant, et le puis-je? cent fois j'ai lu dans ses yeux l'aveu de son amour, et les mots entrecoupés qu'il prononçait, ne me laissaient aucun doute; et cependant il part, et avec cette tranquillité philosophique il torture mon cœur sans aucune pitié, et sans se douter peut-être de ce qu'il fait souffrir à une femme sensible... oui, Sulpicie, trop, beaucoup trop sensible et cent fois plus que ne le mérite une conduite si dénuée de sentiment et de délicatesse : et quelle en est la cause? Une orgueilleuse philosophie

qui doit le préserver d'être victime des passions, et lui faire garder une fidélité ridicule pour un idéal d'enfance, qu'il ne reverra jamais ou qu'il retrouverait si différent de sa chimère, qu'il ne pourrait le reconnaitre. — Quoi qu'il en soit, il suit son plan sans s'embarrasser de ceux qui ont la folie de s'intéresser à son sort, et qui ne s'apercevront que trop de son absence; il ne songe pas à leur chagrin : il lui convient de partir. — Eh bien, qu'il parte, il ne verra pas du moins couler mes larmes. Non, Sulpicie, ce censeur sévère ne doit pas jouir de ce triomphe; je veux être gaie, sereine, je veux rire même lorsque je le verrai s'élancer sur son cheval pour s'éloigner de ceux qui l'aimaient : — oui, je le jure, ma chère Sulpicie, oui, c'est ce que je ferai; il ne mérite pas mieux de moi.

Remarque, Sulpicie, le pouvoir que l'orgueil et le dépit ont sur l'ame. Quand j'ai commencé à t'écrire, j'étais inondée de larmes, j'avais peine à les empêcher de se répandre sur mon papier; à

présent elles sont taries, je ne pleure plus, parce que je suis en colère, et je trouve dans mon courroux un soutient contre la faiblesse de mon cœur. — Que l'on ne dise pas de mal du courroux; c'est un sentiment noble, héroïque, qui élève l'ame, tient la douleur en équilibre, et nous fortifie lorsque nous craignons de succomber. Je te promets que notre amitié saura bien aussi triompher de tes deux tyrans, et qu'ils ne viendront pas à bout de nous séparer; nous nous verrons bientôt, sois-en sûre, et tout à notre aise. Adieu, ma chère Sulpicie, ne te laisse pas abattre.

LETTRE XIIIme.

SULPICIE A TIRIDATE.

Rome, mars 301.

Quelle solitude affreuse, cher Tiridate! tu m'as quittée, et je crois être seule dans l'immensité du monde. — Ah! je suis bien seule en effet dans cette

demeure où je ne te verrai plus, n'ayant pas une pensée consolante, pas un espoir auquel je puisse m'attacher; les souvenirs même de mon bonheur passé sont autant de pointes acérées qui viennent déchirer mon cœur. — Qui sait même si le bien de t'écrire, le seul qui me reste, ne me sera pas bientôt enlevé? Je suis sans cesse entourée et observée par des yeux d'argus, avec toute la cruauté de la vanité blessée. Nos relations ont été dévoilées à Serranus, à mon père par l'esclave Novius, et de la manière la plus fausse et la plus abominable : cet homme vil s'est ainsi vengé de ce que j'avais découvert ses déprédations. Je supporte tout ce que la dureté la plus accablante, et la jalousie la plus animée peuvent inventer pour me faire souffrir : on a voulu me séparer de Calpurnie; sa fidèle amitié et son adresse ont su prévenir ce malheur. Elle a demandé un entretien à Serranus, et son esprit, ses grâces si séduisantes, l'ont gagné. Son nom et l'influence de son père inspirent

au mien un profond respect, et l'on n'ose plus s'opposer à ce qu'elle me voie. Je ne m'abuse pas cependant sur les soupçons et la défiance dont on nous entoure, rarement on nous laisse seules. A peine est-elle entrée dans mon appartement, que, sous quelque prétexte, elle est bientôt suivie par un des membres de la famille : souvent aussi on nous laisse en apparence en liberté, et quelque bruit dans l'appartement contigu me prouve qu'on est aux écoutes. O mon ami ! combien cette conduite est indigne et méprisable ! combien même elle est impolitique ! Je n'ai jamais aimé ni même estimé Serranus, mais il justifie trop bien et mon indifférence et mon mépris ; je sais qu'il peut dire de même que notre attachement justifie aussi sa défiance et ses précautions. — Tiridate, toujours je t'aurais aimé, quel qu'eût été mon sort : je fus entraînée dès le premier instant par un charme inconnu, indéfinissable, et dont j'aurais voulu en vain me dé-

fendre ; le cœur de Sulpicie était formé pour le tien : mais, j'en jure par cet amour même, toujours tu l'aurais ignoré si Serranus avait mérité, je ne dis pas ma tendresse, mais seulement mon estime. On cherche à s'emparer de mes lettres, celles même de Calpurnie ne peuvent me parvenir que par mille détours : si je la vois seule une minute, je lui donnerai celle-ci pour te la faire parvenir. — O Dieux ! est-ce bien Sulpicie ? est-ce l'amie de Tiridate qu'on force à s'abaisser à de tels moyens ?

Je suis excessivement malheureuse, ma vie ressemble à une nuit obscure ; mon plus ardent désir serait, je te l'avoue, de m'endormir pour l'éternité, si je ne dois plus te voir ici-bas. Tiridate, dis-moi, pourquoi ai-je été appelée à te connaître ? pourquoi étais-tu destiné à troubler à jamais le calme et l'indifférence de mon cœur, à égarer cette raison dont j'étais si fière ? pourquoi vins-tu réaliser l'idéal de perfection qui m'apparaissait par fois comme un songe, toi qui

par ta naissance, ta patrie, les circonstances, devais m'être à jamais étranger? quel plaisir peut trouver le sort d'avoir fait naître en Arménie et à Rome deux cœurs formés l'un pour l'autre, de les réunir un instant pour les séparer ensuite avec cruauté? — Mais non, je ne veux pas me plaindre, je t'ai trouvé, je t'ai aimé, aucune puissance sur la terre ne peut m'ôter ce bonheur; et lors même que ce bonheur sans égal devrait être suivi d'un malheur éternel, je ne pourrais ni le regretter ni m'en plaindre.

Tout espoir serait-il donc perdu? ne nous reverrons-nous qu'après notre triste et pénible existence? Tiridate, aie pitié de ma faiblesse: il y a des momens où mon cœur, abîmé de ses peines, repousse l'espérance et la possibilité du bonheur, et trouve même une espèce de satisfaction à ses maux: alors je crois avoir épuisé la coupe du malheur; ma vie et ce qui doit arriver encore, sont aussi loin de moi que le jour qui vient de s'écouler; l'avenir est anéanti, je ne crains rien, je

n'espère rien, pas même la mort; je ne sens que le malheur d'être séparée de toi.

Mais pendant que je souffre, quelle est ta destinée ? Peut-être que le vaisseau qui t'emporte loin de moi se bat contre les élémens ; peut-être que la foudre le frappe, je le vois s'enflammer, disparaître, et mon Tiridate à jamais perdu pour moi. Dans d'autres momens je te vois au milieu des combats, un dard ennemi perce ce cœur qui m'appartient, et dont l'existence est le seul but de la mienne. — Que dois-je donc faire sur cette terre ? Ah ! laisse-moi te suivre, laisse-moi descendre avec toi dans le séjour des morts et ne plus te quitter.... Ne plus te quitter ! sort digne d'envie ! être sans cesse avec toi, près de toi, et lorsque le trépas nous séparera un instant, nous retrouver bientôt dans cet Elysée où les amans fidèles et malheureux seront réunis pour jamais !

Ecris-moi bientôt, Tiridate, arrache-moi à ces craintes qui approchent du désespoir; dis-moi seulement que tu vis ;

que je puis espérer de te revoir encore, et je pourrai tout supporter; c'est tout ce que tu peux faire pour conserver les jours de ta Sulpicie.

Agathoclès nous a aussi quittés, il a hâté son départ pour s'embarquer avec toi; je m'aperçois douloureusement de son absence, je m'afflige de ne plus jouir de son active et véritable amitié; mais c'est à toi, Tiridate, qu'il la consacre à présent, et il m'en devient plus cher. Nous n'étions pas toujours d'accord, et l'austère sévérité de ses principes, qui n'accorde rien au pouvoir de la passion, m'a souvent effrayée; mais il n'en est pas moins sensible, et tout en nous blâmant peut-être, il suffisait que je fusse aimée de son ami, pour me l'attacher. Il est doué de qualités sublimes, mais je crains qu'il ne soit jamais heureux; ses principes ne sont pas assez d'accord avec ceux du temps présent, et il trouvera peu ou point de cœurs à l'unisson du sien. Je suis persuadée que Calpurnie a fait une forte impression

sur lui, et cependant il ne s'est pas permis d'y céder, et il s'éloigne d'elle avec un courage stoïque : les Dieux savent seuls pourquoi il résiste avec autant de force à ce sentiment ; il était facile de voir, malgré ses efforts, avec quelle peine il lui résistait. Il est singulier d'observer comment Calpurnie et lui atteignent le même but avec des moyens si différens : chez lui, c'est la force de son esprit, la fermeté de ses principes ; et chez elle, c'est la légèreté de son caractère et sa gaîté inépuisable qui la préservent d'une passion violente, à laquelle son cœur sensible la porterait volontiers. — Heureuse Calpurnie ! elle ne connaîtra jamais les tourmens que j'éprouve. Cependant elle aime Agathoclès plus fortement que je ne la croyais capable d'aimer, mais sa fierté la soutient contre un sentiment trop tendre. Elle n'a pas eu l'air de remarquer ses efforts pour s'éloigner et se détacher d'elle ; mais lorsqu'il a été parti, elle a versé dans mon sein des larmes amères :

jamais je ne l'avais vue dans cet état. Au bout de trois jours, elle revint chez moi; ses pleurs coulaient encore chaque fois que le nom d'Agathoclès était prononcé; mais elle espérait, disait-elle, obtenir du temps et de la distraction d'effacer cette impression trop forte. Oh ! qu'il est faible le sentiment qui voit déjà la guérison en perspective après trois jours de douleur ! — Heureuse, disais-je.... ah ! comme je ments à mon propre cœur ! dois-je, puis-je envier ce froid bonheur ? Non, Tiridate, j'en suis incapable; non, je t'aime trop vivement, trop passionnément, pour regretter les maux que cet amour me cause, pour envier de bonne foi l'indifférence de ma légère amie : dussé-je mourir de ma douleur, je ne veux pas t'oublier. Tu sais que tes lettres sont mon unique consolation, la seule lumière qui puisse éclairer la nuit profonde qui m'entoure ; écris-moi souvent, parle de moi, de toi, de toi seul; que je connaisse tes pensées, tes désirs, tes projets, tes actions, toute ton exis-

tence enfin, car elle est devenue la mienne : songe à tout ce que tes lettres doivent remplacer, de combien de peines elles doivent me dédommager, et ne laisse pas dans le désespoir ta pauvre Sulpicie.

LETTRE XIVme.

AGATHOCLÈS A PHOCION.

Nicomédie, mai 301.

Après un voyage en mer assez pénible et très-dangereux, en proie aux vents et aux tempêtes, nous débarquâmes ici, Tiridate et moi, il y a huit jours. O charme puissant de la patrie, comme tu émeus mon cœur! quel bonheur de revoir après un long éloignement le lieu de sa naissance! Tu me diras peut-être qu'après une traversée aussi dangereuse chaque rivage nous aurait paru désirable; non, Phocion, il n'en est point ainsi, et l'émotion que j'éprouvais n'était point celle d'échapper à un danger. A la vue de ces campagnes que je parcourais dans mon

jeune âge, de cette grève où si souvent je fus couché pendant des heures entières à regarder la vague se briser à mes pieds, et l'immensité des mers se déployer à mes yeux, mon ame se remplit de mille sentimens impossibles à décrire. J'eus bientôt découvert dans la foule des bâtimens élevés en amphithéâtre, la maison paternelle, et ces jardins qui rappelaient tant de choses à mon cœur oppressé, je me sentis comme électrisé, mille souvenirs amers et doux se présentaient à ma pensée; j'en étais si ému que j'avais peine à respirer, mais quelques larmes involontaires et que je ne cherchais pas à retenir, vinrent me soulager. Tiridate aussi, quoique bien éloigné de sa patrie, ne fut guère moins saisi que moi à la vue des côtes de l'Asie, théâtre des grands évènemens qui vont se passer : nous nous embrassâmes, et dans cet instant solennel, nous jurâmes saintement d'être fidèles à l'amitié et à la vertu. C'est dans ces dispositions que nous débarquâmes et que nous nous rendîmes dans la mai-

son de mon père. Il vint à notre rencontre avec bien plus d'aménité que je ne m'y attendais; la présence du prince d'Arménie, favori des deux Césars, m'a sans doute valu cet accueil, et parut lui faire grand plaisir. Pour moi, sans me laisser aller à aucune réflexion, je jouis du bonheur de revoir mon père, plus tendre, plus prévenant que je ne l'avais vu de bien long-temps; ce fut pour moi une journée bien heureuse, celle du lendemain ne le fut pas autant : mon père désirait me présenter à Dioclétien, Tiridate approuva son idée, et trouva la chose même nécessaire. Ah! Phocion, quelle répugnance j'éprouvais à faire une cour basse et servile! que de fois il fallut envoyer demander, supplier que l'on daignât nous recevoir! comme mon père était occupé du soin puéril de notre habillement d'étiquette! Enfin, lorsque tout fut arrangé convenablement, nous nous acheminâmes, richement vêtus, accompagnés de quatre esclaves, pour nous rendre au palais : je rougissais de

honte et de dépit, je croyais lire sur la physionomie des passans le mépris que nous leur inspirions. Tiridate était infiniment plus résigné que moi. Accoutumé aux usages orientaux, il ne faisait que plaisanter sur lui-même et sur nous. Nous arrivâmes, et nous traversâmes d'abord une suite d'appartemens somptueux et dans le goût asiatique; puis l'on nous fit attendre dans un salon parmi une foule d'esclaves et de courtisans. Attendre, Phocion, trois mortelles heures! et à la quatrième on nous renvoya chez nous sans avoir obtenu audience: le superbe Auguste n'avait pas jugé à propos de nous voir. Ce ne fut que sur l'ordre positif de mon père, et pour ne pas troubler l'harmonie apparente qui règne entre lui et moi, que je me décidai le lendemain à renouveler la tentative humiliante de la veille : cette fois je dus à Tiridate d'être reçu aussitôt. Ah! Phocion, dispense-moi de te dépeindre mes sensations; toi qui as formé mon cœur, tu le connais comme moi-même,

et tout ce que me fit éprouver la présence de Dioclétien... Je ne puis m'empêcher d'admirer des talens et un génie tels que ceux qu'il possède; je ne lui refuse point la reconnaissance qu'on lui doit pour la tranquillité dont l'humanité jouit depuis son règne; mais... mais la couronne qui orne son front, et le trône élevé sur lequel il était placé, fermèrent mon cœur et mes lèvres: mon père prit la parole, il me présenta et sollicita pour moi une place dans les troupes. Je laissai tout dire en silence et sans proférer un seul mot; que m'importe que Dioclétien m'envisage comme un imbécille, ou comme un rebelle? Il m'a nommé cependant au grade de centurion, et après demain je pars pour l'armée avec Tiridate. La terre brûle ici sous mes pieds; quoique je sois peu accoutumé à la vie et aux usages des camps, je me trouverai en liberté lorsque j'aurai quitté ce séjour où tout me déplaît, et par ce qu'il est actuellement, et par les souvenirs du passé et de ma Larissa.

Sisenne Statilius a revendu la maison qui touche à la nôtre, un riche citoyen l'a achetée; bien des choses y sont encore exactement comme elles étaient il y a huit ans, j'en ai éprouvé du plaisir et de la peine. Je m'informai du possesseur précédent, de Timantias, mais à peine s'en rappelle-t-on; cependant quelques-uns prétendent avoir oui dire que Timantias vivait inconnu en Syrie sous un nom supposé, et qu'il est mort depuis quelques années. Ses fils sont dispersés et l'on ignore leur destinée; sa fille..... ô Phocion, comme mon cœur était agité! elle doit s'être mariée..... Mariée! je suis donc oublié! puis-je lui en vouloir? Cependant cette idée déchire mon cœur. Peut-être est-elle aussi déjà dans le séjour des bienheureux... Ah! je ne sais laquelle de ces deux idées renferme le plus de tourmens : l'espoir de la retrouver est perdu sans retour, et jamais aucune femme ne la remplacera dans mon cœur, non pas même la trop séduisante Calpurnie. Je me suis séparé de

cette dernière, ne sachant absolument ni comment la définir, ni que penser d'elle. Quand je lui annonçai mon départ, elle ne parut ni émue, ni peinée comme une amie aurait dû l'être, mais blessée et irritée ; sa vanité souffrait de voir un esclave qu'elle croyait enchaîné pour jamais à son char de triomphe, essayer de reprendre un moment de liberté; c'était pour elle une chose inouie, impardonnable; elle voulut me punir de cette rebellion en m'accablant de son indifférence et de sa gaîté, et elle a soutenu cette manière jusqu'à mon départ. J'ai été frappé bien péniblement de la découverte que je venais de faire de son caractère vain et peu sensible ; elle, formée par la nature pour être au-dessus de tout son sexe, si son amour-propre et sa vanité ne fermaient pas son cœur à l'amitié... Ah! Phocion, j'ai connu une femme qui ne respirait qu'amitié, amour, modestie, humilité, oubli d'elle-même... une seule... et où est-elle maintenant? Lorsque je fis mes

adieux à Calpurnie, il me parut cependant qu'elle tâchait de se surmonter et de me traiter avec intérêt et sensibilité; nous nous sommes promis de nous écrire. Le souvenir de sa beauté et de son amabilité me suivra comme celui d'une journée passée dans la joie, mais je puis assurer à présent qu'elle est sans le moindre danger pour ma liberté; nous ne nous ressemblons pas assez pour nous aimer : les Dieux veuillent la protéger et lui donner un époux digne d'elle, qui sente tout ce qu'elle vaut, et lui voue un amour constant, un culte continuel et une soumission parfaite! Il me reste si peu de temps pour faire les apprêts de mon voyage, que je ne puis pas t'écrire plus long-temps. Adieu, et pense à moi.

LETTRE XVme.

CALPURNIE A SULPICIE.

Rome, mai 301.

Je ne puis sortir de quelques jours, mon père n'étant pas très-bien, mais

mon fidèle Phædo te remettra cette lettre ; elle en renferme une qui te fera plus de plaisir que la mienne, et je ne veux pas le retarder ; je n'en suis ni surprise, ni jalouse : l'amour, je le sais bien, marche toujours avant l'amitié. Pour moi, je suis assez heureuse, ou assez malheureuse (comme tu le voudras), pour que toutes les lettres qui me sont adressées me parviennent librement sans avoir besoin du secours d'une bonne amie, et sont d'une nature et d'un style à ce que le monde entier puisse les lire. Cette lettre de Tiridate était incluse dans une qu'Agathoclès m'écrit de Nicomédie ; elle est remplie de remercîmens très-bien tournés, pour les bontés qu'il a reçues dans notre maison ; il me parle de son voyage, il me donne des nouvelles de Tiridate, mais pas un mot de relatif à votre liaison ; il me charge de te saluer, ainsi que tous ses amis, etc. etc. Enfin c'est une lettre que je pourrais faire placarder au Forum.

C'est donc ainsi qu'Agathoclès m'écrit! il n'a donc rien de particulier à me dire! Tout, dans sa lettre, annonce et prouve la parfaite tranquillité de son cœur, et que tout ce qui a semblé l'émouvoir a glissé sur son ame sans y laisser la moindre trace.—Il faut que je te l'avoue, Sulpicie, j'en ai été surprise et blessée; mon indigne cœur battait bien fort en ouvrant cette lettre, mais bientôt il n'a plus été agité que de colère; pas un mot de reproche de ma gaîté des derniers jours, pas un qui décèle un dépit mal caché; des phrases simplement polies, ah! très-polies, sur le regret de m'avoir quittée.—Bien, fort bien, Agathoclès, je vous dois de la reconnaissance, et me voilà, grâce au ciel, tout aussi tranquille que vous; ce n'est pas dans une ame telle que la mienne que la tempête peut durer long-temps; elle est déjà appaisée, il ne me reste que la leçon de l'expérience, qui me préservera pour ma vie d'une pareille illusion, et me fera voir les hommes et leurs sentimens tels qu'ils sont en réa-

lité, et non pas comme notre imagination trompeuse, égarée, se plaît à nous les représenter ; elle nous montre un aigle, un phénix, et c'est presque toujours un oiseau du plus commun plumage.—Mais avouons que notre amour-propre a bien autant de part à ce prestige que le cœur et l'imagination : nous sommes flattées de subjuguer un héros, d'être aimées d'un demi-dieu, et de devenir ainsi nous-mêmes des divinités; mais le voile tombe bientôt, et le héros, et le demi-dieu, et la déesse ne sont plus que de faibles et très-faibles mortels, guidés par le caprice, l'inconstance, et dupes de leur propre cœur. Cette découverte est dure au commencement, puis on s'y accoutume, puis on pardonne en faveur de la connaissance qu'on a acquise du cœur humain; comme un enfant sage et docile, on baise la main qui nous a frappé, et on devient plus raisonnable et moins sujet à s'en laisser imposer par les apparences. Voilà, ma chère Sulpicie, sous quel

point de vue j'envisage mon roman avec Agathoclès. J'ai été éblouie un instant par la supériorité de son esprit, par l'énergie de son caractère, par l'impression que je paraissais faire sur un homme aussi distingué : à présent je vois que tout cela n'était que des illusions; Agathoclès est ainsi que tous les autres hommes, un être fort ordinaire, faible contre le pouvoir de la beauté, mais insensible par caractère ou par orgueil, et très-léger et très-inconstant. Convaincue à présent que tel est l'être qui agitait mon cœur, je suis rentrée sans peine dans l'ornière de tranquillité et d'insouciance dont sa présence et son départ m'avaient fait sortir; j'y suis rentrée avec plaisir, car c'est la situation qui me convient.— Ah! Sulpicie, que ne puis-je verser dans ton cœur une goutte seulement de cette paix intérieure, de cette douce indifférence! Si je pouvais te faire envisager et le monde et les hommes comme je les vois; le monde comme un spectacle varié où l'on est tour à tour acteur et

spectateur, et dont on s'amuse jusqu'à ce que la toile tombe; les hommes comme de jolis papillons dont on admire les couleurs bigarrées, qu'on aime à voir voler de fleur en fleur, mais qu'il ne faut pas même chercher à saisir, de crainte de les décolorer: alors, Sulpicie, toutes ces passions qui nous agitent, nous tourmentent, nous rendent l'existence amère, disparaîtraient; nous n'exigerions des circonstances et des hommes que la portion de bonheur qu'ils peuvent nous procurer, nous jouirions des bonnes qualités de ceux avec qui nous sommes appelées à vivre, et nous ririons de leurs défauts, que nous saurions bien leur rendre.

Je pense qu'avec cette façon de voir les choses, tu n'aurais point été malheureuse avec ton Serranus. Il vient souvent chez moi, je crois qu'il a envie de me prendre aussi pour la confidente de ses peines; je ne puis pas dire que j'en aie grande envie: la seule chose qui m'en plaise, est l'estime qu'il me té-

moigne. — Dans le fond c'est un excellent homme, quoiqu'il soit faible, léger et gâté par la plus mauvaise éducation ; il aurait pu vraiment devenir, en de bonnes mains, un homme très-supportable. — Pauvre Serranus ! il se berce de la douce idée qu'avant l'arrivée de Tiridate tu l'aimais, et que tu pourras l'aimer encore si tu ne revois pas ton amant. Plût au ciel qu'il eût raison ! tu en serais mille fois plus heureuse. Je t'assure que, malgré les bornes de son esprit, un époux tel que lui vaut cent fois mieux que ces êtres idéals, ces héros de roman, si fiers de dominer une femme sensible ou passionnée. Uni à une femme raisonnable, un homme tel que Serranus, loin de la dominer, se laisse diriger par elle, et lui abandonne en entier le timon de l'empire ; il ne la tourmente point par un sentiment exalté, mais il est reconnaissant de la moindre marque d'attachement.—Ah ! je te le jure, je fais le plus grand cas d'une vie aussi paisible !

C'est donc très-sérieusement, ma chère Sulpicie, que je te conjure d'écouter la voix d'une amitié à laquelle tu résistas trop souvent; cherche à surmonter ton sentiment, au moyen de l'absence et des circonstances qui favorisent cette sage résolution : tu ne seras jamais heureuse par cette passion, non parce que tu n'es plus libre, puisque le divorce, dont chaque jour on voit des exemples, peut rompre le lien qui t'attache à Serranus, non plus à cause du rang élevé de ton amant et des obstacles qui pourraient en être la suite, l'amour, le courage, la persévérance sauront les aplanir, mais parce que Tiridate est un homme, et qu'aucun homme ne mérite d'être aimé comme tu l'aimes; ils sont tous, oui tous sans exception, inconstans, sensuels, égoïstes. Ce qui les attire vers nous n'est autre chose que le désir, l'imagination, le caprice et la vanité: du moment que ces ressorts cessent de se mouvoir, le cœur se tait, l'amour cesse, et nous ne sommes plus rien pour celui qui est encore tout

pour nous. Combien ne voit-on pas de malheureuses femmes s'attacher par leurs propres sacrifices, et conserver une tendresse inextinguible pour un homme, quoique la légèreté, la perfidie, ou une indifférence insultante, soient leur seule récompense.

Ne me taxe pas de cruauté si je vais te dire une vérité qui te paraîtra bien dure; ne repousse pas le médecin qui, dans l'espoir de te guérir de tes maux, te présente un breuvage amer et salutaire : penses-tu que, sans ta beauté et les obstacles dont tu étais entourée, l'amour de Tiridate aurait été aussi vif et aussi constant? Que la paix revienne, que ton mariage se rompe; que Tiridate remonte sur le trône de ses ancêtres et soit en possession de ta main; que le chagrin, la passion et le temps, ces trois grands destructeurs de la beauté, aient altéré la tienne: et tu verras cette flamme ardente diminuer peu à peu et s'éteindre enfin entièrement. Ils sont tous ainsi, Sulpicie, et celle qui croit faire

une exception à la règle, est trompée; ce n'est pas son amant qui la trompe, car le nombre de ceux qui feignent un amour qu'ils ne sentent pas au moment où ils le témoignent, est très-rare : ils commencent ordinairement par se faire illusion à eux-mêmes, mais c'est son propre cœur, son imagination exaltée qui la rend incapable d'appliquer les idées générales du genre humain à un individu qui l'intéresse; c'est sa vanité qui lui dit à l'oreille qu'elle mérite une exception.

Pardonne, Sulpicie, si ma lettre t'afflige, celle de Tiridate te consolera; j'ai cru qu'il était juste de l'attaquer au moment où il pouvait se défendre : hélas! j'ai bien peur d'avoir perdu ma cause. Je te prie au moins d'aimer également ta Calpurnie, elle aurait voulu te faire profiter de sa triste expérience. Adieu, bonne et chère amie, nous nous verrons dans peu de jours.

LETTRE XVIme.,

(Incluse dans la précédente.)

TIRIDATE A SULPICIE.

Nicomédie, mai 301.

Des mers, des pays d'une étendue immense nous séparent, ma Sulpicie ; deux mois d'une longueur insupportable ont succédé au temps le plus heureux de ma vie, et m'ont paru plus tristes et plus sombres qu'une nuit éternelle. Qu'est-ce que la vie sans toi? A quoi sert l'air que je respire loin te toi ? Qu'ai-je besoin de parler à ceux qui ne virent jamais ta figure céleste, qui n'ont jamais entendu ta douce voix.... Ah ! Sulpicie, je ne pense qu'à toi, je ne vois que le but auquel je tends et que je veux atteindre : oui, la plus ardente, la plus pure des passions doit avoir sa récompense ; ce n'est que dans cet espoir que je puise la force de rester ici : qu'est-ce qui pourrait

m'empêcher de voler à tes pieds, si le but de mes efforts et de tous mes sacrifices n'était pas d'obtenir ta main. Ah! si tu savais avec quelle peine je résiste au désir ardent de retourner à Rome! Il me semble quelquefois que le bonheur de te voir un instant ne serait pas trop payé de la vie. — O Dieux! ma Sulpicie, à moi, à moi seul au monde. Tout ce trésor de bonheur m'appartiendra, j'en fais le serment; aucune puissance, aucun indigne lien, aucune basse jalousie ne me privera de toi. Mon bras fera la conquête du trône de mes ancêtres, mais je ne le veux ce trône que pour y placer à mes côtés la femme la plus adorée: c'est alors seulement, belle et noble Sulpicie, que tu seras à ta place; le ciel t'a formée pour régner sur mon cœur et sur mes sujets, et pour faire notre bonheur. —Arrivez, momens désirés, momens fortunés, qui méritez seuls d'être appelés la vie.... Je m'égare, Sulpicie, mon sang brûle, mon être entier s'enflamme à l'idée d'un tel bonheur. Etre sans cesse au-

près de toi, me répéter : Elle est à moi : ces formes enchanteresses, cette voix si mélodieuse, ce cœur si parfait, cet esprit si supérieur, tout, tout m'appartiendra, Sulpicie sera mon bien, ma propriété : ô mon amie!.... il faut que j'interrompe ma lettre jusqu'à ce que je sois plus tranquille. — Mais n'éprouverai-je pas toujours le même délire, la même agitation en revenant à toi, en traçant ce nom chéri, en t'adressant mes pensées, en me disant que ta main, cette main que j'ai si souvent pressée sur mon cœur palpitant d'amour, touchera cette feuille; que tes yeux verront les mots que je trace, que tes lèvres peut-être.... Dieux, dieux! accordez-moi Sulpicie, ou que je cesse d'exister, car sans elle la vie n'est qu'un supplice.

J'ai reçu ta lettre, je vois avec désespoir que tu t'inquiètes et te tourmentes; ne crains rien, ma Sulpicie, ni pour notre amour ni pour ma vie : j'ai heureusement échappé sur mer à des dangers inouis, cent fois nous avons vu le

moment où notre vaisseau ballotté par les vents allait se briser contre des rochers menaçans ; mais les Dieux veillent sur moi : l'heureux mortel destiné au suprême bonheur ne devait pas être englouti dans les abîmes des ondes. Sois tranquille, aucun dard ennemi ne percera ce cœur où ton image est gravée en traits de feu ; cette conviction sera mon égide, je puis hardiment défier le sort : puisque tu m'aimes, rien ne peut détruire mon bonheur. Tu m'aimes, Sulpicie, le Destin eût beau nous faire naître dans des climats si différens, si éloignés l'un de l'autre, ce même Destin nous a réunis, nous ne sommes point séparés, car nous parcourons la même route avec la même espérance, et, crois-en mes pressentimens, elle sera réalisée. J'ai dans César Galérius un ami puissant, qui peut lever tous les obstacles en rompant ton mariage avec Serranus ; la politique de Dioclétien approuve mes projets ; l'armée est à la meilleure volonté ; mes amis ont été

très-actifs en Arménie ; mon peuple m'aime ; il n'a pas oublié le bonheur dont il a joui sous la domination de mes ancêtres, et les bienfaits qu'il en a reçus ; le joug des Perses pèse sur lui, il brûle de le secouer et de se réunir à nos amis. Dis-moi, Sulpicie, quels seraient tes motifs de terreur ? Courage, ma tendre amie ! Puissent les Dieux m'accorder de pouvoir verser dans ton sein une partie de cette assurance qui remplit mon ame, et la force nécessaire pour supporter le seul malheur que nous ayons à craindre, le seul tourment d'une longue séparation !

Agathoclès est aussi lancé dans le tourbillon de la guerre, Dioclétien l'a fait centurion ; je pense que l'occupation lui sera très-salutaire, le loisir dont il jouissait donnait trop de liberté à son esprit actif. Il a aimé Calpurnie bien plus qu'il ne le croit lui-même ; cependant, d'après l'intime conviction qu'il ne serait pas heureux avec une compagne de ce caractère, il a eu la force de s'en sépa-

rer; il a éprouvé un violent combat où sa raison a été victorieuse; mais il a été aidé par le souvenir d'un attachement de sa première jeunesse : en appelant cette ancienne passion à son secours pour se défendre des attraits de Calpurnie, elle s'est renouvelée avec assez de force. Il a fait, pour en retrouver l'objet, de nouvelles perquisitions qui ont été sans succès. Le zèle avec lequel il poursuit cette chimère et repousse la douce réalité, me prouve combien il lui sera utile de se distraire par des occupations forcées. J'aime beaucoup Agathoclès, et je redoute le moment d'une séparation qui n'est pas éloignée. Je pars pour me rendre auprès de César Galérius qui commande le centre, et Agathoclès, comme centurion, doit aller joindre Démétrius, qui commande l'aile gauche. Je te supplie, ma tendre et précieuse amie, de te tranquilliser, éloigne de ton esprit toutes ces tristes images qui te tourmentent; les Dieux ne veulent pas séparer nos destinées, puisqu'ils ont

uni nos cœurs; il ne sera pas au pouvoir des hommes d'aller contre leur arrêt. Dans peu de jours je parlerai à César, sa volonté toute-puissante détournera l'orage, et mon bras, n'en doute pas, saura reconquérir les lieux où le bonheur le plus parfait nous attend. Que cette perspective, chère Sulpicie, ranime notre courage; elle seule peut me donner la force de vivre loin de toi.

LETTRE XVIIme.

AGATHOCLÈS A PHOCION.

Édesse, juin 301.

Peux-tu te faire une idée, Phocion, de la situation désespérante d'un homme qui, après avoir été ballotté sur une mer orageuse, sans espoir de revoir jamais sa patrie, aperçoit enfin ce rivage désiré, y touche, croit être à la fin de ses peines, et qu'un ouragan terrible repousse et jette sur un rocher inabordable, d'où il peut contempler cette

terre natale, si chérie, tandis que, séparé d'elle à jamais, il périt de faim et de misère?

Telle est l'image trop fidèle de l'état de ton malheureux ami. Le sort impitoyable se joue de mes désirs et me condamne à une épreuve au-dessus de mes forces..... Je l'ai retrouvée, Phocion, j'ai vu ma Larissa, je demeure avec elle, un même toit nous abrite, et je l'ai perdue à jamais: peux-tu comprendre le martyre que renferme ces paroles? .... Je suis trop ému pour écrire avec ordre.—Laisse-moi le temps de me remettre.

J'ai combattu de toutes mes forces pour apaiser l'orage qui tourmente mon ame, et pour prendre sur moi de te raconter ce qui s'est passé; j'aurai besoin dorénavant d'employer sans cesse toute la force d'esprit dont je suis capable: il est bon d'en prendre l'habitude. — Ecoute donc.

Il y a huit jours que, d'après les ordres de Dioclétien, je me rendis à Édesse auprès du général Démétrius. Mon père

avait demandé et obtenu que je fusse sous les ordres de cet ancien guerrier, distingué par des faits glorieux, une discipline exemplaire, et une fidélité à toute épreuve : c'était sous ses yeux que je devais faire mes premières armes. Démétrius me reçut comme je m'y étais attendu, d'après l'idée que je m'étais formée de lui, avec une rudesse militaire, mêlée de dignité. Les distractions et les occupations de mon nouvel état m'aidèrent à oublier pendant les premiers jours tous mes sujets de peine, et l'ennui de vivre au milieu d'étrangers, loin de ma patrie et séparé de tous ceux que j'aime. On attendait la femme du général, il ne peut vivre éloigné d'elle, et il a voulu qu'elle vînt le joindre dans la villa d'un riche citoyen, située aux environs d'Édesse, où il avait établi le quartier général. Au bout de trois jours elle arriva ; on ne la vit point, et l'on ne remarqua sa présence que par le silence qui régnait dans la partie de la maison qu'elle habitait, et par la ren-

contre de plusieurs femmes esclaves qui allaient et venaient : elle passait les journées entières dans son gynécée, et personne, que quelques confidens intimes de Démétrius, n'approchait de la table où les époux mangeaient ensemble; même dans les vastes jardins de la villa, où nous savions qu'elle se promenait quelquefois, elle choisissait de préférence les lieux les plus sombres et les plus reculés, et personne n'osait se trouver sur son passage et chercher à troubler son goût pour la retraite. Peu curieux de nouvelles connaissances, surtout de femmes, craignant de déplaire au général, que son âge avancé rendait peut-être susceptible de jalousie, je n'avais pas même le désir de connaître sa compagne.

Avant-hier, sans songer du tout à elle, mes rêveries me conduisirent dans la partie la plus sauvage des jardins : des pins énormes recouverts de lière forment un bosquet où le soleil ne peut pénétrer. Le calme et la fraîcheur de ce site m'enga-

gèrent à y entrer : je n'y trouvai personne, et je voulus me reposer sur un banc de mousse. Au moment de m'asseoir j'aperçoits sur ce banc une jolie petite corbeille remplie de bobines de fil d'or et d'écheveaux de laine pourpre. Cette vue et le silence de cette solitude me firent penser que l'épouse du général avait choisi cette place pour son travail, et j'étais sur le point de me retirer, lorsque, jetant encore un regard sur la corbeille, je fus contraint de rester. Un souvenir cher et douloureux, une image délicieuse à peu près effacée, mais qui revivait tout à coup dans mon ame, suspendirent toutes mes facultés : je ne pouvais cesser de regarder cette petite corbeille; il me semblait que je l'avais déjà vue, qu'elle ne m'était pas étrangère. A cette idée vague se joignirent à l'instant une foule de sensations et de souvenirs de mon enfance, jusqu'à ce que j'eus enfin la certitude que j'avais tressé et fait moi-même cette corbeille, il y avait plus de douze ans, pour la donner, toute rem-

plie de fleurs à Larissa, le jour de sa fête. Agité, ému, je prends la corbeille, je l'examine, j'écarte les objets dont elle était remplie, et ma conviction devint claire et positive lorsque je trouvai au fond ces mots écrits de ma main, *pour ma chère Larissa*. — Ah! combien d'années de douleur s'effacèrent de mon esprit! Je crus être au moment où je traçais ce nom chéri, où j'entrelaçais avec tant de plaisir l'osier flexible, pour donner ce présent à ma jeune amie! Je tenais cette corbeille, je la pressais contre mes lèvres, lorsqu'un léger bruit se fit entendre; je me retournai : une femme de la tournure la plus élégante, vêtue avec une noble simplicité, et couverte d'un long voile blanc qui cachait son visage, était debout à l'entrée du bosquet, et comme pétrifiée d'étonnement. Au moment où je me retournai, une douce voix, trop bien connue! retentit à mon oreille : est-il possible? disait cette voix; mes yeux ne me trompent ils pas? est-ce Agathoclès? est-ce le fils d'Hegesippus? En di-

sant cela, elle s'avançait en relevant son voile. — O dieux! Phocion, c'était elle, c'était ma Larissa; nous volâmes dans les bras l'un de l'autre, pendant quelques instans nous ne sentîmes que l'inexprimable bonheur de nous retrouver après huit mortelles années; c'était Larissa que je pressais contre mon cœur ivre de joie. Elle relève la tête; son visage était pâle comme la mort, elle recule d'un pas et me dit d'une voix extrêmement tremblante: je suis la femme de Démétrius. Je restai comme anéanti de l'expression de sa physionomie, plus que des paroles accablantes qu'elle venait de prononcer. Ma chère Larissa! lui dis-je en me rapprochant d'elle... Non, non, s'écria-t-elle en faisant un mouvement de sa main pour m'éloigner, mais en même temps ses genoux fléchirent, sa tête se pencha, elle allait tomber; je la pris dans mes bras, et je la couchai sur le banc de gazon. O Agathoclès, dit-elle, pourquoi t'ai-je revu? Elle pâlissait toujours plus, je voyais qu'elle allait perdre l'usage de ses sens,

quoiqu'elle combattît avec force contre son émotion : je voulus appeler ses femmes. Reste, Agathoclès, me dit-elle d'une voix à peine intelligible, laisse-moi mourir près de toi. En finissant, sa voix et ses yeux s'éteignirent, et elle resta sans connaissance dans mes bras. — Dieux ! Phocion, quel moment ! après toutes les peines d'une séparation aussi longue que cruelle, je la retrouve pour la voir expirer sur mon cœur ! Elle ne donnait aucun signe de vie. Je me livrais au désespoir, je couvrais de baisers et de larmes ce visage inanimé, ces lèvres immobiles et glacées ; je n'étais plus à moi, je ne savais ce que je faisais, je n'avais d'autre désir que celui de mourir avec elle.—Enfin, au bout de quelques minutes, elle ouvre les yeux et me regarde. O Phocion ! que de sensibilité, que d'amour dans ce regard céleste, encore éteint à demi !—Non, il ne connaît pas ce que peuvent exprimer les yeux, celui qui n'a pas vu ceux de Larissa fixés sur Agathoclès.

Je la pressais contre mon cœur, je lui disais une bien faible partie de ce que je sentais; elle m'écoutait en silence sans chercher à s'y opposer, ses yeux toujours fixés sur les miens; enfin ses larmes coulèrent avec abondance. — Tu ne m'as pas oublié, ma Larissa! je le vois avec transport, tu m'aimes encore comme autrefois. Elle relève sa tête qu'elle avait appuyée sur mon épaule, ses larmes s'arrêtèrent et son regard devint sombre; elle me repoussa d'une main. Je t'aime, me dit-elle sans me regarder, mais non plus comme autrefois..... Je suis mariée..... Ces paroles tombèrent sur mon cœur comme un poids énorme, je vis et l'excès de mon malheur et l'abîme sur le bord duquel j'étais : les projets et l'espoir de Tiridate vinrent traverser ma pensée et me rendre à la vie.—Vois, Phocion, comme ton élève est faible ! cet espoir que j'avais condamné si vivement devint aussi le mien. — Je me rapprochai de Larissa et je lui dis : Larissa, n'y aurait-il donc aucune possi-

bilité de réunion entre nous? — Point, point, répondit-elle précipitamment, et ses larmes redoublèrent. Je la pressai de me parler ouvertement; elle sanglottait au point de ne pouvoir prononcer un mot; mais elle secouait la tête dès que je prononçais le mot d'espoir. Après quelques instans elle parvint à se calmer et se leva debout; mais sa faiblesse l'obligea de se rasseoir tout de suite. Agathoclès, me dit-elle avec une douceur angélique, éloigne-toi, je t'en conjure; et ne cherche pas à pénétrer ma pensée, je suis hors d'état de te parler: ami de ma jeunesse, si tu m'aimes encore, laisse-moi jouir seule du bonheur de t'avoir retrouvé; va, il faut que j'essaie de me remettre: envoie-moi dans quelques momens mes femmes, pour qu'elles me ramènent chez moi, je sens que je n'ai pas la force d'atteindre seule la maison. Je voulus lui parler, la soutenir, la persuader de prendre mon bras; mais ses mains jointes, et son beau regard porté vers les cieux, me dirent plus de

choses encore que ses paroles, et m'engagèrent à lui obéir et à me retirer ; je la quittai, et quelques minutes après je me trouvai dans ma chambre sans savoir moi-même comment j'y étais arrivé : ce ne fut que long-temps après que je pus me retracer un évènement qui me paraissait un songe. J'éprouvai peu de consolation de la raison et de la réflexion; cependant je ne voyais pas la nécessité de renoncer à l'espoir d'être uni à ma Larissa. Que de mariages ont été dissous avec le consentement des deux parties! Ce n'était point ici le cas de Sulpicie, qui donna volontairement sa main à un époux d'un âge proportionné au sien, qui attendait d'elle son bonheur, et maintenant elle veut rompre, malgré lui, le lien qui les unit, pour suivre un amant qu'elle connaît à peine. Larissa est mon amie d'enfance, sur laquelle j'avais des droits avoués par son cœur avant que Démétrius l'eût connue; c'est la jeune épouse d'un vieillard insensible à ses charmes, et qui ne l'estime peut-être

qu'à titre de ménagère, et il doit être bien égal à Démétrius que ce soit Larissa ou une autre qui gouverne sa maison. C'est ainsi que je pensais et que je pense encore : je brûlais d'envie d'en parler à Larissa, de lui exposer mes raisons, et de nous concerter pour notre sort à venir. Je n'ai cessé de la chercher, je suis retourné dix fois dans le bosquet inutilement. Phocion, quelle inconcevable conduite! quelle froideur glaciale! Depuis avant-hier je ne l'ai pas revue; elle qui m'aimait autrefois, qui doit connaître et savoir le tourment dont mon cœur est accablé; elle évite à présent de se promener dans les jardins, sans doute dans la crainte de me rencontrer. — Comment excuser cette conduite? Est-ce que je ne mérite pas qu'elle me parle au moins, qu'elle se donne la peine de m'éclairer sur ce que j'ignore, de m'apprendre ce qui a une si grande influence sur ma vie? — Non, non, ce n'est plus ma Larissa, ma douce et sensible amie. — Qu'est-ce qu'elle craint? mon amour

est passé ; ce qui m'a si fort saisi dans les premiers momens n'était que de la surprise. Qu'elle me fuie, à la bonne heure, nous n'avons rien à concerter ensemble, rien à désirer, rien à espérer. —Mais ne puis-je savoir au moins quel motif a pu la décider à donner sa main à un vieillard qu'elle ne peut aimer, et ce que sa famille est devenue? Ne donne-t-on pas à une simple connaissance, à la personne la plus indifférente que l'on rencontre par hasard dans un pays étranger, des nouvelles de ses amis et de ses connaissances? Je ne demande, je ne veux rien autre chose de la femme de Démétrius. — La fille de Timantias doit me raconter ce qu'est devenue mon amie d'enfance, ma Larissa, sa mère, son père, toute sa famille : je pense, Phocion, qu'il n'y a rien là contre ses devoirs. Elle agit autrement, parce qu'elle veut me prouver qu'elle ne m'aime plus, que je ne lui suis plus rien.

O Phocion! tel est donc le dénoue-

ment tant désiré de la fatale histoire de ma vie! mes ardens désirs sont remplis, j'ai retrouvé celle à qui je songeais sans cesse, et je suis plus malheureux que jamais ; plains ton ami et relève son courage. Adieu.

LETTRE XVIIIme.

LARISSA A JUNIA MARCELLA.

Édesse, juin 301.

D'UNE main faible et tremblante, à peine capable de tracer mes idées, je veux essayer de te donner de mes nouvelles, chère Junia! Peut-être auras-tu beaucoup de peine à déchiffrer ces caractères, que j'en ai plus encore à tracer, mais il faut que je t'écrive; j'éprouve une certaine satisfaction à t'ouvrir entièrement mon cœur, à te supplier de me soutenir par les conseils de ta sage amitié: c'est tout ce qui me reste, avec la volonté inébranlable d'être toujours digne

de cette amitié, et de supporter les épreuves que Dieu m'envoie; ne sais-je pas qu'il frappe ceux qu'il aime! Douce et consolante pensée! tu m'empêcheras de succomber sous le poids accablant du chagrin.

Cinq longues années traversées par des peines domestiques, par la pauvreté, par la cruauté des étrangers, venaient de s'écouler sans que mes ardens désirs, mes ferventes prières eussent obtenu de Dieu ce que je lui demandais sans cesse avec ardeur, la seule chose qui pût adoucir tant de peines, et me rendre peut-être au bonheur, des nouvelles de l'ami de mon enfance, de mon cher Agathoclès. — Pourquoi n'ai-je rien appris de lui lorsqu'il en était temps encore? pourquoi le hasard, ou les passions des autres ont-elles bouleversé mon sort? pourquoi ai-je été entraînée malgré mon cœur, malgré tous mes sentimens? pourquoi, malheureuse insensée! peux-tu, oses-tu le demander? Parce que c'était la volonté de Dieu, sans la permission de qui un

cheveu ne peut pas tomber à terre; il voulut sans doute éprouver ma piété filiale. — Sur le lit de mort de mon père, par ses ordres positifs et répétés, je donnai ma main à Démétrius : j'avais alors entièrement renoncé à l'amour, à l'espoir, au bonheur; ne devais-je pas me sacrifier pour donner un soutient à ma famille, à mon père mourant cette consolation, et à moi-même une situation honnête? — Oui, Junia, je devais faire le sacrifice d'un cœur déjà brisé, et j'épousai Démétrius. Depuis trois ans je suis la compagne d'un homme vertueux, mais sévère, impérieux, ayant toute la rudesse des mœurs guerrières. J'ai souffert avec patience et sans jamais m'en plaindre (tu le sais, Junia,) tout ce qu'un caractère aussi complétement opposé au mien m'a fait endurer; j'avais obtenu ce que j'ambitionnais le plus, l'estime de mon mari et une tranquillité apparente; j'offrais à Dieu mes peines, et j'en obtenais du courage et de la patience; je n'étais pas heureuse, mais j'é-

tais calme, parce que j'avais la paix de la conscience. — Hélas! Junia, j'ai perdu ce bien précieux: plus de calme, plus de paix, plus de repos pour ta malheureuse Larissa. Il y a quatre jours que j'étais établie dans un bosquet du jardin qui entoure la villa où Démétrius a établi sa demeure et le quartier général: j'étais occupée à préparer des laines et de l'or pour broder un manteau de guerre à Démétrius. Cette corbeille que tu connais, qui m'est si chère et si précieuse, seul reste des heureux temps de ma première jeunesse, était à côté de moi : tout en travaillant, mes idées erraient bien loin de moi. J'avais oublié à la maison quelque chose d'essentiel à mon ouvrage : laissant ma corbeille sur le banc où j'étais assise, je courus chercher ce qui me manquait, et je revins tout de suite; j'allais rentrer dans le bosquet, lorsque j'aperçus un jeune guerrier qui tenait ma corbeille et l'examinait attentivement. Je m'arrêtai, je baissai mon voile; au bruit de mes

pas il se retourna.—O mon amie! peins-toi, si tu le peux, mon étonnement et mon bonheur; tout m'assurait que je voyais Agathoclès, et cependant je ne pouvais le croire. Je le nomme en levant mon voile; il prononce mon nom, et je n'ai plus aucun doute. Je fus, au premier moment, incapable de réfléchir, la joie que j'éprouvais m'entraînait malgré moi; je suivis l'impulsion de mon cœur et je volai dans les bras de mon ami; son émotion égalait la mienne : je vis, je sentis que j'étais encore sa Larissa, et que je vivais dans son souvenir comme à l'heureux temps de notre jeunesse, où, dans notre innocence, nous jouissions si délicieusement des rapports qui existaient entre nous. O Junia! tout ce qui s'est passé depuis était effacé de ma pensée : il me semblait être à Nicomédie dans le jardin de mon père, où je volais ainsi à sa rencontre quand je le voyais arriver, je n'avais plus d'autre sentiment que celui du bonheur d'avoir retrouvé mon ami. Pourquoi cet heureux moment

ne fut-il pas le dernier de ma vie? Je l'espérai un moment : tout à coup l'image de Démétrius et le souvenir du lien sacré qui m'unit à lui, s'offrirent à moi sous l'aspect le plus effrayant ; à peine eus-je la force d'en instruire Agathoclès : je sentis un poids énorme sur mon cœur, un nuage sur mes yeux, et j'allais tomber en défaillance, lorsqu'Agathoclès me soutint, me plaça sur le banc, et resta à genoux près de moi ; mais, Junia, comme j'étais heureuse ! j'avais tant desiré de mourir dans ses bras ! Il voulut appeler, je le retins, car je croyais que j'allais cesser de vivre, et je voulais expirer près de lui. Je perdis bientôt entièrement connaissance ; ses tendres soins me rappelèrent à la vie. — Quelle vie, ma Junia ! Dès que je pus l'entendre et prononcer quelques paroles, ce fut pour lui dire que nous étions séparés pour toujours ; il ne me comprit pas, ses principes sont si différens des miens ! Je le priai de se retirer, je tremblais de la prolongation de sa présence et de la fai-

blesse de mon cœur; à chaque regard que je jetais sur lui je sentais mon courage s'affaiblir. — Enfin sa délicatesse l'emporta sur son désir de rester, et il consentit à me quitter. Ah! Junia, c'est lorsque je le vis disparaître que je sentis toute l'étendue de mon malheur et du sien! mes larmes recommencèrent à couler avec une telle abondance, que lorsque mes femmes arrivèrent, elles furent effrayées de mon état, et presque obligées de me porter. Ah! oui, ma bonne Junia, je suis bien malheureuse, et cependant avec quelle joie je voudrais souffrir plus encore, supporter l'impossible, si je pouvais délivrer son cœur du poids qui l'oppresse! Le sentiment d'être encore aimée par le meilleur des hommes, par celui que je chéris depuis si long-temps, serait pour moi une source de bonheur; et cependant je peux t'attester que depuis cette entrevue je n'ai cessé de désirer qu'il m'oublie, qu'il retrouve sa tranquillité, qu'il soit aussi heureux que son noble cœur le mérite.

Que puis-je, que dois-je faire maintenant? Ta raison doit guider la mienne; ma conscience me répète que chaque fois que je pense à lui avec amour, avec passion, je manque à mes devoirs envers Démétrius, auquel j'ai juré devant Dieu, *amour et fidélité*. Amour! Junia, non je ne lui ai pas promis de l'*amour*, c'était bien impossible, et Démétrius, à son âge, ne m'en demandait pas non plus; mais je dois lui être fidèle : en cessant de l'être, non seulement je commettrais un crime impardonnable, mais je détruirais le doux lien d'estime mutuelle et de vertu qui lie mon cœur à celui d'Agathoclès. Junia, je te l'avoue, c'est sur-tout cette conviction qui me force de suivre la route que je me suis tracée, la seule qui me reste à suivre. Je n'ai pas revu Agathoclès, l'accablement dans lequel je me trouve depuis cette rencontre, touche de bien près à une maladie, et me sert de prétexte pour ne paraître nulle part et rester dans mon gynécée. Dieu seul sait ce qu'il m'en coûte pour l'évi-

ter, et le chagrin profond qui me dévore; mais comment ferai-je dans la suite? Agathoclès sert comme centurion dans les troupes que Démétrius commande; depuis quelques jours il est nommé son *légat* (ou aide-de-camp); il demeure dans notre maison, il me sera bien difficile, peut-être même impossible de continuer à l'éviter et de ne pas le revoir. Démétrius, qui s'accoutume si peu aux objets nouveaux, eut d'abord avec Agathoclès (à ce qu'il m'a dit lui-même) une manière froide et repoussante; et tu peux juger de l'indifférence de Démétrius pour lui, par l'ignorance où j'étais qu'il fût si près de moi; mais, pour mon malheur, elle commence à changer : j'entends à présent mon époux parler avec éloge des connaissances, des mœurs exemplaires, de l'esprit et du courage du nouveau légat. Autant j'éprouve de plaisir à entendre faire l'éloge de mon ami par un homme aussi sévère et aussi difficile, autant je tremble du moment où

il le recevra dans le petit cercle de ceux qu'il honore de son intimité. Quelle ressource me restera-t-il alors? quel combat pour moi! que de peines pour lui! pour lui que je voudrais savoir si heureux! Il n'est pas possible que cette situation reste la même; elle amènera des demandes, des explications que je ne puis pas toujours éviter et que je ne dois pas donner avec une exacte vérité : Agathoclès ne doit savoir ni combien la femme de Démétrius l'aime encore, ni qu'elle n'est pas heureuse. Voilà, Junia, ce dont je frémis à l'avance, et ce qui trouble mon existence. J'ai hésité de découvrir à Démétrius ce qu'Agathoclès et moi sommes l'un à l'autre depuis notre enfance; j'ai pesé d'un côté l'obligation où je suis de n'avoir rien de caché pour l'homme qui a le droit de savoir tout ce qui m'intéresse, et la crainte d'exciter ses soupçons et sa jalousie; j'ai pensé aussi combien ses soupçons auraient plus de force s'il venait à découvrir par hasard que nous

ne sommes pas étrangers l'un à l'autre. Cette idée m'a décidée à lui parler ; je lui ai raconté tout avec franchise, donnant seulement toujours le nom d'*amitié* à notre liaison enfantine, et ne lui parlant point du sentiment plus vif et plus tendre qui y succéda. J'ai cru qu'il était de mon devoir de lui taire ce qui pouvait altérer sa tranquillité et lui paraître un reproche : puisque j'étais résolue de résister à ce sentiment, à quoi bon lui en parler ? Il reçut ma petite confidence à sa manière, et comme une chose tout-à-fait indifférente en elle-même, et qui lui faisait plus de plaisir que de peine. J'ai tout lieu de craindre qu'il n'en ait que plus d'envie de rapprocher Agathoclès de lui et de moi. — Ah ! Junia, pourquoi te mentir quand je ne m'abuse pas moi-même ? je l'*espère* bien plus que je ne le crains : mais sois tranquille, mon amie, Dieu me donnera la force de supporter l'épreuve qu'il m'envoie ; il n'exige de nous, ce Dieu très-bon, que ce qui est en notre pou-

voir : je ne puis ni cesser d'aimer Agathoclès, ni l'éviter; mais je puis soumettre cet amour à la sagesse, à mes devoirs; je le puis, et je te le promets.

A présent, je t'ai ouvert mon cœur jusque dans ses moindres replis; il me semble que mon chagrin est moins cuisant et moins profond depuis que je te l'ai confié, parce que je sais que tu le partageras et l'adouciras : prie Dieu de ne pas m'abandonner ; c'est en lui, ma Junie, que je mets mon espérance, et sur la terre dans ta tendre amitié.

LETTRE XIXme.

AGATHOCLÈS A PHOCION.

Édesse, juin 801.

Tout est fini, tout est dévoilé, je vois à découvert l'abîme qui s'ouvre devant moi; je sais que je n'ai plus rien à craindre, parce que je n'ai plus rien à espérer ; Larissa est irrévocablement

perdue pour moi ; les devoirs les plus saints, que l'on n'ose combattre sans se rendre coupable, sont entre nous. Mon sort est décidé.

La dernière fois que je t'écrivis, j'avais encore quelque espoir ; le chagrin que je ressentais de la singulière conduite de Larissa me donna le courage de tenter une démarche décisive ; je connaissais la situation de Larissa, la noblesse de ses sentimens, mais non les ressorts secrets qui la faisaient agir : je formai un plan qui nous aurait menés, lentement peut-être, à mon but ; mon imagination se ranimait à l'image du bonheur que je voyais dans l'éloignement ; je brûlais d'impatience de parler à Larissa, de lui communiquer mes projets, et de tout arranger avec elle pour rompre le lien qui nous sépare, et en former un éternel avec moi. Incapable de m'occuper d'aucune autre chose, je passai trois jours à méditer sans cesse mon projet ; je parcourus cent fois les jardins, je me cachai dans les longs

corridors de la maison pour l'attendre; et toutes les fois qu'une femme approchait, je tressaillais, ne doutant pas que ce ne fût elle; mais elle ne parut point, elle ne se laissait voir nulle part. Enfin, j'appris par Démétrius qu'elle avait été malade, et forcée de garder la chambre pendant tout ce temps-là : ô Phocion, je me tais sur ce que j'éprouvai ; mille idées cruelles vinrent assaillir mon ame et déchirer mon cœur ; je ne pouvais plus me contenir, je lui écrivis; un vieux serviteur de la maison, qui m'a pris en affection, se chargea de remettre ma lettre : insensé que j'étais! je ne pensais pas aux dangers auxquels j'exposais, et cet homme, et ma Larissa, et moi-même. Je n'aspirais, je ne pensais qu'à dire à mon amie ce qui pouvait nous réunir, ce que j'avais espéré si son cœur était encore le même ; et pouvais-je en douter d'après la forte impression de notre courte entrevue? Voici la copie de ma lettre.

COPIE DE LA LETTRE D'AGATHOCLÈS A LARISSA.

Six jours viennent de s'écouler depuis qu'un hasard extraordinaire nous a réunis après une séparation de huit mortelles années ; ton saisissement me fit espérer un instant que ni le temps ni l'absence n'avaient changé les sentimens de l'amie de mon enfance. Ce ne fut qu'une illusion ; six jours m'ont entièrement désabusé. Larissa a pu les passer tranquillement chez elle, dans la maison que j'habite avec elle, sans chercher à me revoir, sans réfléchir à mes tourmens, à l'anxiété de mon ame, sans avoir ni le désir de me consoler de mes peines, ni l'envie de me parler de sa situation ; elle ne songe pas à moi, et la tranquillité dont elle jouit, le calme de son cœur l'empêchent de sentir les douleurs aiguës du mien. La curiosité même d'apprendre ce qui est arrivé pendant un si long temps, à un ancien ami, à un compatriote, n'a aucune prise sur

elle. Larissa n'est plus que la femme de Démétrius. Nicomédie, notre jeunesse, Agathoclès, tout est oublié, tout est anéanti. — Dieux ! cela est-il possible ? Ah ! pourquoi ne puis-je t'imiter ? pourquoi mon faible cœur conserve-t-il seul tous ces souvenirs ? Larissa ne se souvient plus du temps où elle était tout pour moi, où j'étais tout pour elle. — Oui, j'ose te le rappeler sans t'offenser, tu n'étais pas alors la femme de Démétrius, tu n'étais que mon amie. Ce temps est passé, passé sans laisser aucune trace dans ta mémoire, comme les ondes du fleuve qui s'écoule.

Dans le moment où un trompeur espoir me faisait croire que ma seule présence avait tout rappelé à Larissa, je fus assez insensé pour former des plans de bonheur, pour croire qu'elle voudrait les entendre, les partager et les approuver. L'âge de Démétrius, son caractère froid et sévère qui exclut toute sensibilité, m'inspiraient cet espoir. Je voulais m'adresser à lui, lui découvrir

nos relations, nos sentimens. Je voulais... ah ! je comptais alors sur l'amour constant de Larissa ! puis-je y compter encore ? A quoi bon te parler de mes projets et de mon bonheur ? tu ne m'aimes plus ; à quoi bon tout ce que j'aurais encore à te dire ? Adieu, ta conduite et ta réponse, si tu me juges digne de me répondre, décideront de mon sort : si je ne t'intéresse plus, je demanderai à ton époux de me placer dans un poste éloigné d'ici, et je ne te reverrai plus ; car je ne puis supporter le supplice de voir Larissa indifférente pour Agathoclès. Adieu.

Telle est la lettre que je lui écrivis. Je passai une journée et deux nuits dans les inquiétudes les plus cruelles sur les suites que pouvait avoir une démarche aussi inconsidérée, dont je ne reconnus le danger que lorsqu'il n'était plus temps. Enfin, aujourd'hui le vieux serviteur a paru et m'a remis une réponse ; je la joins aussi à ce paquet. Lis, Phocion, et tu sentiras avec moi que la perte d'un

cœur comme celui de Larissa est irréparable : quelle femme, quelle compagne elle aurait été pour son Agathoclès ! L'idée du bonheur dont j'aurais pu jouir avec elle double mon malheur actuel ; je l'ai perdue à jamais, et sans elle la vie est pour moi sans valeur. — Lis, et plains ton ami.

LARISSA A AGATHOCLÈS.

(*Incluse dans la précédente.*)

Si je n'avais écouté que le premier mouvement de mon cœur et le désir si naturel de me justifier à tes yeux, tu aurais déjà reçu hier ma réponse ; mais cette réponse devait influer non seulement sur le moment présent, mais aussi sur tout notre avenir ; elle doit décider positivement des rapports qui désormais existeront entre nous, et ne pouvait pas être écrite avant d'y avoir pensé mûrement. Je devais aussi chercher dans mes tristes souvenirs tout ce qui s'est passé depuis notre longue

séparation, et cette tâche était à la fois pénible et douloureuse. Que de plaies cruelles vont se rouvrir ! mais il est nécessaire que tu connaisses mon histoire pour juger ma conduite et pour y conformer la tienne. Ce récit, que j'abrégerai cependant autant qu'il me sera possible, sera trop long encore pour que ma lettre puisse te parvenir aussitôt que tu l'attends peut-être ; encore une fois, tu vas accuser Larissa, tu vas être injuste avec elle, mais Larissa t'aime et te pardonne.

Tu te rappelles sûrement mon père Timantias ; tu sais comme il aimait le faste et les grandeurs, quel prix il attachait à sa grande fortune, aux jouissances de toute espèce dont il était environné dans sa belle demeure, et à la gloire d'être un des citoyens de Nicomédie les plus riches et les plus considérés. Tu te souviens comment, par un jugement inique, il fut privé, il y a huit ans, de son honneur, de sa qualité

de citoyen, de toute sa fortune et de sa patrie; il se trouva tout-à-coup pauvre, abandonné, méprisé, repoussé dans le monde avec sa malheureuse compagne et trois enfans, auxquels il n'avait plus d'autre héritage à laisser que son déshonneur et sa misère. L'excès de son malheur versa une telle amertume dans son cœur, et changea si complétement son humeur et son caractère, qu'il devint absolument le contraire de ce qu'il avait été; ce Timantias qui faisait par son esprit, sa gaîté, sa complaisance les délices de la société et le bonheur des siens, devint sombre, misanthrope, et par fois même très-brusque et très-impatient. Il se sauva avec nous dans les montagnes de l'Arménie, où vivait un vieux parent qui lui avait promis un asile en cas de malheur : nous fûmes reçus comme la pauvreté l'est de la richesse; notre grand-oncle ne nous plaça ni dans sa maison, ni à sa table, ni dans son cœur; il envoya mon père, comme fermier, dans une de ses terres, située

dans un des climats les plus rudes : c'est là que dut vivre un homme accoutumé au climat délicieux de l'Asie mineure, à toutes les jouissances du luxe, au séjour d'une grande ville ; actuellement nourri, vêtu comme un esclave, forcé de travailler de ses mains pour sa chétive subsistance et celle de sa famille. La différence de situation était trop frappante : la dernière étincelle de courage et de patience s'éteignit au fond du cœur de mon malheureux père ; l'humeur, l'impatience, le découragement amenèrent à leur suite les querelles et la discorde dans notre misérable chaumière, et là commença pour nous une vie semblable à celle dont nos ancêtres menaçaient les méchans dans le Tartare. — Laisse-moi passer rapidement sur les momens les plus tristes de ma vie ; mon séjour dans les montagnes de l'Arménie me paraît un précipice affreux que l'on n'ose fixer sans frémir.

Enfin, après trois mortelles années, le ciel, dont nous nous étions crus aban-

donnés, parut un peu s'éclaircir. Malgré la solitude où vivait mon père, il sut, grâce à son génie, entretenir quelques rapports avec un monde qui l'avait repoussé; il conservait une correspondance avec un ami qui habitait la Syrie. Un jour il entra dans la cabane avec un visage gai et serein, tel que nous ne l'avions pas vu depuis long-temps. Préparez tout, nous dit-il, demain nous quittons pour jamais cette misérable demeure où nous avons tant souffert. Nous craignions tellement mon père, qu'aucun de nous n'osa lui demander la raison de ce changement, malgré notre curiosité; nous obéîmes avec joie et en silence à ses ordres : la pauvreté est bientôt prête, et dès le lendemain nous nous mîmes en route. Mon père et ses deux fils montaient alternativement un des deux mulets qui nous restaient, et ma mère et moi nous étions dans un mauvais chariot traîné par l'autre.—Ma pauvre mère ! je passe sous silence et ses chagrins et ses fatigues, ainsi que le

déchirement de mon cœur. Nous arrivâmes enfin à Apamée en Syrie : mon père y loua une maison, petite, mais commode ; il ne nous dit point la source d'où il tirait son bien-être, mais nous vécûmes avec une sorte d'aisance qui nous paraissait de la richesse, comparée à notre sort en Arménie. Mon père prit un nom étranger ; il passait pour un marchand arménien, d'autant mieux que, pendant ces trois années de séjour dans ce pays, il en avait pris l'accent et le costume, en sorte qu'il était difficile qu'on eût des soupçons sur lui ; il ne s'occupait point de commerce, à ce qu'il nous paraissait, et nous n'osions pas chercher à pénétrer ses secrets. Au reste, notre situation domestique aurait été très-supportable pour moi, dont les désirs furent toujours très-bornés, si nous avions retrouvé avec notre aisance les sentimens d'amour, d'amitié, de concorde qui régnaient jadis dans notre intérieur ; mais une fois perdus, on ne les retrouve plus !

Pendant les premières années de notre bannissement, je t'écrivis à plusieurs reprises, attendant tes réponses avec une inquiétude mortelle, mais inutilement; je ne reçus rien de toi; plus rien au monde, que mon cœur ne me parlait d'Agathoclès: à la fin, je cessai de t'écrire, et, dans l'horreur de mon chagrin, je n'eus pour consolation que la triste idée que mes lettres ne t'étaient pas parvenues, et que les tiennes, adressées au coin le plus reculé de la terre, pouvaient facilement s'être perdues. Dès que nous fûmes arrivés à Apamée, je fis de nouvelles tentatives pour recevoir de tes nouvelles, je t'écrivis encore directement, puis sous des adresses différentes; puis à plusieurs de mes connaissances à Nicomédie, sur la fidélité et la discrétion desquelles je pouvais compter; mais tout fut inutile, et pendant plus d'une année je vécus entre l'espérance et le découragement; je ne reçus de réponse de personne, la mort ou un oubli total de ta part furent alors les seules possibilités entre les-

quèlles j'eusse à choisir, et l'une ou l'autre étaient également cruelles pour un cœur froissé et déchiré : je me soumis de nouveau avec une entière résignation à l'idée d'avoir perdu tout espoir et je traînai patiemment ma triste existence. Plusieurs étrangers avaient un libre accès dans notre maison, soit relativement aux occupations de mon père, soit par le goût qu'il avait repris pour la société; la plupart de ces hommes n'étaient pour moi que des figures passagères, insignifiantes, et qui ne m'intéressaient nullement. Cependant je distinguai peu à peu deux personnes dans la foule de nos visites et de nos connaissances. L'un d'eux était un vieillard respectable, de près de soixante et dix ans, qui s'appelait Théophon; et l'autre, nommé Appellès, était dans la force de l'âge; il avait, je crois, près de quarante ans : ils avaient encore tout le feu, toute la sensibilité de la jeunesse, joints à la solidité de l'âge mûr; l'un et l'autre étaient remplis d'esprit et d'instruction : ils étaient

faits pour intéresser tous ceux qui les entendaient; mais ils avaient, à mes yeux, un attrait de plus, c'était une douce gaîté, accompagnée d'un calme parfait, qui adoucissait chez Théophon l'austérité de la vieillesse, et tempérait chez Appellès la vivacité et la force. Ils me furent chers tous les deux, et je trouvai dans leur entretien, dans leur amitié une source de consolations; Appellès m'instruisait en me racontant, avec tout le feu d'une imagination brillante, ce qu'il avait vu et fait pendant ses longs voyages; et Théophon, avec sa profonde sagesse, m'inspirait du calme et de la résignation. J'eus bientôt l'occasion de me convaincre que leurs vertus n'étaient pas seulement dans leurs propos, mais qu'elles se montraient dans toutes leurs actions, avec amour pour tous leurs semblables, avec dévouement, bienveillance, avec un zèle actif et non interrompu pour tous les malheureux qui réclamaient leur secours. Je m'efforçais alors de profiter autant que possible de leur

société. Lorsqu'après quatre années de douleur et de peines, je passais une journée sans que mes larmes eussent coulé, je puis dire avec vérité que j'éprouvais un sentiment de contentement intérieur, et souvent leur aimable et sage entretien produisit cet effet. Enfin je me décidai à ouvrir en entier mon cœur au sage Théophon, et à lui confier, non pas mon nom véritable et mon sort, c'était le secret de ma famille, mais pour relever mon ame abattue et fortifier mon courage, mon amour sans espoir, et mes douleurs. — Ah! que ne puis-je, Agathoclès, procurer à ceux qui souffrent comme moi, les paroles de paix qui coulèrent des lèvres de ce digne homme! De telles consolations, de telles espérances, de tels encouragemens ne peuvent être donnés que par ceux qui sont initiés dans les grands mystères où Théophon puise sa doctrine et son éloquence si douce, si forte et si persuasive. Il détourna mon esprit des erreurs de ma jeunesse; il me fit voir

dans l'avenir et au-delà de ce monde d'un instant, un tableau de bonheur pur et céleste, que je n'avais pu trouver ni dans les opinions de la religion dominante, ni dans les systèmes de la philosophie : il me fit voir à moi, pauvre malheureuse, qui n'avais plus rien à espérer sur cette terre, les jouissances durables d'une meilleure vie, promise aux infortunés qui savent supporter les courtes peines de leur courte existence; je devais retrouver là les objets de mon affection, les retrouver pour ne plus les perdre; ni la mort ni l'absence ne m'en sépareraient plus; et en présence de l'Etre suprême et dans la contemplation de sa grandeur éternelle, devait commencer une vie de gloire, dont les bornes sont l'éternité. O toi l'ami de ma jeunesse, pense à cette vie, à cet espoir. Comment était-il possible qu'un cœur brisé, dont les tourmens ne devaient cesser que par la mort, pût refuser de croire à une si belle doctrine? Je la reçus avec joie et persuasion : j'allai bientôt plus

loin. Guidée par la sagesse de Théophon, entraînée par l'éloquence d'Appellès, je fis de grands progrès dans la connaissance de la vérité, et dans les grands mystères qu'ils m'enseignaient; j'appris, comme eux, à ne voir dans mes semblables que les enfans d'un même père; j'appris même à aimer mes ennemis, et à prier pour ceux qui m'avaient rendue malheureuse. Mon cœur prit son essor, mes idées sur l'humanité et sur sa destination future s'éclaircirent et s'élevèrent; les images trompeuses de Divinités avilies, auxquelles je ne croyais plus depuis longtemps que par obéissance et non par persuasion, disparurent entièrement à mes yeux. Un seul Dieu tout-puissant, tout sage, tout bon, gouvernant et protégeant le monde, eut seul mon adoration : le Tartare et l'Elysée n'existaient plus; mais cet esprit tout-puissant récompensait ou punissait après la mort, d'après sa justice divine. Ceci et bien d'autres mystères qu'il ne m'est pas encore permis de te communiquer, me furent dé-

toilés par Théophon et par Appellès, et je devins *chrétienne;* car tu sauras que ces deux hommes sont de la secte de ceux qui prêchèrent, il y a environ deux siècles, en Palestine et en Syrie la doctrine de son divin fondateur, qui fut persécuté, méconnu, poursuivi, et fut enfin victime de ses ennemis, parce qu'il voulut l'être. — Mais, encore une fois, Agathoclès, je ne puis à présent te développer un mystère d'amour et de charité, que j'adore sans le comprendre; tu n'es pas chrétien, toi, si digne de l'être : — et moi, Agathoclès, j'ai le bonheur d'être chrétienne. Cette doctrine qui me remplissait de terreur avant de la connaître, me remplit maintenant de joie et d'espérance, je l'ai embrassée avec ardeur. O mon ami, la religion chrétienne est celle des malheureux, chacun peut s'y refugier; elle a un baume pour chaque plaie de l'ame, pour ces plaies si cruelles, et que la main de l'homme ne saurait guérir; et quoiqu'elle nous impose des obligations sévères, elle nous donne, par

l'étendue de ses droits, un sentiment élevé de notre dignité, puisque nous sommes *enfans de Dieu*, et de confiance en nos propres forces, et nous offre, par l'usage de nombreuses cérémonies, à la fois touchantes et mystérieuses, les plus douces consolations, et un courage si fort au-dessus du courage humain, que le vrai chrétien sera toujours en état de supporter les fardeaux dont il peut être accablé, ou ceux que sa religion lui impose.

Mais en voilà assez sur les motifs qui m'engagèrent à embrasser cette sublime religion, et sur les changemens qu'elle a apportés dans mes idées : je ne cherche pas à faire de toi un prosélyte, je veux seulement te raconter tout avec vérité et simplicité, afin que tu puisses juger, après cela, de ma conduite. Ma mère fut ma confidente ; les mêmes raisons qui m'avaient appelée au sein du christianisme se firent bientôt sentir à son cœur ; elle cherchait aussi un soulagement à ses peines journalières, et

elle le trouva comme moi. Nous fûmes baptisées l'une et l'autre par Théophon, qui était un des anciens de la commune; nous fûmes reçues ainsi au nombre des enfans de Dieu et des disciples de Jésus-Christ. Mon père n'était rien moins qu'un payen zélé, il était trop éclairé; mais, d'après l'exemple de la cour, il méprisait plus encore la religion chrétienne : il disait qu'elle n'était qu'à l'usage des pauvres et des malheureux, et il ne voulait plus être ni l'un ni l'autre; il ne fut donc point instruit de notre démarche, ce qui nous fut très-aisé, puisqu'il était absent la plupart du temps, et qu'en général il s'occupait fort peu de nous. Nous fûmes donc libres ma mère et moi, d'assister en secret aux assemblées de notre église, aux Agapes : usage digne de respect, et qui t'en inspirera quand je te raconterai que toute la communauté, sans distinction d'état ni de rang, s'assit à la même table. Les riches fournissent les mets, et les partagent et les mangent avec les

plus pauvres ; on fait ensuite des contributions charitables, et l'on prend ensemble des arrangemens pour venir au secours de ceux qui en ont besoin. Je dus encore à ma religion nouvelle et à ces saintes assemblées le premier des bonheurs de la vie, une amie suivant mon cœur. — Je distinguai bientôt dans nos rassemblemens une femme du mérite le plus distingué, Junia Marcella, qui jouit de la plus grande considération à Apamée. A l'âge de vingt-huit ans, veuve d'un mari adoré, mère de six enfans en bas âge, jouissant d'une fortune considérable et des avantages d'une figure céleste, elle s'est vouée à l'édution des orphelins et des enfans pauvres de la communauté, et consacre sa vie à ce noble emploi. Je me liai intimement avec elle, et ce fut avec l'aide de cette ame toujours ouverte aux maux de ses semblables, à la fois courageuse et sensible, que mon cœur si long-temps abattu se releva : je trouvai enfin ce qui m'avait manqué depuis notre séparation,

une amie qui m'écoutait, qui me comprenait, à qui je pus confier entièrement les secrets de mon cœur et parler librement de mille nuances que la différence d'âge, de sexe, et ma timidité m'avaient obligée de cacher à Appellès et à Théophon, et même à ma mère. Si tu savais combien je me trouvais heureuse avec Junia ! comme mon cœur se ranima ! comme tous ses discours, toutes ses actions me prouvèrent d'une manière incontestable la vérité et la sublimité de notre religion ! Ce fut chez elle que je vis Démétrius pour la première fois, chrétien lui-même, et commandant alors les troupes en Syrie; Junia possédait encore assez de charmes pour captiver ce guerrier respectable; c'était l'espoir d'obtenir sa main qui l'attirait à Apamée : mais irrévocablement décidée à ne vivre que pour ses devoirs religieux et charitables, elle refusa les propositions de Démétrius, et fixa peut-être son attention sur moi. Mon extérieur simple et sérieux parut lui promettre ce

qu'il désirait trouver chez sa compagne. Il chercha à se lier avec mon père et à s'introduire dans notre maison. Mon père étoit malade : des malheurs réitérés et des passions fougueuses avaient consumé ses forces, il ne put se remettre, et nous vîmes bien qu'il touchait au terme de sa vie. La manière dont il était soigné fit espérer à Démétrius que je me conduirais de même à son égard, soit dans les infirmités de la vieillesse dont il s'approchait, soit s'il recevait quelque blessure : il se décida donc à m'épouser, et fit demander ma main à mes parens par Appellès. Mon malheureux père, qui ne connaissait que trop la situation cruelle de sa famille après sa mort, et l'abandon où il allait nous laisser, vit dans cette demande un bonheur surnaturel qu'il n'osait espérer. Il donna d'abord son consentement, et ce ne fut que lorsque Démétrius et lui eurent tout arrangé, qu'il me fit appeler pour m'annoncer ce qui m'était réservé; j'en fus effrayée et désespérée : à ge-

noux devant mon père, je le suppliai de retirer sa parole. N'étant point accoutumé à céder à mes prières, il s'en irrita et il exigea mon obéissance.— Quel sacrifice, ô Dieu ! il demandait de sa pauvre Larissa ! Le mariage, chez les chrétiens, est indissoluble et sacré : je frémissais à l'idée de former ce lien avec un homme que je n'aimais point, tandis que tout mon cœur appartenait à un autre. Je devins malade; Théophon et Junia venaient souvent me visiter, je leur confiai mes chagrins; Junia pensant encore au bonheur de son mariage, et sentant combien je serais malheureuse, s'offrit de parler à mon père; Théophon et Appellès me promirent aussi leur secours : ils firent ce qu'ils purent, et jamais mon cœur ne l'oubliera : ce ne fut que lorsque tous les moyens de fléchir mon père eurent manqué, qu'ils entreprirent de me préparer à la grande épreuve où Dieu m'appelait en obéissant. Le vénérable Théophon versa tant de consolations dans

mon ame tremblante, qu'au bout de quelques jours j'eus la force de venir auprès de mon père mourant, de lui obéir et de me sacrifier pour ma famille. Ce fut ainsi que je devins la femme de Démétrius, et jusqu'ici je n'ai aucune raison de regretter une démarche que la divine Providence a approuvée et récompensée par le bonheur qui en est résulté pour mes frères, par la tranquillité que cette union a répandue sur les derniers jours de mes parens, et par celle que j'éprouve moi-même dans le libre exercice de ma religion. — O Agathoclès, combien j'eus besoin d'en avoir une qui m'apprît à pardonner! Après la mort de mon père, je trouvai parmi ses papiers toutes les lettres que je t'avais écrites; l'affranchi à qui je me confiais pour les faire partir, gagné par mon mon père, les lui avait remises; il me l'avoua les larmes aux yeux, et m'apprit que mon père avait une haine invétérée contre le tien, et ne pouvait supporter l'idée d'une alliance avec lui; il lui at-

tribuait, sinon sa perte entière, du moins une nonchalance impardonnable pour le sauver. Je sus alors seulement pourquoi, depuis cinq ans, je n'avais aucune nouvelle de toi; je fus tranquillisée, il est vrai, par l'idée que tu ne méritais aucun des reproches que je t'avais faits si souvent; mais je n'en étais que plus convaincue qu'une aussi longue séparation et une ignorance aussi complète de mon sort avaient dû nécessairement affaiblir ou détruire les liens qui te retenaient à moi; mais je me promis à moi-même de ne plus rien tenter pour me retracer à ton souvenir. — J'étais mariée, j'étais chrétienne et femme d'un chrétien. Comme je te l'ai dit, le mariage n'est point chez nous une simple convention, c'est un serment prononcé en face de Dieu, béni par son ministre, avec la promesse de ne jamais se séparer, et de partager ensemble le bien et le mal : ainsi donc, non seulement le divorce est interdit, mais un sentiment vif pour un autre objet

est un crime; l'ame d'une chrétienne mariée doit être entière à l'époux que le ciel lui a donné. Je suis obligée de te répéter cette vérité, Agathoclès, pour que tu sois à même de juger ma conduite depuis le premier instant de notre entrevue. Ta lettre m'a attendrie; toi, l'ami de ma jeunesse, ne crois pas que tu puisses jamais m'être indifférent, mon Dieu et mes devoirs me sont seuls plus chers que toi; mais ils ne me défendent pas de me justifier à tes yeux, ni de chercher par mon amitié à adoucir ton chagrin et à ranimer tes forces, pour t'engager à supporter avec résignation l'obstacle insurmontable qui nous sépare. Pense, mon ami, aux belles doctrines des sages payens que nous admirions autrefois ensemble; rappelle-toi les résolutions que tu formais alors avec tant d'ardeur, de surmonter par le courage toutes les épreuves de cette vie et de maîtriser tes passions.— Ah! que ne puis-je te dire là-dessus ce que ma religion m'inspire! que ne peux-

tu le comprendre ! Je veux aussi te tranquilliser sur ma situation : apprends que l'idée que tu t'es formée du sort de la femme de Démétrius est absolument fausse ; je ne suis point malheureuse, mon époux me respecte et m'estime, c'est te dire la manière dont on me traite dans ma maison ; il n'exige pas plus d'amour de ma part que moi de la sienne, et, crois-en mon expérience, il n'est pas nécessaire au bonheur. Je suis contente de mon sort, le seul souhait que j'aie à former est de te voir tranquille : crois-tu d'y parvenir mieux en t'éloignant ? Eh bien, pars, fais les démarches nécessaires. — Pars, mon ami, fuis des lieux qui renferment des souvenirs cruels et des sentimens coupables. Lorsque tu seras parvenu à l'état de calme que je te souhaite, laisse-moi jouir de cette consolation, apprends-le moi, et sois sûr que cette douce idée contribuera beaucoup à ma félicité. Adieu, cher Agathoclès, ne réponds pas à cette lettre, cela n'est ni néces-

saire, ni prudent, et, crois-moi, il est dangereux de parler souvent de ses sentimens. Mon Dieu, qui a dirigé notre sort d'une manière si étonnante, qui a permis que nous nous revissions encore (et sois sûr que c'est pour notre plus grand bien, puisqu'il l'a voulu, malgré ce que nous souffrons), Dieu, que j'invoque avec ardeur, t'accompagnera et te conduira; par-tout où tu porteras tes pas, mes prières, mes vœux te suivront aussi; et si le plus ardent de tous s'accomplit, si la doctrine chrétienne entre une fois dans ton ame, ah! combien alors je bénirai le douloureux moment de notre rencontre, et les maux qu'elle m'a coûté! Adieu, toi l'ami de Larissa.

AGATHOCLÈS A PHOCION.

Voila la longue lettre de Larissa: ce fut pour moi une douce, mais triste occupation de te la copier; j'ai pesé ainsi sur plusieurs passages que ma douleur

m'avait empêché de saisir d'abord, qui me prouvent qu'elle ne m'a pas oublié et qu'elle m'aime encore autant que je l'adore : — mais je ne peux ni ne dois lui répondre ; que pourrais-je lui dire ? Je suis incapable de tout, que de sentir la perte immense, irréparable que j'ai faite ; je l'ai sentie à chaque ligne, à chaque mot de cette lettre. Avoue, Phocion, qu'une religion qui inspire à une femme autant de courage et de fidélité pour remplir ses devoirs, doit être bien sublime ! Dans ce moment, je la déteste, puisqu'elle me prive de tout espoir, et cependant je suis forcé de l'admirer. Adieu, Phocion : lorsque je serai plus maître de moi et de mes sensations, lorsque je pourrai réfléchir librement, lorsque des espaces immenses seront entre moi et Larissa, si je le puis, je t'écrirai ; jusque-là, adieu.

LETTRE XXme.

LARISSA A JUNIA MARCELLA.

Edesse, juin 301.

J'AI été mise, ma chère Junie, à une bien forte épreuve. Convaincue que c'est Dieu qui me l'envoie, je n'ose me plaindre; dois-je méconnaître son intention paternelle ? Il veut que je souffre, il veut m'imposer des devoirs, dois-je en demander la raison ? Il le veut, cela me suffit; je dois supporter tout tranquillement, combattre, agir, comme ma conscience me le dicte; certainement Dieu ne m'abandonnera pas, il soutiendra mon courage, il me fera sortir victorieuse, et si l'épreuve est au-desus de mes forces, si elle doit me coûter la vie, ah ! qu'elle sera bien venue l'heure fortunée qui me délivrera des peines de cette vie et m'ouvrira les portes du séjour où il sera permis d'aimer, où je

serai réunie un jour avec ce que j'ai toujours aimé !

La dernière fois que je t'écrivis j'avais pris la résolution d'éviter autant qu'il me serait possible celui que je n'ose plus aimer, et que je ne puis oublier. Je tins ferme pendant six jours; le matin du septième; le fidèle Anicettas, un ancien serviteur de mon père, qui m'a suivie, entra chez moi et me remit une lettre.... J'hésitai quelque temps si je devais la recevoir, j'avais reconnu sur l'adresse l'écriture d'Agathoclès : cette écriture que je voyais avec tant de plaisir au fond de ma corbeille, m'était trop bien connue; je tremblais, et encore une fois je demandais à ma conscience si j'osais recevoir une lettre de lui; mais la conviction du chagrin mortel qu'il éprouverait si je la renvoyais, peut-être aussi le désir ardent de savoir ce qu'elle contenait, l'emportèrent. Je la pris, je m'emfermai dans ma chambre la plus reculée; je lus, et j'eus la douce certitude de voir que j'étais encore aimée. — Ah ! Junia,

laisse-moi jouir de ce bonheur, le plus grand de tous ceux qui sont accordés à l'homme, d'être aimée de celui que je chéris depuis mon enfance; il serait parfait ce bonheur, si je n'y joignais pas la cruelle idée que ce sentiment le rend malheureux; il se flatte d'espérances illusoires, qui le rendront plus malheureux encore quand il faudra qu'il y renonce. — O ma Junia! quelle lettre! Il finit en me disant que si je ne partage plus son amour et ses projets, il veut s'éloigner de moi pour jamais. — Et puis-je les partager? moi la femme d'un autre, moi déjà trop coupable par mes sentimens, moi qui sens au fond de mon cœur une flamme que ni le temps, ni l'absence, ni mes efforts n'éteindront jamais! O Junia, Junia, je suis tombée, profondément tombée, je me perds toujours plus, je reconnais que je suis coupable, et je manque de force pour me vaincre. Vertueuse Junia, viens à mon secours, sois encore et toujours mon égide; je ne veux rien te cacher, tu

liras dans mon faible cœur, tu m'aideras à triompher d'un sentiment coupable, ou du moins à le soumettre à mes devoirs : mais peut-on être coupable, Junia, en adorant la vertu même sous les traits de l'ami d'enfance que j'aime depuis que j'ai senti battre mon cœur ? —Tu le vois, mes pensées s'égarent, je ne sais ce que je dis ; je vais imposer silence à mon cœur et continuer mon récit.

Lorsque j'eus lu sa lettre, je sentis la nécessité de lui répondre : mais que lui dirai-je ? sera-ce l'épouse de Démétrius ou l'amie d'Agathoclès qui lui parlera ? Je ne puis ni flatter ses espérances, ni lui laisser pénétrer dans mon cœur ; je puis moins encore déchirer le sien, il est déjà si malheureux ! Je pris et je posai cent fois la plume avant de pouvoir tracer un mot ; mais lorsque j'eus commencé à raconter à mon ami tout ce qui m'était arrivé depuis notre séparation, je ne pouvais plus ni m'arrêter ni finir. Lis la copie de la longue lettre que je lui ai écrite deux jours après avoir reçu

la sienne, tu y trouveras bien des traces de mes larmes. . . . Je ne sais si je m'abuse, mais il me paraît qu'elle est ce qu'elle devait être; elle lui prouve à la fois et mon amitié et l'impossibilité d'un changement quelconque dans notre sort; je lui fais sentir avec force nos devoirs réciproques, et je l'invite au sacrifice que la vertu demande de nous, à la résignation, dont sa malheureuse Larissa a tout autant besoin que lui. J'ai fait ce que j'ai pu pour le convaincre que Démétrius me rend heureuse; mon devoir m'obligeait de parler ainsi, mais j'ai bien peur d'y avoir été entraînée plutôt par le désir d'épargner une peine de plus à l'ami de mon enfance.—Cela n'est pas bien, Junia, mes devoirs devraient être au premier rang; mais hélas! j'aime, j'aime avec passion! Depuis que je connais mon cœur, je n'y ai pas vu d'autre image, je n'ai aimé que lui seul au monde, j'ai mille fois fait le serment que je l'aimerais toujours; mon existence lui appartient toute entière. . . .

et je suis la femme d'un autre! terrible idée! Que dois-je faire, Junia, qui m'aidera à me préserver de moi-même?

Le soir du même jour.

Je n'ai pu continuer ce matin à t'écrire, mon esprit était trop agité; depuis lors une occupation soutenue et la prière ont calmé mon ame, et je poursuis ma narration.

Le lendemain du jour que j'avais répondu à Agathoclès, et que j'espérais et craignais tout à la fois qu'il n'exécutât son projet de s'éloigner, Démétrius vint m'annoncer qu'il avait invité mon compatriote, l'ami de mon enfance, à manger avec nous. Le peu d'attention qu'il donne ordinairement à ceux qui l'entourent, et sur-tout à moi, fut, cette fois, un bonheur; il ne vit point l'effroi que me causait cette nouvelle, et j'eus le temps de me remettre et de me croire assez bien bien préparée, lorsque après une couple d'heures Démétrius entra dans la salle à manger, tenant par la

main Agathoclès. Hélas! je m'étais fait illusion : à la vue de l'objet de tant d'amour, de tant de peines, je faillis à perdre connaissance, et je fus incapable de prononcer une parole. Son calme, son sang-froid me firent rougir ; il s'approcha de moi avec la politesse amicale qu'on témoigne à une ancienne connaissance. Démétrius parut satisfait de notre rencontre, il parla plus qu'à l'ordinaire. On apporta les mets, et nous nous plaçâmes autour de la table. Agathoclès montra un tel empire sur luimême, que je pus enfin revenir de mon émotion et prendre part à l'entretien. O Junia, quelle ame héroïque! elle était à moi cette ame, et je l'ai perdue.... perdue sans retour!

Il est probable que dans la suite je verrai souvent Agathoclès : il ne parla point de son projet de départ, et pour rien au monde je n'aurais voulu l'interroger là-dessus. Démétrius, sous son apparence dure et sévère, sait apprécier le mérite; il distingue Agathoclès

de tous les officiers, et donne à son zèle et à son courage des louanges continuelles; il est à présent du petit nombre de ceux qu'il admet dans son intimité.—Et voilà, chère Junia, ce que j'appelle avec raison la plus cruelle des épreuves. Je voudrais, je t'en fais le serment, employer toutes les forces de mon ame à tranquilliser mon cœur, et le ramener insensiblement dans la voie du devoir...... Mais le voir sans cesse, non, Junia, je ne puis plus le voir sans un danger dont je frémis, ni entendre ses louanges, ni le son de sa voix, ni me pénétrer toujours de plus en plus de la noblesse de son ame, qui se peint dans chaque mot qu'il prononce, et se grave au fond de mon cœur. Il est résigné, lui, bien plus que je ne puis l'être. Ah! que les femmes sont malheureuses! Tout les livre au penchant qu'elles doivent combattre, et tout en distrait les hommes; au milieu des combats, du bruit des armes, de la poursuite de la gloire, de mille occupations multipliées, il leur est facile

de faire taire les passions, et de ne laisser aucun pouvoir à leur imagination : mais nous, renfermées avec notre ennemi secret, qui se présente à nous sous toutes les formes les plus séduisantes, que nous reste-t-il à faire pour le fuir ou l'éviter? Sera-ce par l'entretien insipide des esclaves dont nous sommes entourées, et par des occupations plus insipides encore? la quenouille, l'aiguille, la navette arrêteront-elles la pensée? empêcheront-elles mille impressions douloureuses de s'amonceler dans notre cœur? La lecture, la prière ne sont pas même suffisantes au milieu d'une dévotion religieuse, ou des pensées sublimes de quelque livre intéressant; l'esprit en désordre s'envole et rejoint l'objet, qui nous paraît encore et plus noble et plus beau.

Quelques jours plus tard.

QUE n'ai-je ici une amie, un conseil qui fût pour moi ce que toi et Théophon vous fûtes à Apamée! Tu me soutiendrais,

vertueuse Junia, et l'esprit divin du saint homme détacherait le mien de l'objet qui l'occupe sans cesse et qui me rend si coupable ; je retrouverais avec vous la force de remplir mes devoirs, et la tranquillité dont je suis si éloignée. Junia, Junia, prie au moins pour la pauvre Larissa livrée à elle-même, à son ennemi, privée de tout secours étranger.

L'espoir que j'avais du départ d'Agathoclès est évanoui, le penchant de Démétrius pour lui s'augmente chaque jour, il lui a donné toute sa confiance pour des opérations militaires qui l'obligent à rester ici. Je me flattais que mon époux ne voudrait pas me laisser exposée aux hasards de la guerre, et qu'il ordonnerait mon éloignement ; je suis encore trompée dans cette attente. Les hostilités ont commencé, nos troupes se sont avancées, il y a déjà eu des rencontres, et déjà le sang de Démétrius et celui d'Agathoclès ont coulé. Tu comprends que ce sont des blessures bien

légères, puisque je n'en ai pas parlé d'abord ; mais c'est assez pour m'inquiéter mortellement, et sur eurs dangers, et sur ma situation. Loin que Démétrius pense à m'éloigner de lui et du théâtre de a guerre, il paraît désirer que j'en sois assez près pour le soigner, s'il était blessé. Hier, une scène bien pénible à soutenir, me prouva combien je suis exposée à me trahir. Démétrius revint avec Agathoclès d'un combat où l'un et l'autre avaient été légèrement blessés ; je fus chargée de les panser.— Tu n'exigeras pas de moi de te peindre l'excès de mon saisissement ; la blessure de Démétrius était à la jambe, celle d'Agathoclès à la main ; je m'avançais auprès de lui sans savoir ce que je faisais, je saisis cette main ensanglantée et mes yeux se remplirent de larmes, lui-même était dans la plus vive émotion ; cette main que je tenais tremblait entre les miennes, son regard était si tendre, si expressif ! je ne pus le soutenir, un tremblement me saisit, et je

fus contrainte de m'asseoir. Démétrius me gronda, il crut que la vue du sang produisait cet effet sur moi. Larissa, me dit-il avec humeur, de la banquette où il s'était couché, quelle est cette faiblesse ? apprends à te surmonter. La femme d'un soldat doit être familiarisée avec les blessures, viens panser la mienne. Je me levai et me mis à genoux devant le petit lit pour cette opération ; je ne sais comment je fis pour y réussir, il loua beaucoup mon intelligence, et me dit d'aller soigner Agathoclès. Je le cherchai des yeux, je le vis appuyé sur la fenêtre, la tête dans ses mains. Tu souffres, lui dis-je doucement, donne-moi ta main blessée ; il se retourna de mon côté. Ah ! Junia, non, je ne me suis point trompée, les yeux du guerrier étaient aussi pleins de larmes, alors les miennes coulèrent avec abondance. — Viens, lui dis-je dès que je pus prononcer un mot, il faut que je panse ta main ; il me suivit auprès d'une table sur laquelle on venait de déposer

tout ce qui était nécessaire pour l'opération, et s'assit vis-à-vis de moi : je m'emparai de sa main qui tremblait autant que la mienne, ses yeux se fixèrent sur moi, je n'eus pas la force de les éviter une seconde fois ; je ne détournai pas les miens, et les larmes qui les remplissaient lui dirent assez ce qui se passait au fond de mon ame : à son tour il saisit ma main et la pressa sur son cœur ; mes larmes devinrent si abondantes, que je ne voyais plus ce que je faisais : il passa un bras autour de moi, et me dit à voix basse : ô ma Larissa ! comment est-il possible de renoncer à toi ? Mon émotion devint si forte que je ne pouvais articuler un seul mot ; mais je parvins facilement à détourner son bras ; il céda à mon premier mouvement pour me dégager. La présence de Démétrius, l'idée qu'il pouvait nous avoir vus, m'anéantit ; je me retournai, heureusement il était placé du côté opposé et ne pouvait nous voir. Agathoclès comprit le sens de mon mouvement ;

il se recula un peu, son regard se fixa sur la terre, il me tendit sa main blessée, et je finis ce qui me restait à faire. Souffres-tu encore beaucoup? lui demandai-je lorsque j'eus achevé, et tenant encore sa main entre les miennes. — Les douleurs ont cessé, me répondit-il, tu m'as guéri; son regard me dit assez le sens de ces paroles : il serra encore une fois ma main, et il sortit précipitamment. Je rangeai aussi vite que possible mes instrumens et mes ligatures, et me retirai aussi par une autre porte, pour me remettre quelques instans dans la solitude avant de revenir auprès de Démétrius. — Je versai des larmes brûlantes, et cependant bien douces. Cette scène ne sera pas la dernière de ce genre, je ne vois nulle part du secours contre la faiblesse de mon cœur. — Démétrius, qui a des principes très-sévères sur les devoirs des femmes, et qui est accoutumé à une foule de soins qu'il n'aime pas à recevoir de ses domestiques, exige absolument que je l'accompagne

tant que ma sûreté personnelle ne court aucun danger : j'ai cherché à le dissuader, j'ai féint des craintes que je n'avais pas; mais la véhémence avec laquelle il me répondit, me prouva que je ne pouvais, sans l'offenser cruellement, résister à sa volonté et le quitter. Je n'ose pas y penser, je connais par expérience les suites de sa colère, et je sais que mon premier devoir est de lui obéir, de le soigner; j'ai juré obéissance aux pieds des autels. —N'ai-je pas juré aussi fidélité entière? — Ah! Junia, que devenir? Je reste, mais c'est avec le pressentiment que bientôt j'en serai la victime. Déjà deux fois j'ai été réveillée au milieu de la nuit par un bruit effroyable ; un officier entra dans ma chambre sans être annoncé, pour m'ordonner, de la part de Démétrius, de tout arranger pour partir dans une heure avec tous mes gens; l'ennemi s'avançait, Démétrius était allé à sa rencontre, et le temps étant trop court pour connaître l'issue du combat; il était urgent de penser à ma sûreté.

J'étais si effrayée, que je pouvais à peine donner les ordres nécessaires. — Démétrius et Agathoclès n'étaient-ils pas en danger? chaque instant qui s'écoulait ne pouvait-il pas me priver de l'un des deux? Enfin, après que tout fut prêt, et n'attendant plus que les derniers ordres pour partir, j'entendis des cris de joie, et le son de nos trompes annonçant le retour de nos guerriers. Cette fois, le danger s'est écarté de moi; mais puis-je y compter toujours? O Junia! c'est un surcroît bien cruel à mes maux que d'avoir à trembler pour ceux qui me sont aussi chers, c'est même le plus grand de tous! Adieu, écris-moi, plains-moi et relève mon courage.

LETTRE XXIme.

AGATHOCLÈS A PHOCION.

Du camp devant Nisibis, août 301.

Un grand espace de temps s'est écoulé, cher ami, depuis ma dernière lettre, où

je t'apprenais que je n'avais retrouvé ma Larissa que pour avoir la certitude cruelle que je l'ai perdue à jamais, et que je suis le plus malheureux des êtres; des jours sans aucun repos succèdent à des nuits sans sommeil; je sens en même temps et l'inutilité de ma passion, et l'impossibilité de la vaincre; chaque jour que je passe auprès d'elle augmente mon amour et mon malheur. Phocion, pourquoi les Dieux sont-ils pour moi ainsi inexorables? Mon cœur est-il coupable, ai-je mérité les tourmens que j'endure et la vengeance des Euménides? J'adore, il est vrai, la femme d'un autre homme; mais ces Dieux qu'on veut que je respecte et que j'encense, ne m'en donnent-ils pas l'exemple? et Jupiter, le roi des Dieux n'a-t-il pas souvent....... mais attesterai-je, pour ma justification, ce que je ne puis croire, et des Dieux que je suis près d'abandonner? Ce n'est pas seulement mon amour pour Larissa qui cause mon trouble et mes combats intérieurs : la religion chrétienne m'interdit

jusqu'à l'espoir que la mienne autorise, elle me sépare pour jamais de la seule femme que j'aie aimée; et, malgré la sévérité de sa doctrine et de ses principes, je me sens involontairement entraîné à les admirer, à les respecter. De tous côtés je vois autour de moi des êtres dont la croyance me paraissait autrefois ridicule, que je traitais de fanatiques insensés, parce que je les jugeais d'après mes préjugés, d'après tout ce qu'on m'avait enseigné dès mon enfance; mais depuis que je vis avec des chrétiens j'ai changé d'opinion sur leur religion, j'y ai trouvé les idées les plus grandes et les plus sublimes, et les espérances les plus consolantes : chez eux les plus nobles efforts de la vertu n'ont pour but que de plaire à un Dieu unique, souverainement saint, qui les voit, les inspire et les récompense dès cette vie; car, dans leurs principes, l'homme vraiment sage et vertueux ne peut pas être malheureux, lors même qu'il immolerait à son devoir, ou à son Dieu, tout ce qui

lui est cher et précieux ici-bas. Ne serait-ce pas là, Phocion, le résultat des systêmes de nos sages philosophes de l'antiquité ? Ils ont entrevu ces grandes vérités, mais n'ayant aucune base, ils erraient à l'aventure au gré de leur imagination, sans savoir où s'arrêter. Chez eux tout était obscurité, chez les chrétiens tout est clarté ; les philosophes doutaient de tout, et le chrétien croit tout avec une foi vive et une conviction entière ; même sans être de leur secte, on se sent entraîné à admirer leurs principes, à leur envier cette tranquillité, cette paix intérieure, qui émousse pour eux les traits du malheur et ne les abandonne pas même dans les circonstances les plus fâcheuses. Larissa, je n'en suis que trop sûr, ne peut pas être heureuse avec un époux qui n'est pas du choix de son cœur ; sévère quelquefois, même jusqu'à la dureté, il aime sa femme. Qui peut vivre avec Larissa et ne pas l'adorer ? Mais il ne le lui témoigne jamais : eh bien, Larissa ne se permet

pas une plainte, pas un murmure; elle dit qu'elle est contente de son sort. Que ce soit par ménagement pour Démétrius et pour ne pas m'affliger qu'elle parle ainsi, ou par un motif de résignation religieuse, elle n'en est pas moins sublime à mes yeux; mais je ne me sens pas la force de l'imiter : accablé sous le poids de mes peines, je voudrais briser les liens de mon existence, et trouver la paix du tombeau.

Nous avons quitté Edesse ; quelques avantages gagnés sur l'ennemi nous ont permis d'avancer jusqu'ici : nous sommes devant la ville de Nisibis, que les Persans occupent encore; Démétrius en a formé le siége, comptant sur un renfort que Galérius lui a promis. Il a ordonné à Larissa de l'accompagner; il l'oblige à supporter tous les dangers, toute la fatigue de la vie militaire, et rarement, bien rarement ! elle en est dédommagée par la tendresse et par la reconnaissance de celui à qui elle sacrifie toutes les douceurs d'une vie tranquille

et paisible. Et moi, Phocion, je suis condamné à voir, à sentir tout ce qu'elle doit souffrir; et je dois me taire, et il faut que je lise, tracé de sa main, et que j'entende de sa bouche, *qu'elle est contente de son sort*, de ce sort si différent de celui dont elle eût joui avec moi, et qu'elle a perdu sans retour! — Non, je ne puis supporter cette pensée, je ne puis la voir appartenir à celui qui ne sent pas la valeur du trésor qu'il possède. J'ai déjà cherché à Edesse à m'éloigner, à obtenir une autre destination qui me plaçât loin du cercle dangereux où je suis retenu comme par magie; mais, bien loin que Démétrius me laisse partir, je suis du petit nombre des intimes qui le suivent constamment, et celui à qui il accorde le plus de confiance: ainsi je vois Larissa tous les jours, je suis continuellement le témoin de sa vertu, de ses combats, de la victoire qu'elle remporte sur elle-même; mais aussi, Phocion! je le suis quelquefois de sa faiblesse; et c'est alors, c'est au

milieu du bonheur de me sentir aimé, que je me trouve mille fois plus malheureux encore. Oui, Larissa m'aime, je le vois, je le sens à chaque instant, malgré ses efforts pour le cacher. — Quelquefois cette flamme qui la dévore perce et me consume. — L'autre jour, une légère blessure à la main et l'ordre positif de Démétrius l'obligèrent à s'occuper de moi; avec quelle tendresse elle me soignait! Ses mains tremblantes serraient la mienne pour empêcher le sang de couler, et ses larmes les inondaient; tout était oublié, elle ne voyait, elle n'aimait plus que l'ami de sa jeunesse, j'avais retrouvé ma Larissa, ma tendre amie. — O Phocion! et moi aussi j'oubliais tout, tout jusqu'à la présence de Démétrius; déjà je la pressais contre mon cœur, j'allais jurer sur ses lèvres un amour éternel, son regard m'arrêta; il se tourna vers son époux, et la foudre tomba de nouveau sur moi: je crus apprendre seulement alors l'obstacle qui nous sépare à jamais; et frémissant du

danger où je l'avais exposée, j'évitai, pendant qu'elle pansait ma main blessée, ce regard que je ne puis supporter, qui porte dans tout mon être un trouble, une émotion que je ne suis plus maître de cacher. J'ignore s'il existe un mortel assez insensible pour voir de sang-froid le regard de Larissa, même lorsqu'il n'exprime que la simple bienveillance; et quand c'est l'amour le plus passionné! Phocion, que tu voies une seule fois les yeux de Larissa se fixer sur Agathoclès, et tu comprendras tout ce qu'ils me font éprouver : jamais aucune femme n'a pu m'en donner une idée, non pas même cette dangereuse Calpurnie, que j'ai craint d'aimer avant d'avoir retrouvé Larissa. — Combien je me trompais! Mes yeux seuls admiraient la beauté de Calpurnie, jamais mon cœur n'a senti auprès d'elle la moindre des émotions que me fait éprouver un seul regard de Larissa; elle n'est pas belle cependant ma Larissa à côté de la brillante Calpurnie; peut-être, au premier moment,

ne serait-elle pas regardée ; mais celui qui aura passé un jour avec elle ne voudra plus regarder qu'elle. Sa taille, moins haute, moins majestueuse que celle de Calpurnie, a une grâce, une élégance remarquable, et qu'elle ne doit qu'à la nature. Son teint peu animé se colore doucement à la moindre émotion. A l'exception de ses yeux, dont la coupe, l'expression, la couleur sont vraiment uniques, ses traits n'ont rien de frappant, mais tous sont d'accord pour peindre son ame et sa pensée ; avant qu'elle ait parlé, on devine, en la regardant, ce qu'elle va dire, et sa physionomie est le miroir de chaque impression qu'elle éprouve : ainsi la bonté, la sensibilité sont son expression habituelle ; mais lorsqu'un sentiment plus exalté se joint à cette expression, se peint dans ce regard vraiment céleste, quel mortel pourrait y résister? J'ose avancer que s'il en existe un, le prix de la vertu n'est pas pour lui, puisqu'il faut qu'il soit dénué de toute sensibilité.

Huit jours plus tard.

Il y a long-temps que je n'ai reçu de tes nouvelles, peut-être qu'en temps de guerre les lettres se perdent aisément. Nous sommes encore devant Nisibis, mais ce ne sera pas pour long-temps, la ville est cernée de tous côtés; depuis quelques semaines Démétrius attend chaque jour inutilement le renfort que César Galérius lui avait promis : il ne peut plus résister à l'impatience, aux murmures, au désir du soldat d'enlever la place d'assaut; il est d'ailleurs urgent que cette affaire se décide, la chaleur et les maladies commencent à se faire sentir dans notre camp. Si le renfort n'arrive pas bientôt, et que l'assaut manque, nous serons forcés de nous retirer et d'abandonner honteusement une entreprise commencée avec courage, et d'une grande influence pour l'issue de cette guerre. Si Nisibis n'est pas à nous, j'avoue que j'espère peu de cette campagne. Il est d'ailleurs positif que l'ancienne inimitié entre

Galérius et notre général, est plus que suffisante pour faire manquer l'entreprise d'assiéger Nisibis, que Démétrius a formée sans y réfléchir assez, et dont il pourrait bien être la victime. Galérius sacrifiera tout pour perdre l'homme qu'il déteste. La haine invétérée de Galérius pour les chrétiens est le motif de celle qu'il porte à Démétrius. Toujours fidèle à sa religion, et cherchant à la répandre autant qu'il le peut, Galérius poursuit par-tout ces sectaires, et voudrait les anéantir; et sans la politique de Dioclétien qui les protége, je ne doute pas que nous ne vissions bientôt une persécution généralement établie contre eux, et leur sang couler par torrens; j'en frémis, car je ne puis m'empêcher de les aimer : ma Larissa n'est-elle pas une chrétienne?

Deux jours plus tard.

Ce que nous devions craindre depuis long-temps et que nous n'osions nous avouer, est devenu une certitude; Galérius ne nous envoie aucun renfort, il

a l'esprit assez vil pour sacrifier à ses passions, à sa vengeance l'armée et le sort de la guerre; nous sommes abandonnés; mais Démétrius trouve, dans sa fermeté et dans celle de ses troupes, suffisamment de forces pour arriver au but dont la haine voulait l'écarter. Demain l'assaut commence; les béliers, les catapultes, les échelles, et tout ce qui est nécessaire pour cette expédition dangereuse est prêt, l'armée est de la meilleure volonté. Un exprès que j'expédie te remettra cette lettre et le rouleau ci-inclus, qui contient mes dernières dispositions sur ma fortune: qui sait si jamais nous nous reverrons? J'ai devant moi une journée imposante : mon dévouement et mes supplications ont enfin obtenu de Démétrius de me placer au poste le plus dangereux. Cette confiance m'honore, et ce danger me promet ou une réputation brillante, ou, ce que je préfère mille fois, le seul remède à mes maux; j'attends donc tranquillement le lendemain.

Il est minuit, tout est calme, un être charmant, j'ose le croire, veille en même temps que moi, et prie pour la conservation de mes jours. O Larissa! lorsque demain tu apprendras peut-être que ton ami n'existe plus, tes combats pénibles feront place à la sensibilité, tu oseras verser quelques larmes pour l'ami de ton enfance. Console mon père, Phocion. Si son fils unique est frappé, il retrouvera un instant toute sa tendresse paternelle; alors quitte Athènes et reviens à Nicomédie : mon testament renferme mes intentions à cet égard; ton esprit doux et tranquille, ton dévouement le dédommageront de la perte de ses trois fils morts à la fleur de leur âge, et il oubliera bientôt celui qu'il a le moins aimé : ainsi, Phocion, tous ceux qui me furent chers gagneront à ma mort, et personne n'en souffrira : le temps sèche toutes les larmes. Adieu, Phocion, je sens dans mon cœur que nous nous reverrons : de quelle manière, sous quelle forme, je l'ignore encore; mais demain peut-être,

un. dard, un cimeterre, me donnera l'heureuse faculté de le savoir avant toi, et d'aller t'attendre dans un meilleur monde.

LETTRE XXIIme.

LARISSA A JUNIA MARCELLA.

Du camp devant Nisibis, septembre 301.

Demain, à l'aube du jour, Nisibis sera attaqué d'assaut, Démétrius conduit lui-même son armée. Agathoclès, à force de prières, a obtenu le poste le plus dangereux. Je comprends très-bien le vœu de son cœur, *la gloire ou la mort :* telle est sa devise ; son ame forte trouvera dans l'une ou dans l'autre le calme dont il a besoin.— Mais ta Larissa, chère Junia, que deviendra-t-elle après le jour affreux qui se prépare ? C'est ce dont personne ne s'occupe, et moi-même bien moins encore. Je puis aussi peu écrire que penser avec quelque suite.

Depuis deux mois je n'ai rien reçu de toi, Junia, et demain peut-être tu m'adresseras en vain les paroles de ta tendre amitié; je ne pourrai plus les entendre : mon cœur est si oppressé! Tantôt je sens circuler mon sang avec véhémence, l'instant après il me semble déjà glacé. J'ai beaucoup souffert en ma vie, mais jamais je n'avais éprouvé une telle angoisse; je ne puis pas même prier, je me prosterne, mais pas une idée nette ne se présente à mon esprit, et je ne fais que gémir; les larmes, seul bien qui reste aux malheureux, me sont aussi interdites; ma tête brûle, et pas une larme ne vient la rafraîchir. — Prie pour moi, Junia... que veux-je? dans quel but? Hélas! bien avant que cette lettre te parvienne mon sort sera décidé! Ma main tremble si fort, que je ne puis plus écrire. Adieu.

LETTRE XXIIIme.

LARISSA A JUNIA MARCELLA.

Nisibis, septembre 301.

La coupe amère du malheur a passé cette fois loin de ton amie ; Nisibis est conquis , et Démétrius et Agathoclès vivent encore : ce dernier n'a point de blessures, et mon époux, grâces en soient rendues à Dieu , n'en a que de légères. Ah ! mon amie , je me trouve si heureuse , et cependant combien de dangers m'entourent encore ! mais je les oublie , et je ne cesse de rendre des actions de grâce à l'Être-Suprême, qui m'a conservé deux êtres si chers à mon cœur , et m'a préservée du désespoir. Il a plu à la Providence , dont les voies mystérieuses ont toujours dirigé ma vie , de former entre mon ami et moi un nouveau lien. Ce sentiment, qui me paraissait si condamnable, est à présent justifié ; il m'est

permis de l'aimer, de le chérir comme un bienfaiteur; Démétrius doit la vie à la fidélité, au courage, au dévouement d'Agathoclès : ô Junia, quel sentiment divin renferme cette idée ! Il m'est permis de l'aimer, de le regarder comme un frère, et j'ose lui montrer cette amitié si pure, cette reconnaissance si tendre; loin d'être un crime, elles sont devenues un devoir. Junia, je suis satisfaite, je ne demande plus rien; et quand même mon bonheur actuel ne devrait pas durer long-temps, j'aurai du moins été heureuse pendant ce court espace : ce moment m'appartient; l'avenir, quel qu'il soit, ne peut me priver de ce rayon de lumière qui a ranimé mon existence; il me donnera la force de supporter les malheurs qui m'attendent, car je vois déjà l'horizon qui s'obscurcit, — mais non pas pour moi, Junia. Démétrius et Agathoclès vivent encore, et tout est bonheur pour ta Larissa. Je vais te donner quelques détails sur cette mémorable journée.

Malgré les dangers de son poste, Agathoclès fut le premier qui escalada les murailles. — Tu me permettras de passer sous silence cette scène de carnage et de mort. Après un combat de deux heures, nos troupes entrèrent dans la ville, leur commandant à leur tête : Démétrius, d'un autre côté, réussit aussi dans son entreprise; mais comme l'ennemi s'était attendu que l'attaque aurait principalement lieu sur ce point le plus faible de la place, il rencontra une plus grande résistance, et le combat fut de part et d'autre d'une opiniâtreté sans exemple. Ce fut ainsi que les nôtres arrivèrent jusque sur une grande place, où la garnison fit payer cher chaque pouce de terrain que nos troupes lui enlevaient. Démétrius, qui était enfin maître de cette place, vit sortir tout-à-coup d'une petite rue un corps de troupes ennemies, très-supérieur en nombre. Il fut attaqué avec impétuosité; ses braves soldats tombaient autour de lui : il se défendait presque seul contre cet essaim

en fureur, et il allait succomber. Un des siens eut la présence d'esprit de se rendre auprès d'Agathoclès, et de l'avertir du danger qui menaçait son général. Oubliant toute considération personnelle, dédaignant jusqu'à la gloire de la victoire qu'il avait remportée, il rassembla à l'instant quelques soldats dévoués, et, mille fois au risque de sa vie, il se fit jour à travers l'ennemi pour arriver à Démétrius ; il le joignit au moment où mon époux, déjà tombé, allait recevoir le coup mortel, et il para de son cimeterre l'arme déjà levée sur la tête de Démétrius, et le couvrit de son bouclier. Il défendit ainsi sa vie au risque de la sienne, jusqu'à ce qu'un renfort arriva, et permit au vertueux Agathoclès de soigner celui qu'il venait de sauver ; il le porta lui-même dans une maison voisine, et ne s'occupa que des arrangemens nécessaires pour soulager le bessé. Dès que l'ennemi eut entièrement évacué la place, il m'envoya un exprès, avec tout le ménagement

dont son cœur est susceptible. Je volai vers Démétrius, que je trouvai, il est vrai, faible et souffrant, mais de très-bonne humeur, satisfait de la victoire, et plein de reconnaissance pour *son sauveur*, comme il se plaisait à nommer Agathoclès : il m'ordonna de le regarder comme un frère et comme un ami ; et il me fut bien doux d'obéir.

Le lendemain de mon arrivée à Nisibis, j'ai reçu une lettre de toi, qui a été bien retardée sans doute par mon changement de domicile. Tu m'y parles avec tout l'intérêt de la véritable amitié, joint à la sévérité d'une vertueuse chrétienne, sur ma situation ; non seulement tu me conseilles, mais tu me demandes avec instance de fuir un danger auquel tu crois que je succomberais infailliblement : tu ne trouves d'autre moyen de me sauver, qu'une séparation totale et prompte avec celui que je ne puis m'empêcher d'aimer. Tu exiges, cruelle amie ! que je me rende coupable de désobéissance envers Démé-

trius, que je m'expose à sa colère, à ses reproches, plutôt que de m'exposer à revoir le dangereux ennemi de mon repos et de ma vertu.

Je ne nie point que cette séparation n'eût peut-être été très-salutaire si elle avait pu s'effectuer tout de suite. Toi, Junia, tu en aurais eu la force, et depuis le premier jour où le hasard t'aurait présenté celui que tu n'aurais pas cessé d'aimer, tu ne l'aurais plus revu. —Mais moi, je ne suis pas encore une Junia, et..... ne me gronde pas, je t'en conjure, je ne puis me soumettre à un devoir aussi cruel, et je ne crois pas en avoir besoin : d'ailleurs cela ne me serait plus possible ; Démétrius est extrêmement malade, non pas de sa blessure, mais d'une fièvre qui lui est survenue et qui ne lui permet pas de se lever. La volonté du ciel est clairement prononcée : je dois rester auprès de mon époux malade et lui consacrer mes soins. Mes rapports avec Agathoclès ont tout-à-fait changé ; cet embarras, cette

gênes ont cessé depuis qu'un nouveau lien, celui de la reconnaissance, autorise et cimente notre attachement réciproque. Démétrius traite à présent Agathoclès avec l'amitié d'un père; il ne peut se passer de l'avoir auprès de lui, il partage mes soins : mon époux paraît recevoir ceux de son légat avec autant de plaisir au moins que les miens : ô Junia, que je suis heureuse! Lorsque Démétrius sommeille, il s'établit alors entre Agathoclès et moi une conversation sur le passé, qui le rend présent à mon cœur; nous nous entourons de souvenirs aussi purs que touchans: celui de sa respectable mère, à qui nous avons tous les deux tant d'obligations, revient sans cesse, et nos larmes coulent ensemble; elle se place encore entre nous deux comme aux jours de notre heureuse enfance, elle sanctifie notre attachement, en bannit tout ce qui ressemblerait à la passion, et nous jouissons avec délice du bonheur de nous aimer encore avec autant d'innocence

que lorsqu'elle nous réunissait dans ses bras maternels. Démétrius se réveille et sourit de plaisir en nous retrouvant près de lui : nous lui faisons une lecture, ou nous entamons un entretien intéressant, dont le sujet ordinairement est notre sainte religion, ses dogmes et sa doctrine. Tu sais que Démétrius est un chrétien comme il y en a peu, et que son zèle ardent lui a déjà suscité bien des chagrins; malgré cela il ne peut se modérer : il cherche à persuader notre ami de la vérité de cette sainte doctrine, et du bonheur assuré qu'elle lui promet dans l'autre vie, s'il a le courage de l'embrasser... Et Agathoclès? ah! Junia, comme cela me fait du bien! Agathoclès paraît persuadé de la sainteté de notre religion, bien plus que je n'osais l'espérer. Démétrius, qui réfléchit sur son état en homme sage et qui ne se fait aucune illusion, a désiré, en dernier lieu, de recevoir la communion. Toute notre maison assista à l'auguste cérémonie, sans en excepter Agathoclès,

quoi qu'il lui fût impossible d'y prendre part comme chrétien. Je vis qu'il était très-ému, et édifié de la piété qui régnait dans l'assemblée ; il se mit à genoux en même temps que nous, et il offrit au *Dieu inconnu* son tribut d'amour et d'admiration : c'est ce qu'il m'a dit ensuite. Jamais, Junia, il ne m'avait encore paru aussi intéressant, aussi vertueux, aussi digne d'être aimé que dans ce moment-là ! je me sentis irrésistiblement entraînée vers lui : ah ! j'aurais pu en présence de tout le monde, et de mon époux lui-même, lui avouer mon amour pur et saint. Je lui dis que j'avais prié mon Dieu avec ardeur pour lui et pour son bonheur, et que je le faisais tous les jours ; je vis ses yeux se mouiller de larmes : il prit ma main, il la pressa en silence contre son cœur, et il se retira précipitamment. — M'a-t-il comprise, Junia ? sait-il ce que j'ai voulu lui dire, et quel bonheur je lui désire ?

O ma Junia ! laisse-moi verser dans ton cœur mes espérances, mes projets

mes plaisirs : je fus malheureuse si long-temps ! Ne m'en veux pas si un rayon salutaire vient éclairer mes jours, et si je me laisse entraîner à sa douce et consolante lumière.

Rien n'est hasard dans ce monde, tout est destin, tout est dirigé par une Providence qui donne à la nature entière des lois immuables, qu'il ne lui est pas plus possible d'enfreindre que de rappeler le jour d'hier : tout nous entraîne vers un but sublime, tout concourt à l'accomplissement de la volonté suprême du grand Être. Il ne résulte pas de cette incontestable vérité, que nous soyons forcés d'agir comme des machines ; l'Être-Suprême nous a doués d'une raison et d'une conscience ; et sous la conduite de la première et l'inspection de la seconde, de la liberté de choisir et de rejeter, de concourir aux vues du grand Tout ou de nous en éloigner, de faire ainsi notre bonheur ou notre malheur individuel ; mais nous ne pouvons rien changer à la chaîne des événemens. Nos

actions sont ou grandes ou rétrécies, ou coupables ou vertueuses, suivant l'empire que nous laissons prendre à nos passions; mais nous pouvons concourir, pour notre part, au but toujours noble, toujours élevé que Dieu se propose. Je puis donc m'abandonner à la douce idée que les évènemens qui viennent de se succéder, sont tous arrivés pour le but que Dieu se proposait à l'égard d'Agathoclès. Pourquoi, parmi tant de généraux sous lesquels il pouvait servir, s'est-il trouvé précisément associé à celui auprès duquel il a retrouvé son amie d'enfance? pourquoi a-t-il été par cela même rapproché d'une famille composée des plus zélés chrétiens? pourquoi fut-il appelé à conserver la vie à Démétrius, à obtenir son amitié? pourquoi ta lettre, qui m'aurait peut-être engagée à Edesse, à me séparer de lui à tout prix, ne m'est-elle parvenue que lorsque ce sacrifice m'était impossible? Toutes ces circonstances se sont réunies peut-être pour qu'Agathoclès devînt chrétien, et pour lui ac-

corder ainsi ce qui lui manquait pour être aussi parfait que peut l'être un mortel. Agathoclès chrétien ! Junia, pense à cette vertu sévère, à cette ame si noble, si élevée, à cet esprit si supérieur, fortifié par le christianisme. Je ne me plaindrai plus de mes peines, je souffrirai tout sans murmure; je n'ai pas trop payé ce moment de bonheur, de huit ans de sacrifices.

Ta lettre me fait espérer l'arrivée d'Appellès, mon respectable instituteur; il n'est point encore ici : je comprends que la guerre, la destruction qui en est la suite, et notre changement de demeure aient retardé son arrivée. Combien je désire de le voir ! J'espère beaucoup du pouvoir de sa foi et de son éloquence si persuasive sur l'ame d'Agathoclès : si Appellès réussit à achever ce grand ouvrage, c'est une obligation de plus que j'aurai à ton amitié et aux soins paternels de Théophon. — Vous m'envoyez Appellès pour soutenir mon courage, et quel frère, quel associé il va

vous donner! Assure Théophon de ma tendresse filiale, dis-lui que mon esprit est actuellement plus tranquille. Démétrius se trouve mieux, et l'attribue à nos soins; j'éprouve une joie, un contentement qui me rappelle mon heureuse enfance: pour la première fois, depuis huit ans, je pense à l'avenir sans crainte et sans terreur. Quoi qu'il puisse m'arriver, je suis prête à le recevoir avec soumission; et l'objet auquel je dois renoncer, j'y renoncerai sans murmure: et c'est beaucoup.... J'aurais été la plus heureuse de toutes les femmes: — Dieu ne l'a pas voulu. S'il me veut pour lui, pour lui seul, m'est-il permis de m'en plaindre? Adieu, ma Junia.

LETTRE XXIVme.

AGATHOCLÈS A PHOCION.

Nisibis, septembre 30r.

Je vis encore, j'ai été trompé dans mon attente de voir finir mes combats et mes

peines; une nouvelle existence a commencé pour moi, elle est entre la félicité des Dieux et les tourmens du Tartare; ils se succèdent l'un à l'autre avec une telle rapidité, que je crains de perdre la raison : la nature doit succomber enfin sous les efforts auxquels je suis condamné.

Il fut un temps où l'idée de voir continuellement Larissa m'aurait entraîné à mille extravagances pour surmonter les difficultés; j'aurais tout sacrifié pour lire dans son cœur, pour entendre les doux accens de sa voix. Je pense et sens encore de même, Larissa est toujours pour moi l'objet le plus cher et le plus précieux; je la vois à chaque instant, je lui parle sans cesse; elle ne me fuit plus, elle m'écoute avec bonté, elle me témoigne de l'attachement, de l'amitié, j'ose dire même de l'amour, quoiqu'elle croie le cacher avec soin; et malgré cela, Phocion, loin d'être heureux, je suis en proie aux tourmens de l'enfer: elle ne se doute pas du mal qu'elle me fait et de mon désespoir.

Ma dernière lettre te disait que nous étions à la veille de donner assaut à Nisibis; c'était une entreprise bien hasardée avec aussi peu de troupes, et le renfort qu'on nous avait promis nous ayant manqué : tout dépendait du succès, nous étions perdus si nous n'avions pas réussi; et si la victoire était à nous, il en résultait un avantage immense pour l'armée. La veille, je pris congé de Larissa, l'esprit troublé par mille inquiétudes; ce pouvait être le dernier moment de mon existence, et je le désirais; tout, au contraire, m'annonçait les craintes mortelles de mon amie. — Un sentiment délicieux vint inonder mon ame et me rattacher à la vie, puisque j'étais aimé.

Le lendemain, nous conduisîmes nos troupes à l'assaut. Tu sais, Phocion, que dès ma jeunesse je n'ai pas redouté la mort, que je l'ai affrontée mille fois, et que je la regardais comme une amie qui vient nous délivrer de nos peines; mais ici elle se présentait à moi de tous côtés sous les formes les plus hideuses : je

voyais des hommes acharnés contre d'autres hommes, contre leurs semblables, se la donner avec mille tourmens. La nature fut révoltée, et j'étais honteux de commander à de tels monstres, et d'être obligé d'ordonner cet affreux carnage. J'escaladai la redoute, marchant sur les cadavres de mes compagnons d'armes, de mes braves soldats, de mes amis, qui tombaient de tous côtés sous les coups des ennemis ; j'échappai par miracle.... O Phocion! qu'est-ce que c'est que la valeur tant vantée des héros ? étourdissement, insensibilité et bonheur. Pourquoi ne fus-je pas percé d'une flèche, écrasé par une pierre, tandis qu'autour de moi ils tombaient par centaines? Eux qui sans doute désiraient plus que moi de vivre, qui le méritaient mieux, dont la valeur plus éprouvée aurait été plus utile que la mienne, ils sont morts et déjà oubliés ! Je vis, et on vante mon courage et ma prudence : qu'ai-je donc fait de plus que tant d'autres victimes? et pourquoi moi, précisément moi? O

Phocion ! que n'ai-je péri devant Nisibis !

Je venais de pénétrer dans la ville à la tête d'un petit nombre de braves gens qui m'étaient restés, lorsque je vis accourir à moi un soldat blessé, pour m'avertir que Démétrius avait perdu tous les siens sur la grande place, où les ennemis l'avaient cerné, qu'il en était entouré, et qu'à moins d'un miracle il allait succomber et perdre la vie. Je quittai sans balancer mon poste, au risque de perdre le fruit de tant de peines, pour voler au secours de l'époux de Larissa. La Providence exauça mes vœux, et, tu peux m'en croire, jamais on n'en forma de plus désintéressés ; l'ennemi fut dispersé : Démétrius, qui se défendait avec une valeur au-dessus de son âge contre un gros d'ennemis, tomba au moment où je l'eus atteint, couvert de blessures et affaibli par la perte de son sang ; je le couvris de mon bouclier et je retins l'ennemi jusqu'à ce qu'un renfort vînt nous tirer de peine. Démétrius fut

transporté dans une maison voisine. Un offcier sur qui je pouvais compter fut envoyé par moi à Larissa, pour lui apprendre avec ménagement les blessures de son époux, et l'accompagner jusqu'à la ville. Elle vint aussitôt; Démétrius la reçut avec plus de tendresse que je ne l'en croyais capable, et me présenta à elle comme son sauveur. — Phocion, j'avais cru aimer Larissa de toutes les puissances de mon ame, j'avais admiré cette figure si intéressante et si expressive, mais je ne la connaissais pas encore: au moment où elle apprit que son mari me devait la vie, elle vint à moi les bras ouverts, les joues couvertes d'une douce rougeur, les yeux.... Ah! qui peindra les yeux de Larissa animés par l'amour et la reconnaissance? En présence de son époux, elle me serra dans ses bras, et prononça, d'une voix entrecoupée, les noms de frère, d'ami, de bienfaiteur. Ah! Phocion, qu'elle était belle et combien je l'adorai! Un tremblement général me saisit, je sentais un feu brû-

lant circuler dans mes veines; avec transport j'aurais consenti d'expirer à l'instant même, pour oser la presser contre mon cœur, et lui dire ce que j'éprouvais : mais lui rendre simplement son amitié fut au-dessus de mes forces, et je craignis de n'être plus le maître de mes transports, si je me laissais aller à lui en témoigner la moindre partie. Je restai donc comme une statue, sans mouvement, sans proférer une parole; c'était le seul moyen de cacher à elle et à Démétrius l'ardeur qui me consumait, et l'orage qui tourmentait mon ame. Elle ne comprit point mon silence et n'a aucun soupçon des tourmens que j'éprouve depuis ce moment-là.

Heureuse Larissa ! elle m'aime aussi, je n'en doute pas; mais la pureté de son sentiment lui donne le change sur sa nature : elle donne à notre relation actuelle le nom d'amour fraternel; elle croit m'aimer comme la plus tendre sœur, et s'y abandonne sans réserve aux yeux même de son époux, dont la bonté pa-

ternelle pour moi l'encourage : il voit avec plaisir que sa femme témoigne à son sauveur une estime particulière, et trouve fort naturel que des amis d'enfance soient sur un ton amical et familier. O Phocion ! quelle paix, quelle innocence doit régner dans l'ame de Larissa ! puisqu'elle peut s'abandonner à son sentiment sans crainte, se tromper elle-même sur sa nature, et ne pas se douter des peines que j'éprouve. Lorsque près du lit de son mari, elle s'occupe de lui avec une sollicitude filiale, et qu'elle a passé des heures pénibles dans l'inquiétude et la fatigue, elle s'assied vis-à-vis de moi et me regarde avec une douceur inexprimable ; je vois alors le contentement se peindre dans tous ses traits ; elle trouve la récompense de ses peines dans un moment de doux entretien avec son ami ; je vois alors cet étonnant mélange de grandeur et d'innocence, de raison et de sensibilité, qui se montre à chaque mot qu'elle prononce : je pense à ce qu'elle aurait été pour moi,

à ce qu'elle est à présent pour un autre. Je sens que je dois à elle, à son époux de cacher le feu qui m'embrase ; et voilà, Phocion, ce qui est absolument au-dessus de mes forces. Je ne puis pas supporter plus long-temps cette contrainte, je dois la fuir si je veux conserver ma raison et ton estime, et rester fidèle à mes principes.

Démétrius a encore d'autres motifs pour me retenir auprès de lui ; je soupçonne qu'il a conçu le projet de me persuader d'embrasser le christianisme : il fait tout ce qu'il peut pour me présenter cette doctrine sous le jour le plus respectable ; mais ne suffit-il pas que ce soit la religion de Larissa pour me la faire aimer et respecter ? Depuis que je vois, et les vertus sublimes qu'elle inspire à cette femme vraiment céleste, et la manière de vivre des chrétiens, je n'ai plus de prévention contre eux ; j'estime même une grande partie de leurs dogmes. Mais devenir chrétien, faire partie d'une secte si généralement mé-

prisée, c'est à quoi je me déciderai difficilement, du moins pendant la vie de mon père, et tant que les chrétiens n'auront pas surmonté la foule de préventions dont on les accable. Je crois qu'on leur fait tort en grande partie, mais je suis loin cependant d'une entière persuasion; et malheur à celui qui abandonne la religion de ses ancêtres, sans être complétement convaincu! J'ai assisté à quelques-unes de leurs cérémonies; elles m'ont, je l'avoue, pénétré de respect et d'attendrissement; et si c'était le but de Démétrius, je dois convenir qu'il a réussi : mais combien je fus plus touché encore, quand Larissa, avec une expression de sensibilité dont il est impossible de se former une idée, vint me dire qu'elle avait prié son Dieu pour mon bonheur, et qu'elle le lui demandait tous les jours! Phocion, entendre ces paroles sortir d'une bouche adorée, et rester en apparence insensible, et ne pas tomber à ses pieds pour lui jurer un amour éternel, est un effort de vertu

dont je ne serai plus long-temps capable. Tôt ou tard je me trahirai, je le sens; ce n'est qu'à force de combats que je garde encore devant Démétrius ce masque trompeur d'indifférence, près de tomber à chaque instant; et combien de malheurs seraient la suite d'un seul moment de faiblesse pour Larissa, pour Démétrius, pour moi-même! Je veux fuir, je le pense et je le dois. Du moment que Démétrius sera assez bien pour soutenir une conversation avec moi sur ce sujet, je le prierai instamment de me rendre ma liberté; si, comme je le crois, il s'y refuse obstinément, alors un ordre de César, que j'obtiendrai par l'influence de Tiridate, terminera tout. Je m'éloignerai à tout prix de ce séjour dangereux, et je retrouverai, j'espère, les forces qui sont prêtes à m'abandonner. Phocion, tu retrouveras ton élève digne encore de toi et de ton amitié.

LETTRE XXVme.

CALPURNIE A AGATHOCLÈS.

Rome, septembre 301.

Il y a si long-temps, mon aimable ami, que nous n'avons reçu réciproquement de nos nouvelles, que je suppose que tu me crois dans l'Elysée ou dans le Tartare ; c'est aux Dieux à décider lequel des deux je mérite. J'aurais eu les mêmes doutes à ton égard, si les bruits publics n'avaient pas remplacé l'activité de correspondance qui manque à notre fragile amitié ; ils m'assurent que tu es encore au nombre des vivans et comblé de gloire : la renommée parle de toi comme d'un héros, et je t'avoue que je prête une oreille attentive lorsqu'elle m'apprend les faits mémorables de l'ami.... de notre maison. Cependant je me suis rendu justice, et j'ai senti qu'une lettre de femme ne devait pas

risquer d'arriver sur le champ de bataille, et de sauver peut-être la vie à quelque ennemi. Tu n'attribueras qu'à ce scrupule patriotique que je n'aie pas répondu à ta dernière lettre, datée de Nicomédie, où tu me mandais que tu partais pour l'armée. Nous savons à Rome tout aussi bien que toi tout ce qui s'est passé ; j'aurais donc gardé encore mon courageux silence, mais un devoir impérieux, celui de l'amitié pour une femme malheureuse, m'engage à mettre de côté toute autre considération, pour réclamer de ta générosité des secours, ou tout au moins des conseils en faveur de mon amie.

Il m'est infiniment pénible d'être obligée d'accuser un homme que tu regardes comme ton ami, et qui peut-être est estimable à tout autre égard : combien d'hommes pleins d'honneur et de droiture avec les autres hommes se permettent d'en manquer avec les femmes ! C'est de ton ami, c'est d'un être de ton sexe dont je viens me plaindre à toi ;

juge par là de la confiance sans bornes que j'ai dans ta justice et dans ton impartialité.

Tu connais les rapports qui existaient entre Sulpicie et Tiridate; lorsqu'il quitta Rome ce printemps, les droits de Sulpicie à sa fidélité étaient incontestables : elle la méritait par un amour sans exemple et des sacrifices sans nombre, et par l'espérance d'être unie à lui par un nœud légitime, fondée sur les sermens les plus sacrés et les plus solennels.—Il partit, et laissa Sulpicie en butte aux reproches et aux mauvais traitemens de ceux qui avaient des droits sur elle, et qui se croyaient permis d'employer tous les moyens pour empêcher cette union. Il ne pouvait s'abuser sur les malheurs de toute espèce dont elle serait la victime pendant leur séparation : un mari d'un esprit commun et rétréci, l'environne d'un avilissant espionnage, et ne lui laisse de libre que la pensée : un père dur et barbare l'accable des reproches les plus cruels et les moins mérités. Sulpicie est

la plus vertueuse des femmes, car il y a bien plus de mérite à celle qui résiste à une passion telle que celle qu'elle ressent et qu'elle inspire, qu'à suivre froidement la ligne du devoir sans avoir à combattre; elle aime passionnément pour son malheur, mais le cœur seul..... A quoi bon te dire ce que tu sais aussi bien que moi? Tiridate n'a sans doute rien eu de caché pour toi, et tu connais la nature d'une relation, que tu jugeais une fois avec trop de sévérité. Peut-être que tu penses à présent différemment, et qu'une expérience tardive t'a rendu plus indulgent pour les faiblesses du cœur; quoi qu'il en soit, j'espère au moins que tu seras entièrement de mon avis: la persévérance et la constance dans son amour et dans ses projets pouvaient les justifier à tous les yeux, et dédommager un jour la pauvre Sulpicie de ce qu'elle souffre. Que doit-elle éprouver, cette femme infortunée, lorsque de tous côtés elle entend dire et confirmer que le léger Tiridate, enfoncé dans la volupté asiati-

que, entouré de femmes séduisantes et faciles, va sans réflexion de l'une à l'autre, s'enivre de plaisir dans une cour dépravée, et n'a plus un moment pour s'occuper des affaires les plus importantes, du trône de ses pères et du bonheur de celle qui s'est sacrifiée pour lui et qui vit dans les larmes. Tu verras par une lettre que je t'envoie, que ma pauvre Sulpicie est captive à Baies, où ses persécuteurs la retiennent pour la priver des consolations que mon amitié lui offrirait : tu verras ce qu'elle souffre. L'esprit rétréci de Serranus redoute mon influence, et Sulpicius ne voit en moi qu'une rusée médiatrice : mais aussi comment serait-il possible que l'ame grossière de ces deux hommes, qui n'éprouve et ne croit à aucun sentiment vertueux, pût s'élever à la belle idée que l'on peut s'aimer véritablement et avec une parfaite pureté ? Cela seul doit plaider en faveur de Sulpicie, aussi la plaint-on généralement bien plus qu'on ne la blâme ; tandis que l'homme pour lequel elle

souffre toutes ces persécutions l'oublie dans les bras des courtisannes asiatiques, et lui fait souffrir des tourmens mille fois plus cruels encore par l'idée de son infidélité, que ses parens par leur barbarie.

Je veux bien croire que la renommée a beaucoup exagéré les torts de Tiridate, et qu'on a supposé bien des choses qui n'existent pas; mais quand il faudrait en rabattre la moitié, il en resterait encore assez pour rendre Tiridate bien coupable : il l'est d'autant plus à mes yeux qu'il joint la fausseté à la perfidie; car il écrit encore souvent à Sulpicie des lettres très-passionnées, mais qui ne la rassurent pas; elle les lit à présent avec une disposition, un doute qui empoisonne chaque parole, et chaque réflexion est un coup de poignard pour ce cœur si blessé et si sensible, qui n'avait d'autre consolation que sa confiance dans celui à qui elle l'a donné.

Dans cet état des choses, et dans l'incertitude où nous sommes sur les vrais

sentimens de Tiridate, je m'adresse à toi, et j'espère tout de la noblesse de tes sentimens, de ton amitié pour moi et pour Sulpicie, et de tes relations intimes avec le prince d'Arménie. Avant tout, je te prie de te procurer des renseignemens exacts sur la vie qu'il mène et sur ce qu'il pense; je remets ensuite à ton jugement et à ta sensibilité le soin de faire les démarches que tu croiras convenables, sans exposer ni compromettre mon amie. Conduis cette affaire comme tu le voudras; je remets en toute confiance entre tes mains le sort de ma Sulpicie, et j'attends de toi, sinon des secours, du moins du soulagement et des consolations.

Mon père et mes frères se portent à merveille, et me chargent de mille amitiés pour toi. Si tu trouves nécessaire de me répondre, n'oublie pas, je te prie, de me mander où tu séjourneras. Nous ne savons pas toujours à Rome où nos armées se trouvent, et un légat n'aura peut-être pas toujours le bonheur de

vivre dans la maison de son général, de partager ses plaisirs et ses peines, et de pouvoir dévouer sa vie à tout ce qui le touche.....Salut à celui qui m'entend.— Je n'en suis pas moins ton amie, à la vie, à la mort.

LETTRE XXVIme.

(*Incluse dans la lettre précédente.*)

SULPICIE A CALPURNIE.

Baies, septembre 301.

Avec toutes les peines et les sacrifices imaginables, qui me coûtent plus que je ne puis le dire, je suis enfin parvenue à gagner un de mes esclaves, qui m'a promis de te faire remettre cette lettre. —Grands Dieux ! moi corrompre des gens pour les faire manquer à leurs devoirs et désobéir à leur maître ! A quel abaissement me force la juste défense de moi-même, qui est permise, même aux êtres les plus faibles ! — Moi qui

abhorre toute espèce de détour et de trahison, je suis obligée de tromper, de m'abaisser à la prière, pour rendre un esclave infidèle à son maître...... O Dieux ! Dieux ! quelle situation ! Je suis près de succomber à mon désespoir.— Mourir, ce n'est rien; les portes de la mort sont toujours ouvertes, et celui qui sait mourir n'a pas besoin de tromper; mais vouloir mourir, et ne pas le pouvoir; n'être seule dans aucun moment, suivie à chaque pas, écoutée à chaque mot, n'avoir pas un tiroir, pas un meuble qui ne soit ouvert et visité plusieurs fois dans la journée; être privée de tous les moyens de faire finir une situation aussi désespérante; secouer ses chaînes dans une rage impuissante, sans pouvoir les rompre : voilà la position la plus affreuse qu'une mortelle puisse éprouver. On a découvert, pendant que j'étais encore à Rome, que je recevais des lettres d'Asie par ton entremise, et que ma liaison avec Tiridate existait encore : Serranus et mon père se déci-

dèrent alors d'user de la plus grande rigueur. Je fus traînée dans cette solitude, où l'on me traite en criminelle; on se fait un devoir de me rendre la vie aussi amère qu'il est possible; et cependant, malgré le désespoir où l'on me livre, je pourrais encore, au milieu de tant de maux, jouir du bonheur suprême.

Oui, Calpurnie, je le répète, plus on s'obstine à me rendre la plus malheureuse des femmes, et plus je pourrais être heureuse si j'étais encore aimée : bonheur ou désespoir, voilà quelle est l'existence d'une ame sensible et passionnée. —En vain le sort s'acharne contre elle et l'accable des persécutions les plus cruelles, elle oppose à ses coups ce seul mot, *je suis aimée*, et le malheur s'évanouit pour faire place au sentiment le plus délicieux, et ce qu'on souffre pour celui qui vous aime devient une jouissance. Celle qui possède en entier un cœur et qui peut s'y reposer en toute confiance, ne peut pas être malheureuse; quel que soit son sort, on ne craint plus

aucun danger, aucun sacrifice, rien ne coûte pour ce qu'on aime; que tout dans la nature, que les Dieux même soient contre elle, que lui importe? elle aime, elle est aimée..... Insensée que j'étais, comment ai-je pu me plaindre lorsqu'un enchaînement de circonstances naturelles éloignait de moi mon Tiridate? Je croyais être bien malheureuse, et ce n'est qu'à présent que je le suis; mes plaintes étaient injustes, et mes peines des bagatelles, en comparaison du martyre qui me consume. — J'étais aimée et j'osais murmurer! O Dieux! rendez-moi ce temps où je n'avais à pleurer que son absence, où je vous importunais de prières inconsidérées pour me le rendre. — Ah! ce n'est plus lui que je vous redemande, c'est son amour, c'est ce cœur qui ne battait alors que pour moi. *J'étais aimée et je ne le suis plus!* cruelle, affreuse idée, qui me déchire comme un feu dévorant! Aucun langage ne saurait exprimer le supplice renfermé dans ces mots : *Je ne suis plus aimée.*

C'est là, tu peux m'en croire, le seul malheur que l'on puisse éprouver en aimant, oui, le seul véritable; tous les autres sont des chimères. Pendant deux jours j'ai nourri le trompeur espoir que mes persécuteurs avaient imaginé ces calomnies pour me détacher de Tiridate; mais à présent j'ai des preuves incontestables que tout est vrai, et que je suis la plus infortunée des femmes. Marcius Alpinus de Nicomédie, un homme froid, raisonnable, qui voit les choses telles qu'elles sont, et qui n'a nul intérêt à en imposer sur une chose qui lui est aussi indifférente, a écrit à un de ses amis à Rome, et mon frère a obtenu cette lettre de la personne à qui elle est adressée: deux des plus belles femmes de la cour, mariées, et du plus haut rang, partagent avec les courtisannes les plus renommées, les hommages de celui que je regardais déjà comme ma propriété, et qui m'a juré tant de fois que j'étais pour lui la seule femme dans l'univers. — Illusion trompeuse! Sermens, honneur,

fidélité, la gloire, le trône même, tout a disparu à ses yeux éblouis par la volupté, et Sulpicie doit être bien complétement oubliée, puisqu'il l'a sacrifiée à des indignes rivales si différentes d'elle.

O Calpurnie, que ne puis-je perdre avec ma raison, avec ma mémoire, le sentiment de ce qu'il était autrefois, et le désespoir de l'avoir perdu ! Je ne veux plus vivre, je ne veux plus traîner une existence inutile et détestée. M'aimes-tu encore, Calpurnie? Le monde où tu vis t'a-t-il laissé un cœur pour la compassion et pour l'amitié ? Si tu es encore mon amie, je t'en demande une preuve; procure-moi une goutte, une seule goutte de cette liqueur bienfaisante et terrible, qui coupe à l'instant le fil de la vie, et ce dernier instant sera pour te bénir.— *Je ne suis plus aimée.* Oh ! pourquoi ne suffit-il pas de cette parole pour m'anéantir ?

FIN DU TOME PREMIER.

ERREUR A CORRIGER.

Plusieurs lettres de ce volume sont datées de *Bajaé;* c'est une erreur de copiste, il faut lire *Baiœ*, ou plutôt *Baies.* Baies était une petite ville d'Italie, située entre le promontoire de Misène et Puteoli, aujourd'hui Pouzzole. Comme les environs, et sur-tout les bords du golfe de Baies, offraient des promenades charmantes et des vues admirables, les riches Romains y possédaient des *villa* ou maisons de campagne vastes et magnifiques; et c'était là qu'ils allaient oublier les inquiétudes de l'ambition, et dissiper dans un luxe effréné les trésors dont ils avaient dépouillé tant de peuples.